VITTORIO EMANUELE III

NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
VITTORIO EM. III
168
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

UNE ANNÉE

A FLORENCE.

Digitized by Google

LAGNY. — Imp. d'Aug. LAURANT.

Digitized by Google

UNE ANNÉE

A FLORENCE,

PAR

Alexandre Dumas.

2.

PARIS,
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

1841.

Digitized by Google

Fondo Dorie XVII
168²

387708

Digitized by Google

I.

Républiques Italiennes.

Un mot d'histoire sur cette Italie que nous allons parcourir; en faisant d'abord le tour du tronc, nous verrons mieux ensuite dans quelle direction s'étendent tous les rameaux.

Dieu mit six jours à sa génèse; l'Italie six siècles à la sienne.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

Ce furent surtout les villes des côtes, qui, les premières, se trouvèrent mûres pour la liberté. Déjà du temps de Solon, on avait remarqué que les marins étaient les plus indépendants des hommes. Ainsi que les déserts, la mer est un refuge contre la tyrannie : l'homme qui se trouve sans cesse entre le ciel et l'eau, riche et puissant de l'espace qu'il a devant lui, a bien de la peine à reconnaître d'autre maître que Dieu.

Il en résultait que Gênes et Pise relevaient bien de l'empire comme les villes de l'intérieur, mais, plus que celles-ci cependant, elles s'étaient peu à peu soustraites à sa domination. Dans les expéditions qu'elles faisaient pour leur propre compte dans les îles de Corse et de Sardaigne, elles traitaient depuis long-temps de la paix et de la guerre, des rançons et des tributs, et cela selon leur bon plaisir et sans en rendre compte à personne. Grâce à cet acheminement vers l'in-

dépendance, ces deux villes étaient déjà sur la fin du xe siècle, dans un si grand état de prospérité, qu'en 982, Othon envoya sept de ses barons pour obtenir de la marine pisane un renfort de galères qui le secondât dans son expédition de Calabre. Pendant qu'ils étaient à Pise, Othon mourut. Cette mort rendait leur voyage inutile ; mais ce n'était pas sans envier le sort des Toscans qu'ils avaient vu la fertilité de leurs plaines et la richesse de leurs cités. Séduits par les promesses d'avenir que le ciel avait fait à ce beau pays, ils obtinrent de la municipalité le titre de citoyens, et de l'évêque l'inféodation de quelques châteaux. Ce fut la tige des sept familles pisanes qui demeurèrent trois siècles à la tête de la faction noble ou gibeline. Ils se nommaient Visconti, Godimari, Orlandi, Vecchionesi, Gualandi, Sismondi, Lanfranchi.

De son côté, Gênes, couchée aux pieds de de ses montagnes arides, qui la séparent comme

une muraille de la Lombardie, fière de l'un des plus beaux ports de l'Europe, déjà peuplé de vaisseaux au x• siècle, tirant de sa situation le bénéfice d'être isolée du siège de l'empire, se livrait dans toute l'ardeur de sa jeune existence au commerce et à la marine. Pillée en 936 par les Sarrasins, moins d'un siècle après, c'était elle qui se liguait avec les Pisans pour aller leur reporter en Sardaigne le fer et le feu qu'ils étaient venus apporter en Ligurie; et Caffaro, auteur de sa première chronique commencée en 1101 et achevée en 1164, nous apprend qu'à cette époque Gênes avait déjà des magistrats suprêmes, que ces magistrats portaient le titre de consuls, qu'ils siégeaient alternativement au nombre de quatre ou de six, et qu'ils restaient en place trois ou quatre ans.

Quant aux villes du centre de l'Italie, elles étaient demeurées en retard. L'esprit de liberté qui avait soufflé sur les côtes avait bien

passé sur Milan, sur Florence, sur Pérouse et sur Arezzo; mais n'ayant point la mer pour y lancer leurs vaisseaux, ces villes avaient continué d'obéir aux Empereurs; lorsque le moine Hildebrand fut appelé, en 1073, au pontificat, sous le nom de Grégoire VII, Henri IV régnait alors.

Trois ans à peine s'étaient écoulés depuis l'exaltation du nouveau pape, dans lequel devait se personnifier la démocratie du moyen-âge, qu'en jetant les yeux sur l'Europe, et en voyant le peuple poindre partout comme les blés en avril, il avait compris que c'était à lui, successeur de Saint-Pierre, de recueillir cette moisson de liberté qu'avait semée la parole du Christ. Dès 1076, il publia donc une décrétale qui défendait à ses successeurs de soumettre leur nomination à la puissance temporelle : de ce jour la chaire pontificale fut placée au même étage que le trône de l'empereur, et le peuple eut son César.

Cependant Heuri IV n'était pas plus de caractère à renoncer à ses droits, que Grégoire VII n'était d'esprit à s'y soumettre; il répondit à la décrétale par un rescrit. Son ambassadeur vint en son nom à Rome ordonner au souverain pontife de déposer la thiare, et aux cardinaux de se rendre à sa cour, afin de désigner un autre pape. La lance avait rencontré le bouclier, le fer avait repoussé le fer.

Grégoire VII répondit en excommuniant l'empereur.

A la nouvelle de cette mesure, les princes allemands se rassemblèrent à Terbourg, et comme l'empereur dans sa colère avait dépassé ses droits, qui s'étendaient à l'investiture et non à la nomination, ils menaçaient de le déposer en vertu du même droit qui l'avait élu, si, dans le terme d'une année, il ne s'était pas réconcilié avec le saint siège.

Henri fut forcé d'obéir : il apparut en sup-

pliant au sommet de ces Alpes qu'il avait menacé de franchir en vainqueur; et par un hiver rigoureux, il traversa l'Italie pour aller, à genoux et pieds nus, demander au pape l'absolution de sa faute. Asti, Milan, Pavie, Crémone et Lodi le virent ainsi passer; et, fortes de sa faiblesse, elles saisirent le prétexte de son excommunication pour se délier de leur serment. De son côté, Henri IV, craignant d'irriter encore le pape, ne tenta point même de les faire rentrer sous son obéissance et ratifia leur liberté : ratification, dont elles auraient à la rigueur pu se passer, comme le pape de l'investiture. Ce fut de cette division entre le saint siège et l'empereur, entre le peuple et la féodalité, que se formèrent les factions guelfe et gibeline.

Pendant ce temps, et comme pour préparer la liberté de Florence, Godefroid de Lorraine, marquis de Toscane, et Béatrix sa femme moururent : l'un en 1070 et l'autre en 1076, lais-

sant la comtesse Mathilde héritière et souveraine du plus grand fief qui ait jamais existé en Italie. Mariée deux fois, la première avec Godefroy le jeune, la seconde avec Guelfe de Bavière, elle se sépara successivement de ses deux époux et mourut sans héritier, léguant ses biens à la chaire de saint Pierre.

Cette mort laissa Florence à peu près libre d'imiter les autres villes d'Italie. Elle s'érigea donc en république, donnant à son tour l'exemple qu'elle avait reçu, à Sienne, à Pistoia et à Arezzo.

Cependant la noblesse florentine, sans rester indifférente à la grande querelle qui divisait l'Italie, n'y était cependant point entrée avec la même ardeur que celle des autres villes; elle restait divisée, il est vrai, en deux partis, mais non en deux camps. Chacun de ces partis s'observait avec plus de défiance que de haine, et si ce n'était déjà plus la paix, ce n'était du moins pas encore la guerre.

Parmi les familles guelfes, une des plus nobles, des plus puissantes et des plus riches, était celle des Buondelmonti. L'aîné de cette maison était fiancé avec une jeune fille de la famille des Amadei, alliée aux Uberti, et connue pour ses opinions gibelines. Buondelmonte des Buondelmonti était seigneur de Monte-Buono, dans le val d'Arno supérieur, et habitait un superbe palais situé sur la place de la Trinité.

Un jour que, selon son habitude, il traversait, à cheval et magnifiquement vêtu, les rues de Florence, une fenêtre s'ouvrit sur son passage, et il s'entendit appeler par son nom.

Buondelmonte se retourna ; mais, voyant que celle qui l'appelait était voilée, il continua son chemin.

La dame l'appela une seconde fois, et leva son voile. Alors Buondelmonte la reconnut pour être de la maison des Donati, et arrêtant son cheval, il lui demanda avec courtoisie ce quelle avait à lui dire.

— Je n'ai qu'à te féliciter sur ton prochain mariage, Buondelmonte, reprit la dame d'un ton railleur; je ne veux qu'admirer ton dévoûment, qui te fait allier à une maison si fort au dessous de la tienne. Sans doute un ancêtre des Amadei aura rendu quelque grand service à un des tiens, et tu acquittes une dette de famille.

— Vous vous trompez, noble dame, répondit Buondelmonte ; si quelque distance existe entre nos deux maisons, ce n'est point la reconnaissance qui l'efface, mais bien l'amour. J'aime Lucrezia Amadei, ma fiancée, et je l'épouse parce que je l'aime.

— Pardon, seigneur Buondelmonte, continua la Gualdrada; mais il me semblait que le plus noble devait épouser la plus riche, la plus riche le plus noble, et le plus beau la plus belle.

— Mais jusqu'à présent, répondit Buondelmonte, il n'y a que le miroir que je lui

ai fait venir de Venise, qui m'ait montré une figure comparable à celle de Lucrezia.

— Vous avez mal cherché, Monseigneur, ou vous vous êtes lassé trop vite. Florence perdrait bientôt son nom de ville des fleurs, si elle ne comptait point dans son parterre de plus belle rose que celle que vous allez cueillir.

— Florence a peu de jardins que je n'aie visités, peu de fleurs dont je n'aie admiré les couleurs ou respiré le parfum; et il n'y a guère que les marguerites et les violettes qui aient pu échapper à mes yeux en se cachant sous l'herbe.

— Il y a encore le lys qui pousse au bord des fontaines et grandit à l'ombre des saules, qui baigne ses pieds dans le ruisseau pour conserver sa fraîcheur, et qui cache sa beauté dans la solitude pour garder sa pureté.

— La signora Gualdrada aurait-elle dans le jardin de son palais quelque chose de pareil à me faire voir?

— Peut-être, si le seigneur Buondelmonte daignait me faire l'honneur de le visiter.

Buondelmonte jeta la bride de son cheval aux mains de son page et s'élança dans le palais Donati.

La Gualdrada l'attendait au haut de l'escalier; elle le guida par des corridors obscurs jusqu'à une chambre retirée. Elle ouvrit la porte, souleva la tapisserie, et Buondelmonte aperçut une jeune fille endormie.

Buondelmonte demeura saisi d'admiration : rien d'aussi beau, d'aussi frais et d'aussi pur ne s'était encore offert à sa vue. C'était une de ces têtes blondes si rares en Italie, que Raphael en a fait le type de ses vierges ; c'était un teint si blanc qu'on aurait dit qu'il s'était épanoui au pâle soleil du nord ; c'était une taille si aérienne, que Buondelmonte craignait de respirer de peur que cet ange, en se réveillant, ne remontât au ciel !

La Gualdrada laissa retomber le rideau.

Buondelmonte fit un mouvement pour la retenir, elle lui arrêta la main.

— Voici la fiancée que je t'avais gardée, solitaire et pure, lui dit-elle; mais tu t'es hâté, Buondelmonte, tu as offert ton cœur à une autre. Va ! c'est bien ! va, et sois heureux.

Buondelmonte interdit gardait le silence.

— Eh bien ! continua la Gualdrada, oublies-tu que la belle Lucrezia t'attend ?

— Écoute, lui dit Buondelmonte en lui prenant la main, si je renonçais à cette alliance, si je rompais les engagements pris, si j'offrais d'épouser ta fille, me la donnerais-tu ?...

— Et quelle serait la mère assez vaine ou assez insensée pour refuser l'alliance du seigneur de Monte Buono !

Alors Buondelmonte leva la portière, s'agenouilla près du lit de la jeune fille, dont il prit la main, et comme la dormeuse entr'ouvrait les yeux : « Réveillez-vous, ma belle fiancée,

lui dit-il. » Puis se retournant vers la Gualdrada : « Envoyez chercher le prêtre, ma mère ; et si votre fille m'accepte pour époux, conduisez-nous à l'autel ! »

Le même jour, Buondelmonte épousa Lucia Gualdrada, de la maison des Donati.

Le lendemain, le bruit de ce mariage se répandit. Les Amadei doutèrent quelque temps de l'outrage qui leur avait été fait, mais un moment vint où ils n'en purent plus douter. Alors ils convoquèrent leurs parents les Uberti, les Fifanti, les Lamberti et les Gualdalandi ; et lorsqu'ils furent rassemblés, leur exposèrent la cause de cette réunion. Dans ces temps d'honneur, irascible et de prompte vengeance, un pareil affront ne pouvait se laver que dans le sang. Mosca proposa la mort de Buondelmonte, et sa mort fut résolue à l'unanimité.

Le matin de Pâques, Buondelmonte venait de traverser le vieux pont et descendait Longo-

l'Arno, lorsque plusieurs hommes à cheval, comme lui, débouchèrent de la rue de la Trinité, et marchèrent à sa rencontre. Arrivés à une certaine distance, ils se séparèrent en deux troupes, afin de l'attaquer de deux côtés. Buondelmonte reconnut ceux qui venaient à lui pour des ennemis; mais soit confiance dans leur loyauté ou dans son courage, il continua son chemin sans donner aucune marque de défiance; loin de là, en arrivant près d'eux, il les salua avec courtoisie. Alors Schazetto des Uberti sortit de dessous son manteau son bras armé d'une masse, et d'un seul coup il renversa Buondelmonte de cheval. Au même moment, Addo Arrighi mettant pied à terre, de peur qu'il ne fût qu'étourdi, lui ouvrit les veines avec son couteau. Buondelmonte se traîna jusqu'au pied de Mars, protecteur païen de Florence, dont la statue était encore debout, et expira. Le bruit de ce meurtre ne tarda point à retentir dans la ville. Tous les parents de Buondelmonte

se rassemblèrent dans la maison mortuaire, firent atteler un char, et y placèrent dans une bière découverte le corps de la victime. La jeune veuve s'assit sur le bord du cercueil, appuya la tête fracassée de son époux sur sa poitrine; les plus proches parents l'entourèrent et le cortège se mit en marche par les rues de Florence, précédé du vieux père de Buondelmonte, qui, vêtu de deuil, et monté sur un cheval caparaçonné de noir, criait de temps en temps d'une voix sourde : Vengeance! vengeance! vengeance!

A la vue de ce cadavre ensanglanté, à la vue de cette belle veuve pleurante et les cheveux épars, à la vue de ce père qui précédait le cercueil de l'enfant qui aurait dû suivre le sien; les esprits s'exaltèrent et chaque maison noble prit parti selon son opinion, son alliance ou sa parenté. Quarante-deux familles du premier rang se firent Guelfes, c'est-à-dire Papistes, et prirent le parti de Buondel-

monte ; vingt-quatre se déclarèrent Gibelins, c'est-à-dire impérialistes, et reconnurent les Uberti pour leurs chefs. Chacun rassembla ses serviteurs, fortifia ses palais, éleva ses tours, et pendant trente-trois ans la guerre civile, se renfermant dans les murs de Florence, courut échevelée par ses rues et par ses places publiques.

Cependant les Gibelins qui, comme on l'a vu, étaient numériquement les plus faibles de près de moitié, désespérant de vaincre s'ils étaient réduits à leurs propres forces, s'adressèrent à l'Empereur, qui leur envoya seize cents cavaliers allemands. Cette troupe s'introduisit furtivement dans la ville par une des portes appartenant aux Gibelins, et la nuit de la Chandeleur 1248, le parti guelfe, vaincu, fut forcé d'abandonner Florence.

Alors les vainqueurs, maîtres de la ville, se livrèrent à ces excès qui ternissent les guerres civiles. Trente-six palais furent démolis et

leurs tours abattues; celle des Toringhi qui dominait la place du vieux Marché, et qui s'élevait, toute couverte de marbre, à la hauteur de cent vingt brassées, minée par sa base, croula comme un géant foudroyée. Le parti de l'Empereur triompha donc en Toscane, et les Guelfes restèrent exilés jusqu'en 1251, époque de la mort de Frédéric II.

Cette mort produisit une réaction; les Guelfes furent rappelés, et le peuple reprit une partie de l'influence qu'il avait perdue. Un de ses premiers réglements fut l'ordre de détruire les forteresses, derrière lesquelles les gentilshommes bravaient les lois. Un rescrit enjoignit aux nobles d'abaisser les tours de leurs palais à la hauteur de cinquante brasses, et les matériaux résultant de cette démolition servirent à élever des remparts à la ville, qui n'était point fortifiée du côté de l'Arno. Enfin, en 1252, le peuple, pour consacrer le retour de la liberté à Florence, frappa avec l'or

le plus pur cette monnaie qu'on appella florin, du nom de la ville qui lui donna naissance, et qui depuis 700 ans est restée à la même effigie, au même poids et au même titre, sans qu'aucune des révolutions qui suivirent celle à laquelle le florin devait sa naissance ait osé changer son empreinte populaire, ou altérer son or républicain.

Cependant les Guelfes, plus généreux ou plus confiants que leurs ennemis, avaient permis aux Gibelins de rester dans la ville : ceux-ci profitèrent de cette liberté pour ourdir une conspiration qui fut découverte. Les magistrats leur firent alors porter l'ordre de venir justifier leur conduite; mais ils repoussèrent les archers du Podestat à coups de pierres et de flèches. Tout le peuple se souleva aussitôt, on vint attaquer les ennemis dans leurs maisons, on fit le siège des palais et des forteresses; en deux jours tout fut fini. Schazetto des Uberti, le même qui avait assommé Buon

delmonte, mourut les armes à la main. Un autre Uberti et un Infangati eurent la tête tranchée sur la place du vieux Marché, et ceux qui échappèrent au massacre ou à la justice, guidés par Farinata des Uberti, sortirent de la ville et allèrent demander à Sienne un asile qu'elle leur accorda.

Farinata des Uberti était un de ces hommes de la famille du baron des Adrets, du connétable Bourbon et de Lesdiguières, qui naissent avec un bras de fer et un cœur de bronze, dont les yeux s'ouvrent dans une ville assiégée et se ferment sur le champ de bataille : plantes arrosées de sang et qui portent des fleurs et des fruits sanglants !

La mort de l'Empereur lui ôtait la ressource ordinaire aux Gibelins, qui était de s'adresser à l'Empereur. Il envoya alors des députés à Manfred, roi de Sicile. Ces députés demandaient une armée. Manfred offrit cent hommes. Les ambassadeurs étaient sur le point de re-

fuser cette offre qu'ils regardaient comme dérisoire; mais Farinata leur écrivit : « Acceptez toujours, l'important est d'avoir la bannière de Manfred parmi les nôtres, et quand nous l'aurons, j'irai la planter dans un tel lieu, qu'il faudra bien qu'il nous envoie un renfort pour l'aller reprendre. »

Cependant l'armée guelfe poursuivit les Gibelins, et vint établir son camp devant la porte de Camoglia, dont la poussière était si douce à Alfiéri (1). Après quelques escarmouches sans conséquence, Farinata, ayant reçu les cent hommes d'armes que lui envoyait Manfred, ordonna une sortie, et leur fit distribuer les meilleurs vins de la Toscane, puis lorsqu'il vit le combat engagé entre les Guelfes et les Gibelins, sous prétexte de dégager les siens, il se mit à la tête de ses auxiliaires allemands, et leur fit faire une charge tellement profonde, que lui et ses cent hommes d'armes se

(1) A Camoglia mi godo il pulverone. sonnet cxii

trouvèrent enveloppés par les ennemis. Les Allemands se battirent en désespérés, mais la partie était trop inégale pour que le courage y pût quelque chose. Tous tombèrent. Farinata, seul et par miracle, s'ouvrit un chemin et regagna les siens, couvert du sang de ses ennemis, las de tuer, mais sans blessure.

Son but était atteint, les cadavres des soldats de Manfred criaient vengeance par toutes leurs plaies, l'étendard royal, envoyé à Florence, avait été traîné dans la boue et mis en pièces par la populace. Il y avait affront à la maison de Souabe, et tache à l'écusson impérial. Une victoire pouvait seule venger l'une et effacer l'autre. Farinata des Uberti écrivit au roi de Sicile en lui racontant la bataille : Manfred lui répondit en lui envoyant deux mille hommes.

Alors le lion se fit renard, pour attirer les Florentins dans une mauvaise position. Fari-

Digitized by Google

nata feignit d'avoir à se plaindre des Gibelins. Il écrivit aux Anziani pour leur indiquer un rendez-vous à un quart de lieue de la ville. Douze hommes l'y attendirent; lui s'y rendit seul. Il leur offrit, s'ils voulaient faire marcher une puissante armée contre Sienne, de leur livrer la porte de San-Vito dont ils avaient la garde. Les chefs guelfes ne pouvaient rien décider sans l'avis du peuple, ils retournèrent vers lui et assemblèrent le conseil. Farinata rentra dans la ville.

L'assemblée fut tumultueuse; la masse était d'avis d'accepter, mais quelques-uns plus clairvoyants craignaient une trahison. Les Anziani qui avaient entamé la négociation et qui devaient en tirer honneur, l'appuyaient de tout leur pouvoir, et le peuple appuyait les Anziani. Le comte Guido Guerra et Tegghiaio Aldobrandini essayèrent en vain de s'opposer à la majorité; le peuple ne voulut pas les écouter. Alors Luc des Gérardini, connu par sa sa

gesse et son dévoûment à la patrie, se leva et essaya de se faire entendre; mais les Anziani lui ordonnèrent de se taire. Il n'en continua pas moins son discours, et les magistrats le condamnèrent à cent florins d'amende. Guerardini consentit à les payer, si à ce prix il obtenait la parole. L'amende fut doublée, Guerardini accepta cette nouvelle punition en disant qu'on ne pouvait acheter trop cher le bonheur de donner un bon avis à la république. Enfin, on porta l'amende jusqu'à la somme de quatre cents florins sans qu'on pût lui imposer silence. Ce dévoûment, qu'on prit pour de l'obstination, exalta les esprits, la peine de mort fut proposée et adoptée contre celui qui osait s'opposer ainsi à la volonté du peuple. La sentence fut aussitôt signifiée à Guerardini, il l'écouta tranquillement, puis se levant une dernière fois : « Faites dresser l'échafaud, dit-il, mais laissez-moi parler pendant qu'on le dressera. » Au lieu de tom-

ber aux pieds de cet homme, ils l'arrêtèrent et le firent conduire en prison. Alors, comme il était à peu près le seul opposant, et que d'ailleurs aucun n'était de cœur à suivre un pareil exemple, une fois Guerardini hors de l'assemblée, la proposition passa. Florence envoya demander aussitôt du secours à ses alliées. Lucques, Bologne, Pistoie, Le Prato, San Miniato et Volterra, répondirent à son appel. Au bout de deux mois, les Guelfes avaient rassemblé trois mille cavaliers et trente mille fantassins.

Le lundi 3 septembre 1260, cette armée sortit nuitamment des murs de Florence, et marcha vers Sienne. Au milieu d'une garde choisie parmi les plus braves, roulait pesamment le Carroccio. C'était un char doré attelé de huit bœufs couverts de caparaçons rouges, et au milieu duquel s'élevait une antenne surmontée d'un globe doré; au dessous de ce globe flottait l'étendard de Florence, qui, au mo-

ment du combat, était confié à celui qu'on estimait le plus brave. Au dessous, un Christ en croix semblait bénir l'armée de ses bras étendus. Une cloche, suspendue près de lui, rappelait vers un centre commun ceux que la mêlée dispersait; et le pesant attelage, ôtant au Carroccio tout moyen de fuir, forçait l'armée, soit à l'abandonner avec honte, soit à le défendre avec acharnement. C'était une invention d'Éribert, archevêque de Milan, qui, voulant relever l'importance de l'infanterie des communes, afin de s'opposer à la cavalerie des gentilshommes, en avait fait usage pour la première fois dans la guerre contre Conrad-le-Salique. Aussi était-ce au milieu de l'infanterie, dont le pas se réglait sur celui des bœufs, que roulait cette lourde machine. Celui qui la conduisait était un vieillard de soixante-dix ans, nommé Jean Tornaquinci; et sur la plate-forme du Carroccio, réservée aux plus vaillants, étaient ses sept fils, auxquels il

avait fait jurer de mourir tous avant qu'un seul ennemi touchât cette arche d'honneur du moyen-âge. Quant à la cloche, elle avait été bénie, disait-on, par le pape Martin, et en l'honneur de son parrain elle s'appelait Martinella.

Le 4 septembre, au point du jour, l'armée se trouva sur le monte Aperto, colline située à cinq milles de Sienne, vers la partie orientale de la ville : elle découvrit alors dans toute son étendue la cité qu'elle espérait surprendre. Aussitôt un évêque presque aveugle monta sur la plate-forme du Carroccio, et dit la messe, que toute l'armée écouta solennellement à genoux et la tête découverte ; puis le saint-sacrifice achevé, il détacha l'étendard de Florence, le remit aux mains de Jacopo del Vacca de la famille des Pazzi, et revêtant lui-même une armure il alla se placer dans les rangs de la cavalerie ; il y était à peine que la porte de San Vito s'ouvrit suivant la promesse faite. La cavale-

rie allemande en sortit la première, derrière elle venait celle des émigrés florentins, commandée par Farinata ; ensuite parurent les citoyens de Sienne avec leurs vassaux formant l'infanterie, en tout 13,000 hommes. Les Florentins virent qu'ils étaient trahis; mais ils comparèrent aussitôt leur armée à celle qui se développait sous leurs yeux, et songeant qu'ils étaient trois contre un, ils poussèrent de grands cris d'insulte et de provocation et firent face à l'ennemi.

En ce moment, l'évêque qui avait dit la messe et qui, comme tous les hommes privés d'un sens, avait exercé les autres à le remplacer, entendit du bruit derrière lui, se retourna, et ses yeux, tout affaiblis qu'ils étaient, crurent apercevoir entre lui et l'horizon une ligne qui un instant auparavant n'existait pas. Il frappa sur l'épaule de son voisin et lui demanda si ce qu'il voyait était une muraille ou un brouillard. Ce n'est ni l'un ni l'autre, dit

le soldat, ce sont les boucliers des ennemis.» En effet, un corps de cavalerie allemande avait tourné le Monte Aperto, passé Arbia à gué, et attaquait les derrières de l'armée florentine, tandis que le reste des Siennois lui présentait le combat de face.

Alors Jacopo del Vacca, pensant que l'heure était venue d'engager la bataille, éleva au dessus de toutes les têtes l'étendard de Florence qui représentait un lion, et cria : — En avant! Mais au même instant Bocca degli Abatti, qui était Gibelin dans l'âme, tira son épée du fourreau et abattit d'un seul coup la main et l'étendard; puis s'écriant : A moi les Gibelins! il se sépara avec trois cents nobles du même parti de l'armée guelfe pour aller rejoindre la cavalerie allemande.

Cependant la confusion était grande parmi les Florentins : Jacopo dél Vacca élevait son poignet mutilé et sanglant, en criant : —Trahison! Nul ne pensait à ramasser l'étendard

foulé aux pieds des chevaux, et chacun, en se voyant chargé par celui qu'un instant auparavant il croyait son frère, au lieu de s'appuyer sur son voisin, s'éloignait de lui, craignant plus encore l'épée qui le devait défendre que celle qui le devait attaquer. Alors le cri de trahison proféré par Jacopo del Vacca passa de bouche en bouche, et chaque cavalier, oubliant le salut de la patrie pour ne penser qu'au sien, tira du côté qui lui-semblait le moins dangereux, confiant sa vie à la vitesse de son cheval et laissant son honneur expirer à sa place sur le champ de bataille, si bien que de ces 3,000 hommes qui étaient tous de la noblesse, trente-cinq vaillants restèrent seuls, qui ne voulurent pas fuir et qui moururent.

L'infanterie, qui était composée du peuple de Florence et de gens venus des villes alliées, fit meilleure contenance et se serra autour du Carroccio : ce fut donc sur ce point que se concentra le combat et le grand carnage qui,

au dire de Dante, teignit l'Arbia en rouge (1).

Mais, privés de leur cavalerie, les Guelfes ne pouvaient tenir, puisque les seuls qui fussent restés sur le champ de bataille étaient, comme nous l'avons dit, des gens du peuple qui, armés au hasard de fourches et de hallebardes, n'avaient à opposer à la longue lance et à l'épée à deux mains des cavaliers que des boucliers de bois, des cuirasses de buffle ou des just-au-corps matelassés; les hommes et les chevaux bardés de fer entraient donc facilement dans ces masses, et y faisaient des trouées profondes; et cependant, animées par le bruit de Martinella qui ne cessait de sonner, trois fois ces masses se refermèrent repoussant de leur sein la cavalerie allemande,

(1) .... La strazio e'l grande scempio
Che fece l'Arbia colorata in rosso.

Inferno. — X.

qui en ressortit trois fois sanglante et ébréchée comme un fer d'une blessure.

Enfin à l'aide de la diversion que fit Farinata à la tête des émigrés florentins et du peuple de Sienne, les cavaliers parvinrent jusqu'au Carroccio. Alors se passa à la vue des deux armées une action merveilleuse : ce fut celle de ce vieillard à la garde duquel nous avons dit que le Carroccio était confié, et qui avait fait jurer à ses sept fils de mourir au poste où il les avait placés.

Pendant tout le temps qu'avait déjà duré le combat, les sept jeunes gens étaient restés sur la plate-forme du Carroccio, d'où ils dominaient l'armée, et trois fois ils avaient tourné les yeux impatiemment vers leur père; mais d'un signe le vieillard les avait retenus; enfin l'heure était arrivée où il fallait mourir; le vieillard cria à ses fils : Allons!

Les jeunes gens sautèrent à bas du Carroccio, à l'exception d'un seul que son père

retint par le bras : c'était le plus jeune et par conséquent le plus aimé ; il avait dix-sept ans à peine et s'appelait Arnolfo.

Les six frères étaient armés comme des chevaliers, c'est-à-dire de jacques de fer, aussi reçurent-ils vigoureusement le choc des Gibelins. Pendant ce temps le père, de la main qui ne tenait pas Arnolfo, sonnait la cloche de ralliement. Les Guelfes reprirent courage et les cavaliers allemands furent une quatrième fois repoussés. Le vieillard vit revenir à lui quatre de ses fils ; deux s'étaient couchés déjà pour ne plus se relever.

Au même instant, du côté opposé, on entendit pousser de grands cris et on vit la foule s'ouvrir : c'était Farinata des Uberti à la tête des émigrés florentins, il avait poursuivi la cavalerie guelfe jusqu'à ce qu'il se fût assuré qu'elle ne reviendrait plus au combat, comme fait un loup qui écarte les chiens avant de se jeter sur les moutons.

Le vieillard qui dominait la mêlée le reconnut à son panache, à ses armes et encore plus à ses coups. L'homme et le cheval paraissaient ne faire qu'un, et semblaient un monstre couvert des mêmes écailles. Ce qui tombait sous les coups de l'un était foulé à l'instant sous les pieds de l'autre; tout s'ouvrait devant eux. Le vieillard fit signe à ses quatre fils, et Farinata vint se heurter contre une muraille de fer ! Aussitôt ces masses se serrèrent autour d'eux et le combat se rétablit.

Farinata était seul parmi les gens de pied qu'il dominait de toute la hauteur de son cheval, car il avait laissé les autres cavaliers gibelins et allemands bien loin derrière lui. Le vieillard pouvait suivre des yeux son épée flamboyante qui se levait et s'abaissait avec la régularité d'un marteau de forgeron; il pouvait entendre le cri de mort qui suivait chaque coup porté; deux fois il crut reconnaître la voix de ses fils, cependant il ne cessa point

de sonner la cloche, seulement de l'autre main il serrait avec plus de force le bras d'Arnolfo.

Farinata recula enfin, mais comme recule un lion, déchirant et rugissant; il dirigea sa retraite vers les cavaliers florentins qui chargeaient pour les secourir. Pendant le moment qui s'écoula avant qu'il les rejoignît, le vieillard vit revenir deux de ses fils. Pas une larme ne coula de ses yeux, pas une plainte ne s'échappa de son cœur, seulement il serra Arnolfo contre sa poitrine.

Mais Farinata, les émigrés florentins et les cavaliers allemands s'étaient réunis, et tandis que toute l'armée siennoise chargeait de son côté infanterie contre infanterie, ils se préparèrent à charger du leur.

La dernière attaque fut terrible : trois mille hommes à cheval et couverts de fer s'enfoncèrent au milieu de dix ou douze mille fantassins qui restaient encore autour du Car-

roccio; Ils entrèrent dans cette masse, la sillonnant, tel qu'un immense serpent, dont l'épée de Farinata était le dard. Le vieillard vit le monstre s'avancer en roulant ses anneaux gigantesques; il fit signe à ses deux fils. Ils s'élancèrent au devant de l'ennemi avec toute la réserve. Arnolfo pleurait de honte de ne pas suivre ses frères.

Le vieillard les vit tomber l'un après l'autre; alors il remit la corde de la cloche aux mains d'Arnolfo, et sauta au bas de la plate-forme. Le pauvre père n'avait pas eu le courage de voir mourir son septième enfant.

Farinata passa sur le corps du père comme il avait passé sur le corps des fils. Le Carroccio fut pris, et comme Arnolfo continuait de sonner Martinella, malgré les injonctions contraires qu'il recevait, Della Presa monta sur la plate-forme, et lui brisa la tête d'un coup de masse d'armes.

Du moment où les Florentins n'entendirent

plus la voix de Martinella, ils n'essayèrent même plus de se rallier. Chacun s'enfuit de son côté; quelques-uns se réfugièrent dans le château de Monte Aperto, où ils furent pris le lendemain. Dix mille hommes restèrent, dit-on, sur la place du combat.

La perte de la bataille de Monte Aperto, est restée pour Florence un de ces grands désastres dont le souvenir se perpétue à travers les âges. Après cinq siècles et demi, le Florentin montre encore avec tristesse aux voyageurs le lieu du combat, et cherche dans les eaux de l'Arbia cette teinte rougeâtre que leur avait donnée le sang de ses ancêtres. De leur côté les Siennois s'enorgueillissent encore aujourd'hui de leur victoire. Les antennes du Carroccio qui vit tomber tant d'hommes autour de lui dans cette fatale journée, sont précieusement conservées dans la Basilique, comme Gênes conserve à ses portes les chaînes du port de Pise, comme Pérouse garde, à la

fenêtre du palais municipal, le lion de Florence; pauvres villes, auxquelles il ne reste de leur antique liberté que les trophées qu'elles se sont enlevés les unes aux autres! pauvres esclaves à qui leurs maîtres, par dérision, sans doute, ont cloué au front leurs couronnes de reine!

Le 27 septembre, l'armée gibeline se présenta devant Florence dont elle trouva toutes les femmes en deuil; car, dit Villani, il n'en était pas une seule qui n'eût perdu un fils, un frère ou un mari. Les portes en étaient ouvertes, et nulle opposition ne fut faite. Dès le lendemain toutes les lois guelfes furent abolies, et le peuple, cessant d'avoir part au conseil, rentra sous la domination de la noblesse.

Alors une diète des cités gibelines de la Toscane fut convoquée à Empoli; les ambassadeurs de Pise et de Sienne déclarèrent qu'ils ne voyaient d'autres moyens d'éteindre la guerre civile qu'en détruisant complètement

Florence, véritable ville des Guelfes, et qui ne cesserait jamais de favoriser ce parti. Les comtes Guidi et Alberti, les Santafior et les Ubaldini appuyèrent cette proposition. Chacun y applaudit, soit par ambition, soit par haine, soit par crainte. La motion allait passer, lorsque Farinata des Uberti se leva.

Ce fut un discours sublime que celui que prononça ce Florentin pour Florence; ce fils plaidant en faveur de sa mère, ce victorieux demandant grâce pour les vaincus, offrant de mourir pour que la patrie vécût, commençant comme Coriolan et finissant comme Camille.

La parole de Farinata l'emporta au conseil, comme son épée à la bataille. Florence fut sauvée : les Gibelins y établirent le siège de leur gouvernement, et le comte Guido Novello, capitaine des gendarmes de Manfred, fut nommé gouverneur de la ville.

Ce fut la cinquième année de cette réaction impériale que naquit, à Florence, un enfant

qui reçut de ses parents le nom d'Alighieri, et du ciel celui de Dante.

Les choses durèrent ainsi depuis 1260 jusqu'en 1266.

Mais, un matin, on apprit à Florence que Manfred, ce grand protecteur du parti gibelin, avait été tué à la bataille de Grandella, et que celui-là qui avait fait trembler l'Italie n'avait plus d'autre tombeau que la pierre qu'en passant avait jetée sur son cadavre chaque soldat de l'armée française; encore sut-on bientôt que l'archevêque de Cosence, lui ayant envié cette sépulture improvisée par la piété de ses ennemis, avait fait enlever son corps et l'avait fait jeter sur les frontières du royaume, aux bords de la rivière Verde.

On comprend la nouvelle que ce changement apporta dans la contenance du parti guelfe. Le peuple manifesta sa joie par des cris et des illuminations; les exilés se rapprochèrent de la ville, n'attendant plus que le

moment d'y rentrer, et Guido Novello et ses quinze cents gendarmes, c'est tout ce qui lui en était resté après la bataille de Monte Aperto, se trouva comme un naufragé sur une roche, et qui voit, à chaque instant, la marée qui monte.

Au lieu de faire bravement face au danger, et de maintenir Florence par la terreur, ce qui lui était possible encore avec ses quinze cents hommes, Guido crut qu'il apaiserait les esprits en faisant aux partis de ces concessions qui leur donnent la mesure de leur force. Il fit venir de Bologne, pour être ensemble podestats de Florence, car les podestats, on le sait, devaient toujours être étrangers, deux chevaliers d'un ordre nouveau qui venait de s'élever et qui, dispensé des vœux de chasteté et de pauvreté, faisait seulement serment de défendre les veuves et les orphelins. De ces deux chevaliers, l'un était Gibelin, l'autre était Guelfe. On leur composa un conseil de trente-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

six prudhommes, divisés politiquement de la même façon; on autorisa les citoyens à se réunir en corporation; on forma douze corps d'arts et métiers (1); on accorda aux sept arts majeurs des enseignes, sous lesquels devaient se ranger les autres en cas d'alarme, et l'on espéra que du contact naîtrait une fusion.

Il en résulta tout le contraire. Du contact naquit une émeute, à la suite de laquelle Guido et ses quinze cents hommes d'armes

(1) De là, la dénomination d'arts majeurs et d'arts inférieurs qu'on retrouve si souvent dans l'histoire de Florence. Les arts majeurs étaient :

1° Les jurisconsultes. 2° Les marchands de drap étranger. 3° Les banquiers. 4° Les fabricants de laine. 5° Les médecins. 6° Les fabricants de soie et merciers. 7° Les pelletiers.

Les arts mineurs étaient :

1° Les détailleurs. 2° Les bouchers. 3° Les cordonniers 4° Les maçons et les charpentiers. 5° les ferriers et les serruriers.

furent forcés de quitter Florence et de se retirer à Prato.

Cette retraite fut le signal de la réaction guelfe. Les Gibelins, se sentant incapables de lutter, quittèrent la partie et abandonnèrent la ville, et le gouvernement, d'aristocratique qu'il était, redevint, du jour au lendemain, populaire.

Où était Farinata des Uberti dans cette grande circonstance ? son nom n'est point prononcé dans cette nouvelle catastrophe. Le géant disparaît comme un fantôme, et on ne le retrouve que quarante ans après dans l'enfer de Dante, où, plongé jusqu'à la ceinture dans un tombeau rougi par les flammes, il se plaint, non pas de la douleur qu'il éprouve, mais de l'acharnement avec lequel les Florentins poursuivent son nom et sa famille (1).

(1) Dis-moi cependant, dis-moi, et puisses-tu retourner dans le monde de la lumière, dis moi pourquoi ce peuple est si cruel envers les miens, qu'il les poursuit encore dans chacune de ses lois. — Et moi je répondis :

En effet, les Florentins, qui n'avaient point oublié la défaite de Monte Aperto, avaient porté une loi qui ordonnait que le palais de Farinata des Uberti serait rasé, que la charrue passerait sur ses fondements, et que jamais aucun édifice public ni particulier ne s'élèverait sur le terrain où avait été conçu, dans un jour de colère céleste, le moderne Coriolan.

La même loi portait que les Uberti seraient à jamais exceptés de toutes les amnisties que l'on pourrait accorder dans l'avenir aux Gibelins.

Nous nous sommes étendus sur Florence,

ce grand carnage qui teignit les eaux de l'Arbia en rouge, leur conseille ces tristes résolutions. — Et lui, en secouant la tête : Je n'étais pas seul à la bataille, dit-il, et ce serait justice, ce me semble, de me traiter comme les autres. Mais j'étais seul à l'assemblée où l'on décida que Florence serait détruite, et seul je la défendis à visage découvert.

plus que sur aucune autre ville, parce que c'est Florence que nous allons visiter d'abord, et nous nous sommes arrêtés à cette année 1266, parce que c'est de cette époque, à peu près, que dátent les plus vieux monuments que nous ferons visiter à nos lecteurs. Quant au reste de son histoire, nous la trouverons écrite sur ses palais, sur ses statues et sur ses tombeaux, et nous la heurterons à chaque pas que nous ferons par ses rues et ses places publiques.

Digitized by Google

Digitized by Google

V.

Route de Livourne à Florence.

Nous avions pris un voiturin pour nous conduire de Livourne à Florence : c'est à peu près le seul mode de communication qui existe entre les deux villes. Il y a bien une voiture publique qui dit qu'elle marche; mais, moins heureuse que le philosophe grec, elle ne peut pas en donner la preuve.

Digitized by Google

Cette inaction de la diligence tient à un reste de cet esprit populaire si répandu en Toscane, que les différents gouvernements qui s'y sont succédé n'ont jamais pu effacer cette vieille teinte guelfe répandue partout. Encore aujourd'hui, non seulement les individus, mais encore les palais et les murailles ont une opinion, les créneaux pleins sont guelfes, les créneaux évidés sont gibelins.

Or, les voiturins étant l'expression du commerce populaire, et les diligences le résultat de l'industrie aristocratique, les voiturins l'ont emporté tout naturellement sur les diligences auxquelles le gouvernement, toujours guidé par cet esprit démocratique qui veut le bien-être du plus grand nombre, impose des conditions telles qu'au bout d'un certain temps l'entreprise s'aperçoit qu'elle ne peut plus tenir.

D'ailleurs les diligences partent à heure fixe et attendent les voyageurs; les voiturins

Digitized by Google

partent à toute heure et courent après les pratiques. Ce sont nos cochers de Seaux et de Saint-Denis. A peine a-t-on mis le pied hors de la barque qui vous conduit du bateau à vapeur au port, que l'on est assailli, enveloppé, tiré, assourdi par vingt cochers qui vous regardent comme leur marchandise, vous traitent en conséquence, et finiraient par vous emporter sur leurs épaules si on les laissait faire; des familles ont été séparées ainsi sur le port de Livourne, et n'ont pu se réunir qu'à Florence.

On a beau monter dans un fiacre, ils sautent devant, dessus, derrière, et à la porte de l'hôtel on se retrouve, comme sur le port, au milieu de huit ou dix drôles qui n'en crient que plus fort pour avoir attendu.

Il est bon de dire alors, qu'on vient à Livourne pour affaire de commerce, que l'on compte y passer huit jours. Il faut en conséquence demander au gardien de l'hôtel, devant

les honorables industriels dont vous voulez vous débarrasser, s'il y a un appartement libre pour une semaine; alors quelquefois ils vous croient, abandonnent la proie qu'ils comptent rattraper plus tard, et retournent à toutes jambes au port pour happer d'autres voyageurs, et vous êtes libre.

Cela n'empêche point qu'en sortant une heure après, on trouve une ou deux sentinelles à la porte. Ceux-là sont les familiers de l'hôtel; ils ont été prévenus par le garçon, auquel ils ont fait une remise à cet effet, que ce n'est point dans huit jours que vous partez, mais le jour même ou le lendemain.

Il faut se hâter de rentrer avec ceux-là. Si on avait l'imprudence de sortir, cinquante de leurs confrères accourraient à leurs cris, et la scène du port recommencerait.

Ils demanderont : dix piastres par voiture; soixante francs pour faire seize lieues! Il faut leur en offrir cinq, et encore à la condition

qu'on changera trois fois de chevaux et qu'on ne changera pas de voiture. Ils jetteront les hauts cris; on les mettra à la porte. Au bout de dix minutes il en rentrera un par la fenêtre, et on fera prix avec lui pour trente francs.

Ce prix fait, vous êtes sacré pour tout le monde; en cinq minutes, le bruit se répand que vous êtes *accordé*. Vous pouvez dès lors aller partout où bon vous semblera, chacun vous salue et vous souhaite un bon voyage; vous vous croiriez au milieu du peuple le plus désintéressé de la terre.

A l'heure dite, le *legno* est à la porte. En Italie, le mot *legno* s'applique à tout ce qui transporte; c'est aussi bien une barque qu'un carrosse à six chevaux, un cabriolet qu'un bateau à vapeur : *legno* est le mâle de *robba*, *legno* et *robba* sont le fond de la langue. Le *legno* est une infâme brouette; il ne faut point y faire attention : il n'y en a pas d'autres dans les écuries du *padrone*. D'ailleurs on n'y sera

pas plus mal que dans une diligence. La seule question dont il reste à s'occuper, est celle de la *buona mano*, c'est-à-dire du pour-boire.

C'est là une grande affaire, et elle demande à être conduite sagement. Du *pour-boire* dépend le temps qu'on restera en voyage; ce temps varie au gré du cocher, de six à douze heures. Un prince russe de nos amis, qui avait oublié de se faire donner des renseignements à ce sujet, est même resté vingt-quatre heures en route, et a passé une fort mauvaise nuit.

Voici l'histoire; nous reviendrons ensuite à la *buona mano*.

Le prince C... était arrivé avec sa mère et un domestique allemand à Livourne. Comme tout voyageur qui arrive à Livourne, il avait cherché aussitôt les moyens de partir le plus vite possible. Or, ainsi que nous l'avons dit, les moyens viennent au devant de vous, il ne s'agit que de savoir en faire usage.

Les *vetturini* avaient su des *facchini* qui avaient porté les malles, qu'ils avaient affaire à un prince. En conséquence, ils lui avaient demandé douze piastres au lieu de dix; et de son côté, au lieu de leur en offrir cinq, le prince leur avait répondu :—C'est bon, je vous donnerai douze piastres; mais je ne veux pas être ennuyé à chaque relai par les cochers, et vous vous chargerez de la *buona mano*.—*Va bene*, avait répondu le vetturino. En conséquence le prince C... avait donné ses douze piastres, et le legno était parti au galop, l'emportant, lui et toute sa robba. Il était neuf heures du matin; selon son calcul, le prince devait être à Florence vers trois ou quatre heures de l'après-midi.

A un quart de lieue de Livourne, les chevaux s'étaient ralenti tout naturellement et avaient pris le pas. Quant au cocher, il s'était mis à chanter sur son siège, ne s'interrompant que pour causer avec ses connaissances; mais bientôt, comme on cause

mal en marchant, il s'arrêta toutes les fois qu'il trouva l'occasion de causer.

Le prince supporta ce manège pendant une demi heure ou trois quarts d'heure; mais, au bout de ce temps, calculant qu'il avait fait à peu près un mille, il mit la tête à la portière, en criant dans le plus pur toscan : *Avanti! avanti! tirate via.*

— Combien donnerez-vous de bonne main? demanda le cocher dans le même idiome.

— Que venez-vous me parler de bonne main? dit le prince. J'ai donné douze piastres à votre maître, à condition qu'il se chargerait de tout.

— La bonne main ne regarde pas les maîtres, répondit le cocher. Combien donnerez-vous de bonne main?

— Pas un sou, j'ai payé.

— Alors, s'il plaît à Votre Excellence, nous irons au pas.

— Comment, nous irons au pas; mais vo-

tre maître s'est engagé à me conduire en six heures à Florence.

— Où est le papier ? demanda le cocher.

— Le papier ? est-ce qu'il y avait besoin de faire un papier pour cela ?

— Vous voyez bien que, si vous n'avez pas de papier, vous ne pouvez pas me forcer.

— Ah ! je ne puis pas te forcer, dit le prince.

— Non, Votre Excellence.

— Eh bien ! c'est ce que nous allons voir.

— C'est ce que nous allons voir, répéta tranquillement le cocher ; et il remit son attelage au pas.

— Frantz, dit en saxon le prince à son domestique, descendez et donnez une volée à ce drôle.

Frantz descendit de la voiture sans faire la moindre observation, enleva le cocher de son

siège, le rossa avec une gravité toute allemande, le remit sur son siège; puis, lui montrant le chemin : *Vor waests*, lui dit-il, et il se rassit près de lui.

Le cocher se remit en route; seulement il marcha un peu plus doucement qu'auparavant.

On se lasse de tout, même de battre un cocher. Le prince, convaincu que d'une façon ou de l'autre il finirait toujours par arriver, invita sa mère à s'endormir, et s'enfonçant dans son coin, il lui donna l'exemple.

Le cocher mit six heures pour aller de Livourne à Pontedera; c'était quatre heures de plus qu'il ne fallait; puis, arrivé à Pontedera, il invita le prince à descendre, en lui annonçant qu'il fallait changer de voiture.

— Mais, dit le prince, j'ai donné douze piastres à votre maître, à la condition expresse qu'on ne changerait pas de voiture.

— Où est le papier? demanda le cocher.

— Mais vous savez bien, drôle, que je n'en ai pas.

— Eh bien ! si vous n'avez pas de papier, on changera de voiture.

Le prince avait grande envie de rosser cette fois le cocher lui-même; mais il vit aux mines de ceux qui entouraient la voiture que ce ne serait pas prudent. En conséquence il descendit du legno; on jeta sa robba sur le pavé, et au bout d'une heure d'attente à peu près, on lui amena une mauvaise charrette disloquée, et deux chevaux qui n'avaient que le souffle.

En toute autre circonstance, le prince, qui est généreux à la fois comme un grand seigneur russe et comme un artiste français, aurait donné un louis de guides; mais il était tellement dans son droit, que céder lui parut d'un mauvais exemple et qu'il résolut de s'entêter. Il monta donc dans sa charrette, et comme le nouveau cocher était prévenu qu'il

n'y avait pas de bonne main, il repartit au pas, au milieu des rires et presque des huées de tous les assistants.

Cette fois, les chevaux étaient si misérables que c'eût été conscience d'exiger qu'ils allassent autrement qu'au pas. Le prince mit donc six autres heures à aller de Pontedera à Empoli.

En entrant à Empoli, le cocher arrêta sa voiture et s'en vint à la portière.

— Son Excellence couche ici? dit-il au prince.

— Comment, je couche ici, est-ce que nous sommes à Florence?

— Non, Excellence; nous sommes à Empoli, une charmante petite ville.

— J'ai payé douze piastres à ton maître pour aller coucher à Florence et non à Empoli. J'irai coucher à Florence.

— Où est le papier, Excellence?

— Va-t'en au diable avec ton papier.

— Votre Excellence n'a pas de papier ?

— Non.

— Bien ! dit le cocher en remontant sur son siège.

— Que dis-tu ? cria le prince.

— Je dis très-bien, répondit le cocher en fouettant ses haridelles.

Et pour la première fois depuis Livourne, le prince se sentit emporté au petit trot.

L'allure lui parut de bon présage : il mit la tête à la portière. Les rues étaient pleines de monde et les fenêtres illuminées ; c'était la fête de la madone d'Empoli, qui passe pour fort miraculeuse. En passant sur la grande place il vit qu'on dansait.

Le prince était occupé à regarder ce monde, ces illuminations et ces danses, quand tout à coup il s'aperçut qu'il entrait sous une espèce de voûte ; aussitôt la voiture s'arrêta.

— Où sommes-nous ? demanda le prince.

— Sous la remise de l'auberge, Excellence.

— Pourquoi sous la remise?

— Parce que ce sera plus commode pour changer de chevaux.

— Allons! allons! dépêchons, dit le prince.

— *Subito*, répondit le cocher.

Le prince savait déjà qu'il y a certains mots dont il faut se défier en Italie, attendu qu'ils veulent toujours dire le contraire de ce qu'ils promettent. Cependant, voyant qu'on détachait les chevaux, il referma la glace de la voiture et attendit.

Au bout d'une demi heure d'attente, il baissa la glace, et, se penchant hors de la voiture :

— Eh bien ? dit-il. Personne ne lui répondit.

— Frantz! cria le prince, Frantz!

— Monseigneur, répondit Frantz en se réveillant en sursaut.

— Mais où diable sommes-nous donc?

— Je n'en sais rien, Monseigneur.

— Comment, tu n'en sais rien?

— Non; je me suis endormi, et je me réveille.

— Oh! mon Dieu! s'écria la princesse, nous sommes dans quelque caverne de voleurs.

— Non, dit Frantz, nous sommes sous une remise.

— Eh bien! ouvre la porte et appelle quelqu'un, dit le prince.

— La porte est fermée, répondit Frantz.

— Comment, fermée? s'écria à son tour le prince en sautant en bas de la voiture.

— Voyez plutôt, Monseigneur.

Le prince secoua la porte de toutes ses forces, elle était parfaitement fermée. Le prince appela à tue tête; personne ne répondit. Le prince chercha un pavé pour enfoncer la porte, il n'y avait pas de pavé.

Or, comme le prince était avant tout un homme d'un sens exquis, après s'être assuré qu'on ne pouvait pas ou qu'on ne voulait pas l'entendre, il résolut de tirer le meilleur parti possible de sa position, remonta dans la voiture, ferma les glaces, s'assura à tout hasard que ses pistolets étaient à sa portée, souhaita le bonsoir à sa mère, étendit ses jambes sur la banquette de devant et s'endormit. Frantz en fit autant sur son siège ; il n'y eut que la princesse qui resta les yeux tout grands ouverts, ne doutant pas qu'elle ne fût tombée dans quelque guet-à-pens.

La nuit se passa sans alarmes. A sept heures du matin, on ouvrit la porte de la remise, et un voiturin parut à la porte avec deux chevaux.

— Eh ! n'y a-t-il pas ici des voyageurs pour Florence ? demanda le voiturin avec un ton de bonhomie parfaite et comme s'il faisait là une question toute naturelle.

Le prince ouvrit la portière et sauta hors de la voiture dans l'intention d'étrangler celui qui lui faisait cette question; mais, voyant que ce n'était point son conducteur de la veille, il pensa qu'il pourrait bien châtier, sinon le bon pour le mauvais, du moins l'innocent pour le coupable; il se contint donc.

— Où est le cocher qui nous a amenés ici ? demanda-t-il tout pâle de colère, mais avec le plus grand sang-froid apparent, et répondant à une question par une autre question.

— Peppino, que Votre Excellence veut dire ?

— Le cocher de Pontedera.

— Eh bien ! c'est Peppino.

— Alors où est Peppino ?

— Il est en route pour retourner chez lui.

— Comment ? en route pour retourner chez lui ?

— Oui, oui. Comme c'était fête à Empoli, nous avons bu et dansé ensemble toute la nuit, et ce matin, il y a une heure, il m'a dit: Gaëtano, tu vas prendre les chevaux et tu iras chercher deux voyageurs et un domestique qui sont sous la remise de la Croix-d'Or; tout est payé excepté la bonne-main. Alors je lui ai demandé, moi, comment il se faisait qu'il y avait des voyageurs sous une remise, au lieu d'être dans une chambre. Ah bien! ce sont des Anglais qu'il m'a dit, ils ont eu peur qu'on ne leur donne pas de draps blancs, et ils ont mieux aimé coucher dans leur voiture. Comme je sais que les Anglais sont tous des originaux, j'ai dit: C'est bon. Alors j'ai vidé encore un *fiasco*, j'ai été chercher mes chevaux, et me voilà. Est-il de trop bonne heure? Je reviendrai.

— Non, sacredieu! dit le prince, attelez et ne perdons pas une minute; il y a une piastre de bonne-main si nous sommes dans trois heures à Florence.

Digitized by Google

— Dans trois heures, mon prince, dit le voiturin; oh ! il ne faut pas tant que cela. Du moment qu'il y a une piastre de bonne-main, j'espère bien que dans deux heures nous y serons.

— Dieu vous entende, mon brave homme ! dit la princesse.

Le cocher tint parole : le prince sortit à sept heures sonnant d'Empoli, à neuf heures il descendait place de la Trinité.

Il avait mis juste vingt-quatre heures pour aller de Livourne à Florence.

Le premier soin du prince, après avoir déjeûné, car ni lui ni la princesse n'avaient mangé depuis la veille au matin, fut d'aller déposer sa plainte.

— Avez-vous un papier ? demanda le chef du *buon governo*.

— Non, dit le prince.

— Eh bien ! je vous conseille de laisser la chose tomber à l'eau, seulement, la prochaine

fois, ne donnez que cinq piastres au maître, et donnez une piastre et demie aux conducteurs; vous aurez cinq piastres et demie d'économie, et vous arriverez dix-huit heures plus tôt.

Depuis ce temps, le prince n'a pas manqué, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, de suivre le conseil du président du *buon governo*, et il s'en est toujours bien trouvé.

La morale de ceci est, qu'en sortant de Livourne, il faut tirer sa montre, la mettre devant les yeux du cocher, et lui dire :

— Il y a cinq paoli de bonne-main si nous sommes dans deux heures à Pontedera.

On y sera en deux heures.

On usera du même procédé en sortant de Pontedera et d'Empoli; et, en six heures et demie au plus tard, on sera à Florence; on mettrait deux heures de plus en prenant la poste.

A moitié chemin de Livourne à Florence,

s'élève, comme une borne gigantesque, la tour de San-Miniato-al-Tedesco.

San-Miniato-al-Tedesco est le berceau de la famille Bonaparte. C'est de cette aire qu'est partie cette volée d'aigles qui s'est abattue sur le monde ; et, chose étrange ! c'est à Florence, c'est-à-dire au pied de San-Miniato que les Napoléon, grâce à l'hospitalité fraternelle du grand duc Léopold II, reviennent tous mourir.

Le dernier membre de la famille Bonaparte qui habita San-Miniato fut un vieux chanoine qui y mourut, je crois, en 1828 ; c'était un cousin de Napoléon. Napoléon fit tout ce qu'il put pour le décider à quitter son canonicat et accepter un évêché, mais il refusa constamment. En échange, il tourmenta toute sa vie l'empereur pour le décider à canoniser un de ses ancêtres ; mais Bonaparte répondit, à chaque fois que cette demande se renouvela, qu'il y avait déjà un saint Bonaparte, et que

c'était assez d'un saint dans une famille.

Il ne se doutait pas à cette époque, et en faisant cette réponse, qu'il y aurait un jour un saint et un martyr du même nom.

Nous arrivâmes dans la capitale de la Toscane vers les dix heures du soir. Nous descendîmes dans le bel hôtel crénelé de madame Hombert; et, comme nous comptions nous arrêter quelque temps à Florence, le lendemain nous nous mîmes en quête d'un logement en ville.

Le même jour nous en trouvâmes un dans une maison particulière, située *Porta alla Croce*.

Moyennant deux cents francs par mois, nous eûmes un palais, un jardin, avec des madones de Luca della Robbia, des grottes en coquillages, des berceaux de lauriers roses, une allée de citronniers, et un jardinier qui s'appelait Démétrius.

Sans compter que de notre balcon nous dé-

Digitized by Google

couvrions, sous son côté le plus pittoresque, cette charmante petite basilique de San-Miniato-al-Monte, les amours de Michel-Ange.

Comme on le voit, ce n'était pas cher.

Google

Digitized by Google

III.

Florence.

Pendant l'été Florence est vide. Encaissée entre ses hautes montagnes, bâtie sur un fleuve qui pendant neuf mois ne roule que de la poussière, exposée sans que rien l'en garantisse à un soleil ardent que reflètent les dalles grisâtres de ses rues et les murailles

de la Pentecôte et de la Saint-Jean, il n'y eut que cinq jours ouvrables. Nous étions donc arrivés au bon moment pour voir les habitants, mais au mauvais pour visiter les édifices, attendu que, les jours de fête, tout se ferme à midi.

Le premier besoin de Florence, c'est le repos. Le plaisir même, je crois, ne vient qu'après, et il faut que le Florentin se fasse une certaine violence pour s'amuser. Il semble que, lassée de ses longues convulsions politiques, la ville des Médicis n'aspire plus qu'au sommeil fabuleux de la Belle au bois dormant. Il n'y a que les sonneurs de cloches qui n'ont de repos ni jour ni nuit. Je ne comprends point comment les pauvres diables ne meurent pas à la peine ; c'est un véritable métier de pendu.

Il y a à Florence non seulement un homme politique très-fort, mais encore un homme du monde de beaucoup d'esprit, et que Napoléon appelait un géant dans un entresol : c'est M. le

de Fossombroni, ministre des affaires étrangères et secrétaire d'État. Chaque fois qu'on le presse d'adopter quelque innovation industrielle, ou de faire quelque changement politique, il se contente de sourire et répond tranquillement : *Il mondo va da se ;* c'est-à-dire : Le monde va de lui-même.

Et il a bien raison pour son monde à lui, car son monde à lui, c'est la Toscane, la Toscane où le seul homme de progrès est le Grand-Duc. Aussi l'opposition que fait le peuple est-elle une opposition étrange par le temps qui court. Il trouve son souverain trop libéral pour lui, et il réagit toujours contre les innovations que, dans sa philantropie héréditaire, il songe sans cesse à établir.

A Florence, en effet, toutes les améliorations sociales viennent du trône. Le dessèchement des maremmes, l'opération du cadastre, le nouveau système hypothécaire, les congrès scientifiques, et la réforme judiciaire, sont

des idées qui émanent de lui, et que l'apathie populaire, et la routine démocratique, lui ont donné grand'peine à exécuter. Dernièrement encore, il avait voulu régler les études universitaires sur le mode français, qu'il avait reconnu comme fort supérieur au mode usité en Toscane.

Les écoliers refusèrent de suivre les cours des nouveaux maîtres, et ils tirèrent si bien à eux, que l'enseignement retomba dans son ornière.

Florence est l'Eldorado de la liberté individuelle. Dans tous les pays du monde, même dans la république des États-Unis, même dans la république helvétique, même dans la république de Saint-Marin, les horloges sont soumises à une espèce de tyrannie qui les force de battre à peu près en même temps. A Florence, il n'en est pas ainsi ; elles sonnent la même heure pendant vingt minutes. Un étranger s'en plaignit à un Florentin : Eh !

Digitized by Google

lui répondit l'impassible Toscan, que diable avez-vous besoin de savoir l'heure qu'il est?

Il résulte de cette apathie, ou plutôt de cette facilité de vivre, toute particulière à Florence, qu'excepté la fabrication des chapeaux de paille, que les jeunes filles tissent tout en marchant par les rues ou tout en voyageant par les grandes routes, l'industrie et le commerce sont à peu près nuls. Et ici, ce n'est point encore la faute du Grand-Duc; tout essai est encouragé par lui, soit de son argent, soit de sa faveur. A défaut de Toscans aventureux, il appelle des étrangers et les récompense de leurs efforts industriels, sans exception aucune de nationalité. M. Larderel a été nommé comte de Monte Cerboli, pour avoir établi une exploitation de produits boraciques; M. Demidoff a été fait prince de San-Donato, pour avoir fondé une manufacture de soierie. Et que l'on ne s'y trompe point, cela ne s'appelle pas vendre un titre, cela s'appelle

Digitized by Google

le donner, et le donner noblement, pour le bien d'un pays tout entier.

On comprend qu'avec cette absence de fabriques indigènes, on ne trouve à peu près rien de ce dont on a besoin chez les marchands toscans; les quelques magasins un peu confortablement organisés de Florence sont des magasins français qui tirent tout de Paris; encore les élégants Florentins s'habillent-ils chez Blin, Humann ou Vaudeau, et les lionnes Florentines se coiffent-elles chez mademoiselle Baudran.

Aussi à Florence faut-il tout aller chercher, rien ne vient au devant de vous; chacun reste chez soi, toute chose demeure à sa place. Un étranger qui ne resterait qu'un mois dans la capitale de la Toscane en emporterait une très-fausse idée. Au premier abord, il semble impossible de se rien procurer des choses les plus indispensables, ou celles qu'on se procure sont mauvaises; ce n'est qu'à la longue

qu'on apprend, non pas des habitants du pays, mais d'autres étrangers qui sont depuis plus long-temps que vous dans la ville, où toute chose se trouve. Au bout de six mois, on fait encore chaque jour de ces sortes de découvertes; si bien que l'on quitte ordinairement la Toscane, au moment où l'on allait s'y trouver à peu près bien. Il en résulte que chaque fois qu'on y revient on s'y trouve mieux, et qu'au bout de trois ou quatre voyages, on finit par aimer Florence comme une seconde patrie et souvent par y demeurer tout à fait.

La première chose qui frappe, quand on visite cette ancienne reine du commerce, est l'absence de cet esprit commercial qui a fait d'elle une des républiques les plus riches et les plus puissantes de la terre. On cherche, sans la pouvoir trouver, cette classe intermédiaire et industrielle, qui peuple les rez-de-chaussées et les trottoirs des rues de Paris et de Londres. A Florence, il n'y a que trois classes visibles:

l'aristocratie, les étrangers et le peuple. Or, au premier coup d'œil, il est presque impossible de deviner comment et de quoi vit ce peuple. En effet, à part deux ou trois maisons princières, l'aristocratie dépense peu et le peuple ne travaille pas : c'est qu'à Florence l'hiver défraie l'été. A l'automne, vers l'époque où apparaissent les oiseaux de passage, des volées d'étrangers, Anglais, Russes et Français s'abattent sur Florence. Florence connaît cette époque ; elle ouvre les portes de ses hôtels et de ses maisons garnies, elle y fait entrer pêle-mêle, Français, Russes et Anglais, et jusqu'au printemps elle les plume.

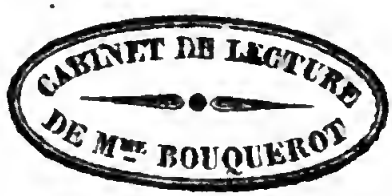
Ce que je dis est à la lettre, et le calcul est facile à faire. Du mois de novembre au mois de mars, Florence compte un surcroît de population de dix mille personnes ; or, que chacune de ses dix mille personnes dépense, toutes les 24 heures, trois piastres seulement, je cote au plus bas, trente mille piastres s'écou-

Digitized by Google

Une fois présenté, l'étranger est invité pour toujours, et dès lors il vient seul à ces soirées princières, et cela avec plus de liberté qu'il n'irait à un bal de la Chaussée-d'Antin ; car, comme il est d'étiquette de ne point adresser la parole au Grand-Duc qu'il ne prenne l'initiative, et que, malgré son attentive affabilité, le Grand-Duc ne peut causer avec tout le monde, l'invité vient, boit, mange, et s'en va, sans être forcé de parler à personne; c'est-à-dire, moins la carte, comme il ferait dans une magnifique hôtellerie.

Florence a donc deux aspects : son aspect d'été, son aspect d'hiver. Il faut en conséquence, être resté un an à Florence, ou y être passé à deux époques opposées, pour connaître la ville des fleurs sous sa double face.

L'été, Florence est triste et à peu près solitaire : de huit heures du matin à quatre heures du soir, le vingtième de sa population à peine circule sous un soleil de plomb, dans



ses rues aux portes et aux fenêtres fermées; on dirait une ville morte, et visitée par des curieux seulement, comme Herculanum et Pompeia. A quatre heures, le soleil tourne un peu, l'ombre descend sur les dalles ardentes et le long des murailles rougies, quelques fenêtres s'entrebaillent timidement pour recueillir quelques souffles de brise. Les grandes portes s'ouvrent, les calèches découvertes en sortent toutes peuplées de femmes et d'enfants, et s'acheminent vers les *Cachines*. Les hommes en général se rendent à part, en tilbury, à cheval ou à pied.

Les *Cachines* (j'écris le mot comme il se prononce), c'est le bois de Boulogne de Florence, moins la poussière, et plus la fraîcheur. On s'y rend par la porte de Prato, en suivant une grande allée d'une demi lieue à peu près, toute plantée de beaux arbres. Au bout de cette allée, se trouve un casino appartenant au Grand-Duc. Devant ce casino, une place qu'on

appelle le Piazzone ; quatre allées aboutissent à cette place, et offrent aux voitures des dégagements parfaitement ménagés.

Les Cachines forment deux promenades : la promenade d'été, la promenade d'hiver. L'été, on se promène à l'ombre, l'hiver au soleil ; l'été au pré, l'hiver à *Longo-l'Arno*.

L'une et l'autre de ces promenades sont essentiellement aristocratiques ; le peuple n'y paraît même pas. Une des choses particulières encore aux Toscans, est cette distinction des rangs, que les classes inférieures maintiennent avec soin, loin de chercher, comme en France, à les effacer éternellement.

La promenade d'été est un grand pré, d'un tiers de lieue de long à peu près et de cent pas de large, tout bordé, sur un côté, d'un rideau de grands arbres qui intercepte entièrement les rayons du soleil. Ces arbres, qui se composent de chênes verts, de pins, de hêtres garnis d'énormes lierres, sont des plus beaux

que j'aie jamais vus, même dans les forêts de France et d'Allemagne ; c'est la remise d'une multitude de lièvres et de faisans qui se promènent pêle-mêle avec les promeneurs. Parmi ceux-ci on reconnaît les chasseurs : ils mettent le gibier en joue avec leurs cannes.

Au milieu de tout ce monde, et coudoyé par ceux qui ne le connaissent pas, vêtu avec une simplicité extrême, se promène le Grand-Duc accompagné de sa femme, de ses deux filles, de sa sœur et de la grande-duchesse douairière. Deux ou trois autres beaux enfants qui composent le reste de sa famille bondissent joyeusement à part sous la surveillance de leurs gouvernantes.

Le Grand-Duc est un homme de quarante à quarante-deux ans, aux cheveux déjà blanchis par le travail ; car le Grand-Duc, Toscan par le cœur, mais Allemand par l'esprit, travaille huit à dix heures par jour. Il porte habituellement, un peu inclinée sur sa poitrine, sa tête que de dix pas en dix pas il relève pour

saluer ceux qui passent. A chaque salut, sa figure calme et pensive s'éclaire d'un sourire plein d'intelligente bienveillance : ce sourire lui est particulier, et je ne l'ai vu qu'à lui.

La grande-duchesse lui donne ordinairement le bras : sa mise est simple, mais toujours parfaitement élégante. C'est une princesse de Naples, gracieuse comme sont en général les princesses de la maison de Bourbon, et qui serait belle partout, car sa beauté n'a point de type particulier ; c'est quelque chose à la fois de bon et de distingué : ses épaules et ses bras surtout pourraient servir de modèle à un statuaire.

Les deux jeunes princesses viennent derrière, causant presque toujours avec la grande duchesse douairière qui a fait leur éducation, ou avec leur tante. Elles sont filles d'un premier mariage, ce qui se voit facilement, la grande-duchesse ayant l'air de leur sœur aînée. Elles sont belles toutes deux de cette beauté al-

lemande, dont le caractère principal est la douceur. Seulement, la taille frêle de l'aînée donne quelques craintes, dit-on, à la sollicitude paternelle. Mais Florence est une bonne et douce mère, Florence la bercera si bien à son beau soleil, qu'elle la guérira.

Il y a quelque chose de touchant et de patriarcal, à voir une famille souveraine mêlée ainsi à son peuple, s'arrêtant de vingt pas en vingt pas, pour causer avec les pères et pour embrasser les enfants. Cette vue me reportait en souvenir à notre pauvre famille royale, enfermée dans son château des Tuileries comme dans une prison, et tremblante, chaque fois que le roi sort, à l'idée que ses six chevaux, si rapide que soit leur galop, pourraient ne ramener qu'un cadavre.

Pendant qu'on se promène, les voitures attendent dans les allées adjacentes. Vers les six heures, chacun remonte dans la sienne, et les cochers reprennent d'eux-mêmes, et sans

Digitized by Google

qu'on le leur dise, le chemin du Piazzonne; là ils s'arrêtent sans qu'on ait même besoin de leur faire signe.

C'est que le Piazzone de Florence offre ce que n'offre peut-être aucune autre ville : une espèce de cercle en plein air, où chacun reçoit et rend ses visites; il va sans dire que les visiteurs sont les hommes. Les femmes restent dans les voitures, les hommes vont de l'une à l'autre, causent à la portière, ceux-ci à pied, ceux-là à cheval, quelques-uns, plus familiers, montés sur le marche-pied.

C'est là que la vie se règle, que les coups d'œil s'échangent, que les rendez-vous se donnent.

Au milieu de toutes ces voitures passent des fleuristes vous jetant des bouquets de roses et de violettes, dont elles iront le lendemain matin, au café, demander le prix aux hommes en leur présentant un œillet. Au reste, ce lendemain venu, paie qui veut, les

fleurs ne sont pas cher à Florence. Florence est le pays des fleurs ; demandez plutôt à Benvenuto Cellini.

On reste là jusqu'à huit heures. A huit heures, un léger brouillard s'élève au fond du pré. Ce brouillard, c'est la source de tout mal ; il renferme la goutte, les rhumatismes, la cécité ; sans ce brouillard, les Florentins seraient immortels. C'est ainsi qu'ils ont été punis, eux, du péché de notre premier père : aussi à la vue de ce brouillard, chaque groupe se disperse, chaque colloque s'interrompt, chaque voiture détale, il ne reste que les trois ou quatre calèches d'étrangers, qui, n'étant pas du pays, ne connaissent pas ce formidable brouillard, ou qui le connaissant, n'en ont pas peur.

A neuf heures, les retardataires quittent le *piazzone* et reviennent à leur tour vers la ville. A la porte del Prato, ils trouvent un second cercle : le brouillard ne vient pas jusque là.

Digitized by Google

De la porte del Prato on le brave, on le nargue; la chaleur que le soleil a communiquée aux pierres des remparts, et qu'elle conserve une partie de la nuit, le repousse. On reste là jusqu'à dix heures et demie; seulement à dix heures les gens économes quittent la partie : à dix heures, la herse se baisse, et il faut donner dix sous pour la faire lever.

A onze heures, presque toujours les Florentins sont rentrés chez eux, à moins qu'il n'y ait fête chez la comtesse Nencini. Les étrangers seuls restent à courir la ville au clair de lune, jusqu'à deux heures du matin.

Mais s'il y a fête chez la comtesse Nencini, tout le monde s'y porte.

La comtesse Nencini a été une des plus belles femmes de Florence, et en est restée une des plus spirituelles : c'est une Pandolfini, c'est-à-dire une des plus grandes dames de la Toscane. Le pape Jules II a fait don à un de ses aïeux d'un charmant palais bâti

par Raphaël. C'est dans ce palais qu'elle habite, et dans le jardin attenant qu'elle donne ses fêtes; elles ont lieu les quatre dimanches de juillet. Chacun sait cela, chacun les attend, chacun s'y prépare; si bien que, bon gré mal gré, elle est forcée de les donner; il y aurait émeute si elle ne les donnait pas.

C'est qu'aussi ces quatre fêtes de nuit sont bien les plus charmantes fêtes qui se puissent voir. Qu'on se figure un délicieux palais ni trop grand ni trop petit, comme chacun voudrait en avoir un, qu'on soit prince ou artiste, meublé avec un goût parfait, des plus beaux meubles de caprice qu'il y ait dans tout Florence, illuminé *a giorno*, comme on dit en Italie, et s'ouvrant par toutes ses portes et par toutes ses fenêtres sur un jardin anglais, dont chaque arbre porte, au lieu de fruits, des centaines de lanternes de couleur. Sous tous les berceaux de ce jardin, des groupes de chanteurs ou d'instrumentistes, et dans les

Digitized by Google

allées cinq cents personnes qui se promènent, et qui vont tour à tour alimenter un bal, qu'on voit bondir joyeusement de loin dans une serre pleine d'orangers et de camélias.

A part quelques concerts à la philarmonique, quelques soirées improvisées, par un anniversaire de naissance ou une fête patronale, quelques représentations extraordinaires d'opéra à la Pergola, ou de prose au Cocomero, voilà Florence l'été quant à l'aristocratie. Quant au peuple, il a les églises, les processions, les promenades au parterre, et ses causeries dans les rues et à la porte des cafés qui ne se ferment ni jour ni nuit; s'accrochant au reste à tout ce qui a l'apparence d'une fête, avec un laisser-aller plein de paresse et de bonhomie; saisissant chaque plaisir qui passe sans s'inquiéter de le fixer, et le quittant comme il l'a pris pour en attendre un autre. Un soir, nous entendîmes un grand bruit; deux ou trois musiciens de la Pergola,

en sortant du théâtre, avaient eu l'idée de s'en aller chez eux en jouant une valse; la population éparse par les rues s'était mis à les suivre en valsant. Les hommes qui n'avaient point trouvé de danseuses valsaient entre eux. Cinq ou six cents personnes prirent ainsi le plaisir du bal depuis la place du Dôme jusqu'à la porte du Prato où demeurait le dernier musicien; le dernier musicien rentra chez lui, les valseurs revinrent bras dessus, bras dessous, en chantant l'air sur lequel ils avaient valsé.

Digitized by Google

VII.

La Pergola.

L'hiver, Florence prend un aspect tout particulier; c'est une ville de bains, moins les eaux. La température se divise en deux phases bien distinctes et presque toujours parfaitement tranchées: ou il fait un soleil magnifique, ou il pleut à torrents. Ce temps couvert,

brumeux et humide qui fait le fond de notre atmosphère trois ou quatre mois de l'année, y est à peu près inconnu.

S'il fait beau, à une heure, toutes les voitures sortent, moins les voitures florentines, dont les maîtres craignent fort les variations hivernales, et se dirigent vers les Cachines. On ne s'aperçoit pas de l'absence des Florentins, car les voitures étrangères suffisent pour défrayer le Longchamps quotidien; seulement, au lieu de descendre au pré et à l'ombre, on laisse aux lièvres et aux faisans cette promenade trop froide et trop humide, et l'on descend *Longo-l'Arno*.

Longo l'Arno est, comme l'indique son nom, une promenade le long de l'Arno. A gauche, on a le fleuve; à droite, le rideau de chênes verts, de pins et de lierres qui sépare cette promenade.

C'est là qu'on vient boire au lieu d'une eau thermale infecte, ce doux soleil d'Italie,

Digitized by Google

toujours tiède et souriant. Comme le chemin est très-étroit, on se coudoie comme dans le passage de l'Opéra ou de la rue de Choiseul; seulement, la population y est étrangement variée : chaque groupe qui vous croise ou que l'on dépasse, parle une langue différente. Là cependant, contre leur habitude, les Anglais ne sont pas en majorité, les Russes l'emportent; ce qui est une grande consolation pour les Français, qui peuvent se croire encore, en oubliant ce beau soleil et ce magnifique horizon de montagnes tout parsemé de villas, au milieu de la meilleure et de la plus élégante société des Tuileries.

Parmi ces nombreux promeneurs, mais seulement plus pressé, plus coudoyé, plus *saluant* que les autres, passe le Grand-Duc et sa famille; toute sa garde consiste en deux ou trois valets qui le suivent d'assez loin pour ne pas entendre la conversation.

De Longo-l'Arno, on revient faire la sta-

tion obligée au Piazzone. Là seulement on retrouve bravant ce qu'ils appellent les rigueurs de la saison, quelques Florentins francisés, trop amoureux pour craindre le froid, ou trop jeunes pour craindre les rhumatismes. Quant aux Florentines, il est rare d'en apercevoir plus de deux ou trois dans les plus beaux jours, encore ne font-elles qu'une station d'un instant, et juste ce qu'il faut pour prendre quelques petits arrangements indispensables pour le soir, pour la nuit ou pour le lendemain.

C'est à la Pergola qu'on se retrouve. La Pergola, ce sont les bouffes de Florence. Tout ce qu'il y a de Florentins ou d'étrangers dans la capitale de la Toscane, du mois d'octobre au mois de mars, loge à la Pergola; c'est une chose dont on ne peut pas se dispenser. Dînez à table d'hôte, ou au restaurant de la Lune, mangez chez vous du macaroni et du *baccala*, personne ne s'en occupe, c'est votre af-

faire; mais ayez une loge à l'un des trois rangs nobles, c'est l'affaire de tout le monde. Une loge et une voiture sont *les indispensabilités* de Florence. Qui a loge et voiture est un grand seigneur, qui n'a ni loge ni voiture, s'appelât-il Rohan ou Corsini, Poniatowski ou Nouailles, n'est qu'un croquant. Réglez-vous là-dessus; et, si vous venez à Florence, faites la bourse de la loge et de la voiture, comme en allant de Rome à Naples on fait la bourse des voleurs.

Au reste, voitures et loges ne sont pas cher à Florence; on a une voiture au mois pour deux cent cinquante francs, et une loge à la saison pour cent piastres. Ajoutez à cela que la loge à la Pergola vaut quatre fois son prix, non point pour le spectacle, personne ne s'occupe du spectacle à Florence; mais pour la salle, j'entends par salle les spectateurs.

En effet, c'est à la Pergola que se croisent

tous les feux de la coquetterie féminine. Là, comme à la promenade, les Florentines sont en minorité. La majorité se compose d'étrangères qui arrivent de Paris, de Londres et de Saint-Pétersbourg, espérant écraser leurs rivales sous le poids de tout ce qu'il y a de nouveau dans les trois capitales. Les Françaises, avec leur élégance simple; les Anglaises, avec leurs plumes sans fin et leurs robes aux couleurs voyantes et criardes; les Russes, avec leurs rivières de diamants et leurs fleuves de turquoises. Mais les Florentines ont de quoi faire face à tout; elles tirent des vieilles armoires sculptées de leurs ancêtres, des flots de guipures, de point et d'Angleterre, des poignées de diamants princiers ou pontificaux transmis de pères en fils, de ces riches étoffes de brocard, comme Véronèse en met à ses rois mages; elles écrivent à mademoiselle Beaudrant de leur envoyer tout ce qu'elle chiffonnera pendant l'hiver, et elles attendent tranquillement

le résultat de la campagne. Il en résulte qu'il y a peu de grandes capitales où l'on rencontre un luxe de toilette pareil à celui de Florence.

On comprend ce que devient le pauvre Opéra, au milieu de si graves intérêts : les lorgnettes vont d'une loge à l'autre; vers la scène jamais. A moins qu'on ne joue quelque opéra nouveau et inconnu. On cause à peu près pendant tout le temps qu'il dure. Je ne connais que *Robert le Diable* qui soit venu mettre, pendant trente ou quarante représentations de suite, une trève de Dieu entre les combattants.

En échange, on écoute religieusement le ballet ; il se compose de sixièmes ou septièmes danseuses parisiennes, mais ces demoiselles remédient à la faiblesse de leur talent, par le peu de longueur de leurs robes. Elles dansent comme cela se trouve, tantôt sur la plante du pied, tantôt sur le talon, rarement sur la pointe, estropiant les pas, manquant les équilibres,

Digitized by Google

mais raccommodant tout avec une pirouette. Une pirouette, c'est le fond de la danse, comme *legno* et *roba* sont le fond de la langue : plus elle dure, plus elle est applaudie. Aussi y a-t-il peu de toupies et de tontons qui puissent rivaliser avec les danseuses florentines. Elles lasseraient un faquir.

Malheureusement le danseur est encore fort à la mode dans les ballets de la Pergola, et il ne le cède aux femmes, ni en mines gracieuses ni en pirouettes prolongées ; c'est peut-être très-beau comme art, mais c'est certainement fort laid comme réalité.

Une autre singularité de la Pergola, c'est le privilège qu'ont les tanneurs, les corroyeurs, et en général tous les manipuleurs de cuir, de venir se casser le cou pour le plus grand plaisir des spectateurs. A quelle époque remonte ce privilège ? quelle circonstance y a donné lieu ? quelle belle action est-il chargé de récompenser ? C'est ce que j'ignore, mais

le privilège existe, voilà le fait. En conséquence, pourvu qu'ils s'habillent à leur compte, ces étranges comparses peuvent venir figurer gratis, chose à laquelle ils ne manquent pas, tandis qu'on a toutes les peines du monde à avoir d'autres figurants payés. En vertu du même privilège, ils ne se mêlent point avec le vulgaire, ils entrent à part, restent entre eux, s'emparent d'un intermède tout entier, et exécutent des groupes, des combats et des cabrioles pareils à ceux des alcides, moins la force, et à ceux des bédouins moins la légèreté. Ces groupes, ces combats et ces cabrioles, au reste, sont toujours fort applaudis, et l'honorable corporation des tanneurs et corroyeurs emporte sa bonne part des applaudissements de la soirée.

Parfois, au milieu d'une cavatine ou d'un pas de deux, une cloche, au son aigu et déchirant, se fait entendre : c'est la cloche de la Miséricorde. Écoutez bien : si elle sonne un

coup, c'est pour un accident ordinaire ; si elle sonne deux coups, c'est pour un accident grave ; si elle sonne trois coups, c'est pour un cas de mort. Alors vous voyez les loges s'éclaircir, et il arrive souvent que celui avec qui vous causez, s'il est Florentin, s'excuse de vous laisser au milieu de la conversation, prend son chapeau et sort. Vous vous informez de ce que veut dire cette cloche, et d'où vient l'effet qu'elle produit. Alors on vous répond que c'est la cloche de la Miséricorde, et que celui avec qui vous causiez étant frère de cet ordre, il se rend à son pieux devoir.

La confrérie de la Miséricorde est une des plus belles institutions qui existent au monde. Fondée en 1244, à propos des fréquentes pestes qui désolèrent le XIIIe siècle, elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours sans altération aucune, sinon dans ses détails, du moins dans son esprit. Elle se compose de soixante-douze frères, dits chefs de garde, lesquels sont de

Digitized by Google

service tous les quatre mois. Ces soixante-douze frères sont divisés ainsi : dix prélats ou prêtres gradués, vingt prélats ou prêtres non gradués, quatorze gentilshommes et vingt-huit artistes. A ce noyau primitif, représentant les classes aristocratiques et les arts libéraux, sont adjoints cent cinq journaliers pour représenter le peuple.

Le siège de la confrérie de la Miséricorde est place du Dôme. Chaque frère y a, marquée à son nom, une cassette renfermant une robe noire pareille à celle des pénitents, avec des ouvertures seulement aux yeux et à la bouche, afin que sa bonne action ait encore le mérite de l'incognito. Aussitôt que la nouvelle d'un accident quelconque parvient au frère qui est de garde, la cloche d'alarme sonne selon la gravité du cas, un, deux ou trois coups, et au son de cette cloche, tout frère, quelque part qu'il se trouve, doit se retirer à l'instant même et courir au rendez-

Digitized by Google

vous. Là il apprend quel est le malheur qui l'appelle ou la souffrance qui le réclame, revêt sa robe, se coiffe d'un grand chapeau, prend un cierge à la main et va partout où une voix gémit. Si c'est un blessé, on le porte à l'hôpital ; si c'est un mort, on le porte à la chapelle; grand seigneur et homme du peuple alors, vêtus de la même robe, s'attellent à la même litière, et le chaînon qui réunit ces deux extrémités sociales est un pauvre malade qui, ne les connaissant ni l'un ni l'autre, prie également pour tous deux.

Puis lorsque les frères de la Miséricorde ont quitté la maison, les enfants dont ils viennent d'emporter le père, la femme dont ils viennent d'emporter le mari, n'ont qu'à regarder autour d'eux, et toujours sur quelque meuble vermoulu, ils trouveront une pieuse aumône déposée par une main inconnue.

Le Grand-Duc fait partie de l'association des frères de la Miséricorde, et l'on assure

que plus d'une fois à l'appel de la cloche fatale, il lui est arrivé de revêtir cet uniforme de l'humanité, et de pénétrer inconnu côte à côte d'un ouvrier jusqu'au chevet de quelque pauvre mourant, chez lequel, après son départ, sa présence n'était trahie que par le secours qu'il avait laissé.

Les frères de la Miséricorde doivent encore accompagner les condamnés à l'échafaud; mais comme depuis l'avènement au trône du grand-duc Ferdinand, père du souverain actuellement sur le trône, la peine de mort est à peu près abolie, ils sont délivrés de cette pénible partie de leurs fonctions.

Son devoir rempli, chaque frère revient place du Dôme, dépose dans la maison miséricordieuse robe, cierge, chapeau, et retourne à ses affaires ou à ses plaisirs, presque toujours allégé de quelque *francesconi*.

Revenons à la Pergola, dont nous a, pour un instant, écarté la cloche de la Miséricorde.

Digitized by Google

Le ballet fini, on chante le second acte, car en Italie, pour donner aux chanteurs le temps de se reposer, le ballet s'exécute entre les deux actes. Comme en général on s'occupe très-peu de l'opéra, personne ne se plaint de cette solution de continuité, les étrangers seuls s'en étonnent d'abord, mais bientôt ils s'y accoutument; d'ailleurs on n'habite pas trois mois Florence qu'on est déjà aux trois quarts toscanisé.

Florence est en tout temps ce qu'était Venise du temps de Candide, le rendez-vous des rois détrônés. A la première représentation des *Vêpres Siciliennes*, j'ai vu à la fois dans la salle : le comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande, le prince de Montfort, ex-roi de Westphalie, le duc de Luques, ex-roi d'Étrurie, madame Christophe, ex-reine de Haïti, le prince de Syracuse, ex-vice-roi de Sicile, et peu s'en était fallu encore que cette illustre société de têtes découronnées ne fût complétée par Christine, l'ex-régente d'Espagne.

Digitized by Google

Il est vrai que l'opéra qu'on représentait était du prince Poniatowski, dont l'ancêtre était roi de Pologne.

Comme on le voit, la Toscane a enlevé à la France le privilège d'être l'asile des rois malheureux.

Après la Pergola, il y a toujours quelque soirée russe, anglaise ou florentine, où l'on va continuer sa nuit et achever une conversation commencée aux Cachines ou à la Pergola.

Voilà ce qu'est à Florence l'hiver pour l'aristocratie.

Quant au peuple toscan, plus heureux que le peuple parisien, l'hiver n'est pas pour lui une saison où il a froid et où il a faim ; c'est, comme pour la noblesse au contraire, une époque de plaisir. Comme les grands seigneurs, il a deux théâtres d'opéra, auxquels il va moyennant cinq sous, et où il entend du Mosard, du Rossini et du Meyerbeer, et de

Digitized by Google

plus que les grands seigneurs, il a son Steintarello qu'il va applaudir pour deux *crazi*.

Stentarello est à Florence ce que Jocrisse est à Paris, ce que Cassandre est à Rome, ce que Polichinelle est à Naples et ce que Girolamo est à Milan, c'est-à-dire le comique national, éternel et inamovible, qui depuis trois cents ans a le privilège de faire rire les ancêtres, et qui trois cents ans encore, selon toute probabilité, aura l'honneur de faire rire les descendants. Stentarello enfin est de cette illustre famille des queues rouges, qui, à mon grand regret, a disparu en France au milieu de nos commotions politiques et de nos révolutions littéraires. Aussi va-t-on quelquefois en débauche à Stentarello comme on va à Paris aux Funambules.

Ce qui frappe encore à Florence, comme une coutume toute particulière à la ville, c'est l'absence du mari. Ne cherchez pas le

mari dans la voiture ou dans la loge de sa femme, c'est inutile, il n'y est pas ; où est-il ? Je n'en sais rien, dans quelque autre loge ou dans quelque autre voiture. A Florence, le mari possède l'anneau de Gygès, il est invisible. Il y a telle femme de la société que je rencontrais trois fois par jour pendant six mois, et qu'au bout de ce temps je croyais veuve, lorsque par hasard, dans la conversation, j'appris qu'elle avait un mari, que ce mari existait bien réellement, et demeurait dans la même maison qu'elle. Alors je cherchai le mari, je le demandai à tout le monde, je m'entêtai à le voir. Peine perdue, il fallut partir de Florence sans avoir eu l'honneur de faire sa connaissance, espérant être plus heureux à un autre voyage.

Il n'en est point ainsi au reste pour les jeunes ménages : tout une génération s'avance, qui s'écarte, sous ce point de vue, des traditions paternelles, et l'on cite, comme remon-

Digitized by Google

tant à vingt ou vingt-cinq ans, le dernier contrat de mariage où fut inscrite par les parents de la mariée cette étrange réserve qu'ils faisaient à leur fille, du droit de choisir un *cavalier servant*.

Puisque voilà le mot lâché, il faut bien parler un peu du cavalier servant; d'ailleurs, si je n'en disais rien, on croirait peut-être qu'il y a trop à en dire.

Dans les grandes familles où les alliances, au lieu d'être des mariages d'amour, sont presque toujours des unions de convenances, il arrive, après un temps plus ou moins long, un moment de lassitude et d'ennui où le besoin d'un tiers se fait sentir : le mari est maussade et brutal, la femme est revêche et boudeuse; les deux époux ne se parlent plus que pour échanger des récriminations mutuelles : ils sont sur le point de se détester.

C'est alors qu'un ami se présente. La femme lui narre ses douleurs; le mari lui conte ses

ennuis, chacun rejette sur lui une part de ses chagrins, et se sent soulagé de cette part dont il vient de charger un tiers; il y a déjà amélioration dans l'état des partis.

Bientôt le mari s'aperçoit que son grand grief contre sa femme était l'obligation contractée tacitement par lui de la mener partout avec lui; la femme, de son côté, commence à s'apercevoir que la société où la conduit son mari ne lui est insupportable que parce qu'elle est forcée d'y aller avec lui. Quand on en est là de chaque côté, on est bien près de se comprendre.

C'est alors que le rôle de l'ami se dessine : il se sacrifie pour tous deux; le dévoûment est sa vertu. Grâce à son dévoûment, le mari peut aller où il veut sans sa femme. Grâce à son dévoûment, la femme reste chez elle sans trop d'ennui; le mari revient en souriant, et trouve sa femme souriante. A qui l'un et l'autre doivent-ils ce changement d'humeur ?

à l'ami ; mais l'ami réduit à ce rôle pourrait bien s'en lasser, et on retomberait dans la position première, position reconnue parfaitement intolérable. Le mari a de vieux droits dont il ne se soucie plus et dont il ne sait que faire ; il ne veut pas les donner, mais un à un il se les laisse prendre. A mesure que l'ami se substitue à lui, il se sent plus à son aise dans sa maison ; l'ami devient cavalier servant en titre, et le triangle équilatéral s'établit ainsi tout doucement à la satisfaction de chacun.

Ceci n'est point l'histoire de l'Italie particulièrement, c'est l'histoire de tous les pays du monde; seulement dans tous les pays du monde on le cache par hypocrisie ou par orgueil; en Italie, on le laisse voir par habitude et par insouciance.

Mais ce qui n'arrive qu'en Italie, par exemple, c'est que cette liaison devient le véritable mariage, et que presque toujours la fidélité

trahie envers le premier est gardée au second. En effet, une fois la dame et son cavalier liés ainsi l'un à l'autre, plus cet arrangement a été public, plus il devient nécessairement durable. Maintenant, ne vaut-il pas mieux prendre publiquement un amant et le garder toute sa vie, que d'en changer clandestinement tous les huit jours, tous les mois, ou même tous les ans, comme c'est l'habitude dans un autre pays que je connais et que je ne nomme pas.

— Mais les maris Italiens, quelles figures font-ils ?

A ceci je répondrai par un petit dialogue :

— M. de ***, disait l'Empereur à l'un de ses courtisans, on m'assure que vous êtes cocu; pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Sire, répondit M. de ***, parce que j'ai cru que cela n'intéressait ni mon honneur ni celui de Votre Majesté.

Les maris italiens sont de l'avis de M. de ***.

Malheureusement, ce petit arrangement intérieur, que je trouve pour mon compte, du moment où cela convient aux trois intéressés, tout simple, tout naturel, et je dirai presque tout moral, ne s'exécute qu'aux dépens de l'hospitalité. En effet, on comprend combien doit être gênant, plongeant du salon à l'alcôve, le coup d'œil investigateur d'un étranger, et surtout d'un Français, qui, avec sa légèreté et son indiscrétion habituelles, s'en ira, Florence à peine quittée, remercier par la publicité de leur vie privée les familles qui, sur la recommandation d'un ami, l'auront accueilli comme un ami. Lui, inconnu, n'aura cependant passé chez ceux qui l'ont reçu ainsi, que pour laisser le trouble en remercîment des gracieuses et attentives politesses qu'il en a réclamées. Il en résulte, oui, cela est vrai, que l'étranger, admirablement

accueilli d'abord, ou sur la foi de son nom seul, ou sur la lettre qui lui sert d'introduction, après les invitations ordinaires aux dîners et aux bals, sent l'intimité se fermer devant lui, et demeurât-il un an à Florence, reste presque toujours un étranger pour les Florentins. De là, absence complète de ces bonnes et longues causeries auprès du feu, où, après toute une soirée passée à bavarder, on s'en va ignorant parfaitement ce qu'on a pu dire, mais sachant, par l'envie même qu'on a de les renouveler le lendemain, qu'on ne s'y est point ennuyé un instant.

Mais encore une fois, si cela est ainsi, la faute n'en est certes pas aux Florentins, mais à l'indiscrétion, et je dirai presque à l'ingratitude française.

Digitized by Google

VIII.

Sainte-Marie-des-Fleurs.

Notre premier soin, en arrivant à Florence, avait été de déposer aux palais Corsini, Poniatowski et Martellini, les lettres de recommandation que nous avions pour leurs illustres maîtres. Le même jour des cartes nous étaient envoyées, avec des invitations ou de

Digitized by Google

soirées, ou de bals ou de dîners. Le prince Corsini, entr'autres, nous faisait inviter, à venir voir du balcon de son casino la course des *Barberi*, et des salons de son palais, l'illumination et les concerts sur l'Arno.

En effet, les fêtes de la Saint-Jean arrivaient, et l'on sentait sous le calme florentin poindre cette agitation joyeuse qui précède les grandes solennités. Néanmoins, comme il nous restait deux ou trois jours d'intervalle entre celui où nous nous trouvions et celui où les fêtes devaient commencer, nous résolûmes de les employer à visiter les principaux monuments de Florence.

Mes deux premières visites, en arrivant dans une ville, sont ordinairement pour la cathédrale et pour l'hôtel-de-ville. En effet toute l'histoire religieuse et politique d'un peuple est ordinairement groupée autour de ces monuments. Muni de mon guide de Florence, de mon Vasari et de mes *Républiques italiennes* de

Simonde de Sismondi, je donnai donc l'ordre à mon cocher de me conduire au dôme. J'intervertissais tant soit peu l'ordre chronologique, la fondation du dôme étant postérieure d'une douzaine d'années à celle du Palais-Vieux ; mais à tout seigneur tout honneur, et il est bien juste que le seigneur du ciel passe avant les seigneurs de la terre.

Vers l'an 1294, la république de Florence se trouvait, grâce à sa nouvelle constitution, jouir d'une tranquillité profonde. En même temps quelle faisait entourer la ville d'une nouvelle enceinte, revêtir de marbre le baptistère de Saint-Jean, bâtir son Palais-Vieux et élever la tour du Grenier-Saint-Michel, elle résolut de faire réédifier avec une magnificence digne d'elle, et par conséquent sur de plus larges proportions, l'ancienne cathédrale dédiée d'abord au saint Sauveur, puis à sainte Reparata. En conséquence la commune se rassembla et rendit ce décret :

Digitized by Google

« Attendu que la haute prudence d'un peuple de grande origine doit être de procéder dans ses affaires, de façon que l'on reconnaît se, d'après ce qu'il fait, qu'il est puissant et sage, nous ordonnons à Arnolfo, maître en chef de notre commune, de faire le modèle et le dessin de la reconstruction de Sainte-Reparata, avec la plus haute et la plus somptueuse magnificence qu'il pourra y mettre, afin que cette église soit aussi grande et aussi belle, que le pouvoir et l'industrie des hommes la peuvent édifier; car il a été dit et conseillé par les plus sages de la ville en assemblée publique et privée, de ne point entreprendre les choses de la commune, si l'on n'est point d'accord de les porter au plus haut degré de grandeur, ainsi qu'il convient de faire pour le résultat des délibérations d'une réunion d'hommes libres, mus par une seule et même volonté, la grandeur et la gloire de la patrie. »

Arnolfo di Lapo avait à lutter contre un terri-

ble prédécesseur, qui avait parcouru l'Italie, laissant partout des monuments puissants ou splendides. C'était Buono, sculpteur et architecte, l'un des premiers dont le nom soit prononcé dans l'histoire de l'art. En effet Buono, dès la moitié du douzième siècle, avait bâti à Ravennes force palais et églises, lesquels lui avaient fait une si grande et si noble réputation, qu'il avait été tour à tour appelé à Naples pour y élever le château Capouan et le château de l'Œuf; à Venise, pour y fonder le campanile de Saint-Marc; à Pistoie, pour y bâtir l'église de Saint-André; à Arezzo, pour y construire le palais de la Seigneurie; et à Pise, pour y fonder, de compte a demi avec Bonnanno, cette fameuse tour penchée qui fait encore aujourd'hui la terreur et l'étonnement des voyageurs.

Arnolfo ne s'effraya point du parallèle, et malgré cette envie naturelle à l'humanité qui grandit toujours la réputation des morts pour

abaisser celle des vivants, encouragé par le succès que lui avait valu l'exécution de l'église de Sainte-Croix qu'il venait d'achever, il se mit hardiment à l'œuvre, et fit un modèle qui réunit si unanimement les suffrages, qu'il fut décidé qu'on le mettrait immédiatement à exécution. En effet, après des travaux préparatoires pour détourner des fondations des sources d'eaux vives auxquelles on attribuait les tremblements de terre qui avaient secoué plusieurs fois l'ancienne basilique, la première pierre fut posée, en 1298, par le cardinal Valeriano, envoyé exprès par le pape Boniface VIII, le même qui, entré au pontificat comme un renard, devait, dit son biographe, s'y maintenir comme un lion et y mourir comme un chien.

La nouvelle cathédrale commença donc de s'élever, sous la gracieuse invocation de Sainte-Marie-des-Fleurs, noms qu'elle reçut, disent les uns, en souvenir du champ de roses

sur lequel Florence fut bâtie, et, disent les autres, en honneur de la fleur de lys dont elle a fait ses armes. Alors on assure que, voyant sortir majestueusement son œuvre du sol, et prévoyant sa future grandeur, Arnolfo s'écria : — Je t'ai préservée des tremblements de terre, Dieu te préserve de la foudre !

L'architecte avait tout calculé pour l'exécution du dôme, excepté la brièveté de la vie. Deux ans après la première pierre posée, Arnolfo mourut, laissant sa bâtisse à peine commencée aux mains de Giotto, qui au dessin primitif ajouta le campanile. Puis les années s'écoulèrent encore; Thaddéo Gaddi succéda à Giotto, André Orgagna à Gaddi, et Philippe à André Orgagna, sans qu'aucun de ces grands entasseurs de marbres eût osé commencer l'exécution de la coupole. Le monument avait donc déjà usé cinq architectes, et restait encore inachevé, lorsqu'en 1417 Philippe Brunelleschi entreprit cette œuvre gigantesque qui

n'avait de modèle dans le passé que Sainte-Sophie de Constantinople, et qui ne devait avoir de rivale dans l'avenir que Saint-Pierre de Rome; et l'œuvre réussit si bien aux mains du sublime ouvrier, que, cent ans après, Michel-Ange, appelé à Rome par le pape Jules II pour succéder à Bramante, dit en jetant un dernier coup d'œil sur cette coupole, en face de laquelle il avait retenu son tombeau, pour la voir même après samort : — Adieu, je vais essayer de faire ta sœur, mais je n'espère pas faire ta pareille.

Le dôme ne fut jamais terminé. Bacio d'Agnolo était en train d'exécuter sa galerie extérieure, lorsqu'une raillerie de Michel-Ange la lui fit abandonner; enfin, au moment de plaquer de marbre la façade, on s'aperçut que l'argent manquait au trésor. Dix-huit millions avaient déjà passé à l'érection du monument. Les travaux s'interrompirent et ne furent jamais repris depuis lors. Seulement, à l'occa-

sion du mariage de Ferdinand de Médicis avec Violente de Bavière, quelques peintres de Bologne couvrirent de peintures à fresques la façade blanche et nue. Ce sont ces peintures dont on voit aujourd'hui les restes presque entièrement effacés.

Tel qu'il est et tout inachevé que l'ont laissé les vicissitudes qui s'attachent aux monuments comme aux hommes, le dôme, tout incrusté de marbre blanc et noir, avec ses fenêtres ornées de colonnes en spirales, de pyramides et de statuettes, ses portes surmontées de sculptures de Jean de Pise ou de mosaïques de Guirlandajo, n'en est pas moins un chef-d'œuvre, qu'à la prière de son premier architecte les tremblements de terre et la foudre ont respecté. Son premier aspect est magnifique, imposant, splendide, et rien n'est beau comme de faire, au clair de la lune, le tour du colosse accroupi au milieu de sa vaste place comme un lion gigantesque.

L'intérieur du dôme ne répond point à l'extérieur; mais ici, les souvenirs historiques viennent dorer la pauvreté de ses murailles et la nudité de sa voûte.

A droite et à gauche en entrant, à une hauteur de vingt pieds à peu près, sont deux monuments : l'un peint sur la muraille par Paolo Uccello, l'autre exécuté en relief par Jacques Orgagna, et représentant les deux plus grands capitaines qu'ait eus à sa solde la république Florentine. La fresque est consacrée à Jean Aucud, célèbre condottière anglais, qui passa du service de Pise à celui de Florence. Le bas-relief représente Pierre Farnèse, le célèbre général florentin, qui, élu le 27 mars 1363, gagna la même année, sur les Pisans, la célèbre bataille de San-Piero. Le moment choisi par le statuaire est celui où Pierre Farnèse, ayant eu son cheval tué sous lui, remonte sur un mulet, et l'épée à la main, à la tête de ses cuirassiers, charge porté par cette étrange monture.

Quant à Jean Aueud, comme prononcent les Italiens, ou plutôt à Jean Hawkwood, comme l'écrivent les Anglais, c'était, ainsi que nous l'avons dit, un célèbre condottière à la solde du pape. Son engagement avec le saint Père honorablement fini, Aucud ayant trouvé son avantage à passer à la solde de la magnifique République, devint, en 1377, le plus ferme appui de ceux qu'il avait combattus jusque là, et qu'il servit jusqu'au 13 mars 1394, c'est-à-dire près de vingt ans. Pendant cette période, il avait si bien travaillé pour l'honneur et la prospérité de Florence, que, quoiqu'il fût mort de maladie dans une terre qu'il avait achetée près de Cortone, la seigneurie le fit ensevelir dans la cathédrale.

Comme on le pense bien, ce n'était point par des œuvres de sainteté que Jean Hawkwood avait mérité un pareil monument. Jean Hawkwood, était au contraire assez peu respectueux envers les gens de la religion, et

d'avance, sentait son hérétique d'une lieue. Un jour, deux frères convers étant allés lui faire une visite dans son château de Montecchio : — Dieu vous donne la paix, lui dit un des deux moines. — Le diable t'enlève ton aumône, lui répondit Hawkwood.—Pourquoi nous faites-vous un si cruel souhait ? demanda alors le pauvre frère, tout ébourriffé d'une pareille réflexion. — Eh ! pardieu, répondit Hawkwood, ne savez-vous donc pas que je vis de la guerre ? et que la paix que vous me souhaitez me ferait mourir de faim.

Un autre jour, ayant abandonné le sac de Faenza à ses gens, il entra dans un couvent au moment où deux de ses plus braves officiers, se disputant une pauvre religieuse agenouillée au pied d'un crucifix, venaient de mettre l'épée à la main pour savoir celui des deux auquel elle appartiendrait. Hawkwood n'essaya point de leur faire entendre raison; il savait bien que c'était chose inutile

avec les gens à qui il avait affaire. Il alla droit à la religieuse et la poignarda. Le moyen fut efficace, et à l'aspect du cadavre, les deux capitaines remirent leur épée au fourreau.

Aussi Paul Uccello, à qui la peinture qui devait surmonter la tombe avait été confiée, se garda bien de mettre le simulacre de l'illustre mort dans la posture du repentir ou de la prière; il le planta bravement sur son cheval de bataille, à qui, au grand désappointement des savants, il fit lever à la fois le pied droit de devant et le pied droit de derrière. Pendant trois siècles et demi en effet, les savants discutèrent sur l'impossibilité de cette allure, qui, dirent-ils, dans tout le genre animal n'appartient qu'à l'ours. Ce ne fut qu'il y a quelques années, qu'un membre du Jockey-Club s'écria, en apercevant la fresque de Paolo Uccello : — Tiens! il marche

l'amble! Cette exclamation mit les savants d'accord.

A quelques pas en avant de Hawkwood, est un portrait de Dante; c'est l'unique monument que la République ait jamais consacré à l'Homère du moyen-âge.

Un mot sur lui. Nous aurons si souvent l'occasion de le citer, comme poète, comme historien ou comme savant, que notre lecteur nous permettra, je l'espère, de le prendre par la main et de lui faire faire le tour du colosse.

Dante naquit, comme nous l'avons dit, en 1265, la cinquième année de la réaction gibeline. C'était le rejeton d'une noble famille dont il a pris soin lui-même de nous tracer la généalogie, dans le quinzième chant de son Paradis. La racine de cet arbre dont il fut le rameau d'or était Caccia Guida Ilisei, qui ayant pris pour femme une jeune fille de Ferrare, de la maison des Alighieri, ajouta à son

Digitized by Google

nom et à ses armes le nom et les armes de sa femme, puis s'en alla mourir en terre sainte, chevalier dans la milice de l'empereur Conrad.

Jeune encore, il perdit son père. Elevé par sa mère que l'on appelait Bella, son éducation fut celle d'un chrétien et d'un gentilhomme. Brunetto Latini lui apprit les lettres latines; quant aux lettres grecques, ce n'était fort heureusement point encore la mode, sans quoi, au lieu de sa divine comédie, Dante eût sans doute fait quelque poème contre l'Enéide; quant au nom de son maître de chevalerie, il s'est perdu, quoique la bataille de Campoldino ait prouvé qu'il en avait reçu de nobles leçons.

Adolescent, il étudia la philosophie à Florence, Bologne et Padoue. Homme, il vint à Paris et y apprit la théologie, puis il s'en retourna dans sa belle Florence, où déjà la peinture et la statuaire étaient nées, et où la poésie l'attendait pour naître.

Digitized by Google

Florence était alors en proie aux guerres civiles ; l'alliance de Dante avec une femme de la famille des Donati le jeta dans le parti guelfe. Dante était un de ces hommes qui se donnent corps et âme lorsqu'ils se donnent ; aussi le voyons-nous à la bataille de Campoldino, charger à cheval les Gibelins d'Arezzo, et dans la guerre contre les Pisans, monter le premier à l'escalade du château de Caprona.

Après cette victoire, il obtint les premières dignités de la République. Nommé quatorze fois ambassadeur, quatorze fois il mena à bien la mission qui lui était confiée. Ce fut au moment de partir pour l'une de ces ambassades, que, mesurant du regard les évènements et les hommes, et que trouvant les uns gigantesques et les autres petits, il laissa tomber ces paroles dédaigneuses : — Si je reste, qui ira? Si je vais, qui restera ? Une terre labourée par les discordes civiles est prompte à faire germer une

Digitized by Google

pareille semence : sa plante est l'envie et son fruit l'exil.

Accusé de concussion, Dante fut condamné, le 27 janvier 1302, par sentence du comte Gabriel Gubbio, podestat de Florence, à huit mille livres d'amende, à deux ans de proscription, et dans le cas de non paiement de cette amende, à la confiscation et dévastation de ses biens et à un exil éternel.

Dante ne voulut pas reconnaître le crime, en reconnaissant l'arrêt ; il abandonna ses emplois, ses maisons, ses terres, et sortit de Florence, emportant pour toute richesse l'épée avec laquelle il avait combattu à Campoldina, et la plume qui avait déjà écrit les sept premiers chants de l'enfer. Peut-être est-ce ce moment que choisit le peintre, car on voit derrière l'exile Florence, et près du poète une représentation des trois parties de sa Divine Comédie.

Digitized by Google

Alors ses biens furent confisqués et vendus au profit de l'État ; on passa la charrue à la place où avait été sa maison, et l'on y sema du sel ; enfin, condamné à mort par contumace, il fut brûlé en effigie sur la même place où, deux siècles plus tard, Savonarola devait l'être en réalité.

L'amour de la patrie, le courage dans le combat, l'ardeur de la gloire, avaient fait de Dante un brave guerrier ; l'habileté dans l'intrigue, la persévérance dans la politique, avaient fait de Dante un grand homme d'Etat. Le dédain, le malheur et la vengeance firent de lui un poète sublime. Privé de cette activité mondaine dont il avait besoin, son âme se jeta dans la contemplation des choses divines ; et, tandis que son corps demeurait enchaîné sur la terre, son esprit visitait le triple royaume des morts et peuplait l'enfer de ses haines et le paradis de ses amours. La Divine Comédie

est l'œuvre de la vengeance. Dante tailla sa plume avec son épée.

Le premier asile qui s'offrit au fugitif fut le château de ce grand gibelin Cane della Scala. Aussi, dès les premiers chants de l'Enfer, le poète s'empressa d'acquitter la dette de sa reconnaissance (1) qu'il exprimera encore dans le XVIIIe chant du Paradis (2).

Il trouva la cour de cet Auguste du moyen-âge peuplée de proscrits : l'un d'eux, Sagacius Mutius Ganata, historien de Reggio, nous

(1) .... Infin che'l veltro
Verrà, che la farà morir di doglia,
Questi non ciberà terra nè peltro;
Ma sapienza, e amore, e virtuti,
E sua nazion sara tra feltro e feltro.

Inf. Cant. 1°

(2) Lo primo tuo rifugio e'l primo ostello
Sarà la cortesia del grand lombardo
Che su la Scala porta il santo Ucullo.

Par. Cant. XVII°

a laissé des détails précieux sur la manière dont le seigneur de la Scala exerçait l'hospitalité envers ceux qui venaient demander un asile à son château féodal. « Ils avaient, dit-il, différents appartements, selon leurs diverses conditions, et à chacun le magnifique seigneur avait donné des valets et une table splendide ; les diverses chambres étaient indiquées par des devises et des symboles divins : la victoire pour les guerriers, l'espérance pour les proscrits, les muses pour les poètes, Mercure pour la peinture, le paradis pour les gens d'église, et pendant les repas, des bouffons, des musiciens et des joueurs de gobelets parcouraient les appartements. Les salles étaient peintes par Giotto, et les sujets qu'il avait traités avaient rapport aux vicissitudes de la fortune humaine. De temps en temps le seigneur châtelain appelait à sa propre table quelqu'un de ses hôtes, et surtout Guido de Castello de Reggio, qu'à cause de sa fran-

Digitized by Google

chise on appelait le simple Lombard, et Dante Alighieri, homme très-illustre alors, et qu'il vénérait à cause de son génie. »

Mais tout honoré qu'il était, le proscrit ne pouvait plier sa fierté à cette vie, et des plaintes profondes sortent à plusieurs reprises de sa poitrine. Tantôt c'est Farinata des Uberti qui, de sa voix altière, lui dit : « La reine de ces lieux n'aura pas rallumé cinquante fois son visage nocturne, que tu apprendras par toi-même combien est difficile l'art de rentrer dans sa patrie. » Tantôt c'est son aïeul Caccia Guida qui, compatissant aux peines de son descendant., s'écrie : « Ainsi qu'Hippolyte sortit d'Athènes chassé par une marâtre perfide et impie, ainsi il te faudra quitter les choses les plus chères, et ce sera la première flèche qui partira de l'arc de l'exil ; alors tu comprendras ce que renferme d'amertume le pain de l'étranger, et combien l'escalier d'autrui est dur à monter et à descendre. Mais le poids

le plus lourd à tes épaules sera cette société mauvaise et divisée, en compagnie de laquelle tu tomberas dans l'abîme. »

Ces vers, on le voit, sont écrits avec les larmes des yeux, et le sang du cœur.

Cependant, quelque douleur amère qu'il souffrît, le poète refusa de rentrer dans sa patrie, parce qu'il n'y rentrait point par le chemin de l'honneur. En 1315, une loi rappela les proscrits à la condition qu'ils paieraient une certaine amende. Dante, dont les biens avaient été vendus et la maison démolie, ne put réaliser la somme nécessaire. On lui offrit alors de l'en exempter, mais à la condition qu'il se constituerait prisonnier, et qu'il irait recevoir son pardon à la porte de la cathédrale, les pieds nus, vêtu de la robe de pénitent, et les reins ceints d'une corde. Cette proposition lui fut transmise par un religieux de ses amis. Voici la réponse de Dante :

« J'ai reçu avec honneur et avec plaisir vo-

tre lettre, et après en avoir pesé chaque parole, j'ai compris avec reconnaissance combien vous désirez du fond du cœur mon retour dans la patrie. Cette preuve de votre souvenir me lie d'autant plus étroitement à vous, qu'il est plus rare aux exilés de trouver des amis. Donc, si ma réponse n'était point telle que le souhaiterait la pusillanimité de quelques-uns, je la remets affectueusement à l'examen de votre prudence. Voilà ce que j'ai appris par une lettre de votre neveu qui est le mien, et de quelques-uns de mes amis : D'après une loi récemment publiée à Florence sur le rappel des bannis, il paraît que, si je veux donner une somme d'argent, ou faire amende honorable, je pourrai être absous et retourner à Florence. Dans cette loi, ô mon père, il faut l'avouer, il y a deux choses ridicules et mal conseillées, je dis mal conseillées par ceux qui ont fait la loi, car votre lettre, plus sagement conçue, ne contenait rien de ces choses. »

Digitized by Google

« Voilà donc la glorieuse manière dont Dante Alighieri doit rentrer dans sa patrie après un exil de quinze ans. Voilà la réparation accordée à une innocence manifeste à tout le monde. Mes larges sueurs, mes longues fatigues m'auront rapporté ce salaire! Loin d'un philosophe, cette bassesse digne d'un cœur de boue! Merci du spectacle où je serais offert au peuple comme le serait quelque misérable demi savant sans cœur et sans renommée. Que moi!... exilé d'honneur, j'aille me faire tributaire de ceux qui m'offensent, comme s'ils avaient bien mérité de moi. Ce n'est point là le chemin de la patrie, ô père! mais s'il en est quelque autre qui me soit ouvert par vous et qui n'ôte point la renommée à Dante, je l'accepte. Indiquez-le moi, et alors, soyez-en certain, chaque pas sera rapide qui devra me rapprocher de Florence; mais dès qu'on ne rentre pas à Florence par la rue de l'honneur, mieux vaut n'y pas rentrer. Le soleil et les

étoiles se voient par toute la terre, et par toute la terre on peut méditer les vérités du ciel. »

Dante, proscrit par les Guelfes, s'était fait Gibelin, et devint aussi ardent dans sa nouvelle religion qu'il avait été loyal dans l'ancienne. Sans doute il croyait que l'unité impériale était le seul moyen de grandeur pour l'Italie, et cependant Pise avait bâti sous ses yeux son Campo-Santo, son dôme et sa tour penchée. Arnolfo di Lopo avait jeté sur la place du Dôme les fondements de Sainte-Marie-des-Fleurs; Sienne avait élevé sa cathédrale au clocher rouge et noir, et y avait renfermé, comme un bijou dans un écrin, la chaire sculptée par Nicolas de Pise. Puis peut-être aussi le caractère aventureux des chevaliers et des seigneurs allemands lui semblait-il plus poétique que l'habileté commerçante de l'aristocratie génoise et vénitienne, et la fin de l'empereur Albert lui plaisait-elle davantage que la mort de Boniface XIII.

Digitized by Google

Lassé de la vie qu'il menait chez Cane della Scala, où l'amitié du maître ne le protégeait pas toujours contre l'insolence de ses courtisans et les facéties de ses bouffons, le poète reprit sa vie errante. Il avait achevé son poème de l'*Enfer*, à Vérone, il écrivit le *Purgatoire*, à Gagagnano, et termina son œuvre au château de Tolmino, en Frioul, par *le Paradis*. De là il vint à Padoue, où il passa quelque temps chez Giotto, son ami, à qui, par reconnaissance, il donna la couronne de Cimabuc ; enfin il alla à Ravennes. C'est dans cette ville qu'il publia son poème tout entier. Deux mille copies en furent faites à la plume, et envoyées par toute l'Italie. Chacun leva des yeux étonnés vers ce nouvel astre qui venait de s'allumer au ciel. On douta qu'un homme vivant encore eût pu écrire de telles choses, et plus d'une fois il arriva, lorsque Dante se promenait lent et sévère, dans les rues de Ravennes et de Rimini, avec sa longue robe rouge et sa

couronne de laurier sur sa tête, que la mère, saintement effrayée, le montra du doigt à son enfant, en lui disant : « Vois-tu, cet homme, il est descendu dans l'Enfer !... »

En effet, Dante devait paraître un homme étrange et presque surnaturel. Et pour bien comprendre sous quel jour il devait apparaître à ses contemporains, il faut jeter un moment les yeux sur l'Europe du XIIIe siècle, et voir, depuis cent ans, quels évènements s'y accomplissaient. On sentira alors que l'on touche à cette époque où la féodalité, préparée par une guerre de huit siècles, commence le laborieux enfantement de la civilisation. Le monde païen et impérial d'Auguste s'était écroulé avec Charlemagne, en Occident, et avec Alexis Lange, en Orient; le monde chrétien et féodal de Hugues-Capet lui avait succédé de la mer de Bretagne à la mer Noire, et le moyen-âge religieux et politique, déjà personnifié dans Grégoire VII et dans Louis IX, n'atten-

Digitized by Google

dait plus, pour compléter cette magnifique trinité, que son représentant littéraire.

Il y a de ces moments où des idées vagues cherchent un corps pour se faire homme, et flottent au dessus des sociétés comme un brouillard à la surface de la terre. Tant que le vent le pousse sur le miroir des lacs ou sur le tapis des prairies, ce n'est qu'une vapeur sans forme, sans consistance et sans couleur. Mais s'il rencontre un grand mont, il s'attache à sa cime, la vapeur devient nuée, la nuée orage, et tandis que le front de la montagne ceint son auréole d'éclairs, l'eau qui filtre mystérieusement s'amasse dans ses cavités profondes, et sort à ses pieds, source de quelque fleuve immense, qui traverse, en s'élargissant toujours, la terre ou la société, et qui s'appelle le Nil, ou l'Iliade, le Danube, ou la Divine Comédie.

Dante, comme Homère, eut le bonheur d'arriver à une de ces époques où une société

vierge cherche un génie qui formule ses premières pensées. Il apparut au seuil du monde au moment où saint Louis frappait à la porte du ciel. Derrière lui tout était ruine; devant lui tout était avenir. Mais le présent n'avait encore que des espérances.

L'Angleterre, envahie depuis deux siècles par les Normands, opérait sa transformation politique. Depuis long-temps il n'y avait plus de combats réels entre les vainqueurs et les vaincus; mais il y avait toujours lutte sourde entre les intérêts du peuple conquis et ceux du peuple conquérant. Dans cette période de deux siècles, tout ce que l'Angleterre avait eu de grands hommes était né une épée à la main, et si quelque vieux barde portait encore une harpe pendue à son épaule, ce n'était qu'à l'abri des châteaux saxons, dans un langage inconnu aux vainqueurs, et presque oublié des vaincus, qu'il osait célébrer les bienfaits du bon roi Alfred, ou les exploits de Harold, fils

de Ségurd. C'est que des relations forcées qui s'étaient établies entre les indigènes et les étrangers, il commençait à naître une langue nouvelle, qui n'était encore ni le normand ni le saxon, mais un composé informe et bâtard de tous deux, que cent quatre-vingts ans plus tard seulement, Thomas Morus, Stéel et Spenser devaient régulariser pour Shakespeare.

L'Espagne, fille de la Phénicie, sœur de Carthage, esclave de Rome, conquise par les Goths, livrée aux Arabes par le comte Julien, annexée au trône de Damas par Tarik, puis séparée du kalifat d'Orient par Abdalrahman, de la tribu des Omniades, l'Espagne, mahométane du détroit de Gibraltar aux Pyrénées, avait hérité de la civilisation transportée par Constantin, de Rome à Bysance. Le Phare, éteint d'un côté de la Méditerranée, s'était rallumé de l'autre; et tandis que s'écroulaient sur la rive gauche le Parthenon et le Colysée, on voyait s'élever sur la rive droite Cordoue,

avec ses six mille mosquées, ses neuf cents bains publics, ses deux cent mille maisons, et son palais de Zehra, dont les murs et les escaliers, incrustés d'acier et d'or, étaient soutenus par mille colonnes des plus beaux marbres de Grèce, d'Afrique et d'Italie.

Cependant, tandis que tant de sang infidèle et étranger s'injectait dans ses veines, l'Espagne n'avait point cessé de sentir battre, dans les Asturies, son cœur national et chrétien. Pélage, qui n'eut d'abord pour empire qu'une montagne, pour palais qu'une caverne, pour sceptre qu'une épée, avait jeté au milieu du kalifat d'Abdalrahman les fondements du royaume de Charles-Quint. La lutte, commencée en 717, s'était continuée pendant cinq cents ans. Et lorsqu'au commencement du treizième siècle, Ferdinand réunit sur sa tête les deux couronnes de Léon et de Castille, c'étaient les Musulmans à leur tour, qui ne possédaient plus en Espagne que le royaume de

Grenade, une partie de l'Andalousie, et les provinces de Valence et de Murcie.

Ce fut en 1236 que Ferdinand fit son entrée à Cordoue, et qu'après avoir purifié la principale mosquée, le roi de Castille et de Léon alla se reposer de ses victoires dans le magnifique palais qu'Abdalrahman III avait fait bâtir pour sa favorite. Entr'autres merveilles, il trouva dans la capitale du kalifat une bibliothèque qui contenait six cent mille volumes. Ce que devint ce trésor de l'esprit humain, nul ne le sait. Origine, religion, mœurs, tout était différent entre les vainqueurs et les vaincus; ils ne parlaient la même langue ni aux hommes ni à Dieu. Les Musulmans emportèrent avec eux la clef qui ouvrait la porte des palais enchantés ; et l'arbre de la poésie arabe, arraché de la terre de l'Andalousie, ne fleurit plus que dans les jardins du Généralif et de l'Alhambra.

Quant à la poésie nationale, dont le pre-

mier chant devait être la louange du Cid, elle n'était pas encore née.

La France, toute germanique sous ses deux premières races, s'était nationalisée sous sa troisième. Le système féodal de Hugues-Capet avait succédé à l'empire unitaire de Charlemagne. La langue, que devait écrire Corneille, et parler Bossuet, mélange de celtique, de teuton, de latin et d'arabe, s'était définitivement séparée en deux idiomes, et fixée aux deux côtés de la Loire. Mais, comme les productions du sol, elle avait éprouvé l'influence bienfaisante et active du soleil méridional. Si bien que la langue des Troubadours était déjà arrivée à sa perfection, lorsque celle des Trouvères, en retard comme les fruits de leur terre du nord, avait encore besoin de cinq siècles pour parvenir à sa maturité. Aussi la poésie jouait-elle un grand rôle au sud de la Loire. Pas une haine, pas un amour, pas une paix, pas une guerre, pas une sou-

mission, pas une révolte, qui ne fût chantée en vers. Bourgeois ou soldat, vilain ou baron, noble ou roi, tout le monde parlait ou écrivait cette douce langue; et l'un de ceux qui lui prêtait ses plus tendres et ses plus mâles accents, était ce Bertrand de Born, le donneur de mauvais conseils, que Dante rencontra dans les fosses maudites, portant sa tête à la main, et qui lui parla avec cette tête (1).

La poésie provençale était donc arrivée à son apogée, lorsque Charles d'Anjou, à son retour d'Égypte, où il avait accompagné son frère Louis IX, s'empara, avec l'aide d'Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers, d'Avignon, d'Arles et de Marseille. Cette conquête réunit au royaume de France toutes les provinces de l'ancienne Gaule, situées à la droite et à la gauche du Rhône. La vieille civilisation

(1) Sappi ch'i son Bertram del Bornio, quelli
Che diedi al de giovani i ma conforti.
Inf. Cant. XXVIII.

romaine, ravivée au IXe siècle par la conquête des Arabes, fut frappée au cœur, car elle se trouvait réunie à la Barbarie septentrionale qui devait l'étouffer dans ses bras de fer. Cet homme, que, dans leur orgueil, les Provençaux avaient l'habitude d'appeler le roi de Paris, à son tour dans son mépris, les nomma ses sujets de la langue *d'Oc*, pour les distinguer des anciens Français d'Outremer, qui parlaient la langue *d'Oui*. Dès lors, l'idiome poétique du midi s'éteignit en Languedoc, en Poitou, en Limousin, en Auvergne et en Provence, et la dernière tentative qui fut faite pour lui rendre la vie est l'institution des Jeux Floraux, établie à Toulouse, en 1323.

Avec elle périrent toutes les œuvres produites depuis le Xe jusqu'au XIIIe siècle, et le champ qu'avaient moissonné Arnault et Bertrand de Born, resta en friche jusqu'au moment où Clément Marot et Ronsard y répandirent à pleines mains la semence de la poésie moderne.

Digitized by Google

L'Allemagne, dont l'influence politique s'étendait sur l'Europe, presqu'à l'égal de l'influence religieuse de Rome, toute préoccupée de ces grands débats, laissait sa littérature se modeler insoucieusement sur celle des peuples environnants. Chez elle, toute la vitalité artistique s'était réfugiée dans ces cathédrales merveilleuses qui datent du XIe et du XIIe siècle. Le monastère de Bonn, l'église d'Andernach et la cathédrale de Cologne, s'élevaient en même temps que le Dôme de Sienne, le Campo-Santo de Pise, et le Dôme de Sainte-Marie-des-Fleurs. Le commencement du treizième siècle avait bien vu naître les Niebelungen, et mourir Albert-le-Grand. Mais les poèmes de chevalerie, les plus à la mode, étaient imités du provençal ou du français, et les Minnesingers étaient les élèves, plutôt que les rivaux des Trouvères et des Troubadours. Frédéric lui-même, ce poète impérial, renonçant, quoique fils de l'Allemagne, à formuler sa

pensée dans sa langue maternelle, avait adopté la langue italienne, comme plus douce et plus pure, et prenait rang avec Pierre d'Alle Vigne, son secrétaire, au nombre des poètes les plus gracieux du XIIIe siècle.

Quant à l'Italie, nous avons assisté plus haut à sa genèse politique; nous avons vu ses villes se détacher les unes après les autres de l'empire; enfin, nous savons à quelle occasion les deux partis Guelfes et Gibelins avaient tiré l'épée dans les rues de Florence. Enfin, nous avons dit comment, Guelfe par naissance, Dante devint Gibelin par proscription et poète par vengeance.

Aussi, lorsqu'il eut arrêté dans son esprit l'œuvre de sa haine, son premier soin fut-il, en regardant autour de lui, de chercher dans quel idiome il la formulerait pour la rendre éternelle. Il comprit que le latin était une langue morte comme la société qui lui avait donné naissance; le provençal, une langue mourante

qui ne survivrait pas à la nationalité du midi; et le français, une langue naissante et bégayée à peine, qui avait besoin de plusieurs siècles encore pour arriver à sa maturité; tandis que l'italien, bâtard, vivace et populaire, né de la civilisation et allaité par la barbarie, n'avait besoin que d'être reconnu par un roi pour porter un jour la couronne. Dès lors son choix fut arrêté, et, s'éloignant des traces de son maître Brunetto Latini, qui avait écrit son trésor en latin, il se mit, architecte sublime, à tailler lui-même les pierres dont il voulait bâtir le monument gigantesque, auquel il força le ciel et la terre de mettre la main (1).

(1) Nous ne voulons pas dire cependant que Dante soit le premier auteur qui ait écrit en italien. Dix volumes de rimes antiques (*rime antiche*) seraient là pour nous démentir si nous commettions une telle erreur. Mais presque toutes ces *canzone* sont érotiques, beaucoup de mots d'art, de politique, de science et de guerre manquaient à la poésie italienne : ce sont ces mots que Dante trouva, façonna au rhythme et assouplit à la rime.

C'est qu'effectivement la Divine Comédie embrasse tout ; c'est le résumé des sciences découvertes et le rêve des choses inconnues. Lorsque la terre manque aux pieds de l'homme, les ailes du poète l'enlèvent au ciel ; et l'on ne sait, en lisant ce merveilleux poème, qu'admirer le plus, ou de ce que l'esprit sait ou de ce que l'imagination devine.

Dante est le moyen âge fait poète, comme Grégoire VII était le moyen âge fait pape ; comme St-Louis était le moyen âge fait roi ; tout est en lui : croyances superstitieuses, poésie théologique, républicanisme féodal. On ne peut comprendre l'Italie littéraire du 13e siècle sans Dante, comme on ne peut comprendre la France du 19e sans Napoléon. La Divine Comédie est comme la colonne l'œuvre nécessaire de son époque.

Dante mourut à Ravenne, le 14 septembre 1321, à l'âge de 56 ans. Guido de Potela, qui lui avait offert un asile, le fit ensevelir dans l'église des Frères-Mineurs, en grande pompe

Digitized by Google

et en habit de poète. Ses ossements y restèrent jusqu'en 1481, époque à laquelle Bernard, Bembo, Podesta de Ravenne, pour la république de Venise, lui fit élever un mausolée d'après les dessins de Pierre Lombardo. A la voûte de la coupole sont quatre médaillons, représentant Virgile son guide, Brunetto Latini son maître, Cangrande son protecteur, et Guido Cavalcante son ami.

Dante était de moyenne stature et bien pris dans ses membres; il avait le visage long, les yeux larges et perçants, le nez aquilin, les machoires fortes, la lèvre inférieure avancée et plus grosse que l'autre, la peau brune, et la barbe et les cheveux crêpus; il marchait ordinairement grave et doux, vêtu d'habits simples, parlant rarement et attendant presque toujours qu'on l'interrogeât pour répondre. Alors sa réponse était juste et concise, car il prenait le temps de la peser avec sagesse. Sans avoir une élocution facile, il devenait éloquent dans les grandes circonstances. A mesure qu'il

Digitized by Google

vieillissait il se félicitait d'être solitaire et éloigné du monde. L'habitude de la contemplation lui fit contracter un maintien austère, quoiqu'il fût toujours homme de premier mouvement et d'excellent cœur. Il en donna la preuve lorsque, pour sauver un enfant qui était tombé dans un de ces petits puits où l'on plongeait les nouveaux nés, il brisa le baptistère de saint Jean, se souciant peu qu'on l'accusât d'impiété.

Dante avait eu, à l'âge de 9 ans, un de ces amours qui étendent leur enchantement sur toute la vie. Beatrix de Folto Portinari, en qui, chaque fois qu'il la revoyait, il trouvait une beauté nouvelle (1), passa un soir devant cet enfant au cœur de poète, qui conserva son image et qui l'immortalisa lorsqu'il fut devenu homme. A l'âge de 26 ans, cette ange prêtée à la terre alla reprendre au ciel ses ailes

(1) Io non la vidi tante votte ancora
Ch'ù non trovassi in lei nuova bellezza.

et son auréole, et Dante la retrouva à la porte du paradis, où ne pouvait l'accompagner Virgile.

Florence, injuste pour le vivant, fut pieuse envers le mort, et tenta de ravoir les restes de celui qu'elle avait proscrit. Dès 1396, elle lui décrète un monument public. En 1429, elle renouvelle ses instances près des magistrats de Ravenne ; enfin, en 1519, elle adresse une demande à Léon X, et parmi les signatures des pétitionnaires, on lit cette apostille :

« Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie votre sainteté, pour la même cause, m'offrant de faire au divin poète une sculpture convenable et dans un lieu honorable de cette ville. »

Léon X refusa ; c'eût cependant été une belle chose que le tombeau de l'auteur de la Divine Comédie, par le peintre du jugement dernier.

Le seul monument que posséda Florence,

jusqu'au moment où le décret, rendu en 1396, fut exécuté de nos jours dans l'église de Sainte-Croix aux frais d'une société, par le statuaire Étienne Ricci, fut donc le portrait de Dante, devant lequel nous venons de repasser toute la vie du grand poète et « qui fut, dit un manuscrit de Bartolomeo Ceffoni, exécuté à fresque par un auteur inconnu, sur la demande d'un certain maître Antoine, frère de St-François, lequel expliquait la divine comédie dans cette église, afin que cette effigie de l'illustre exilé rappelât sans cesse à ses concitoyens que les ossements de l'auteur de la Divine Comédie reposaient sur une terre étrangère.

Il existe encore à Florence des descendants de Dante. Quelques jours après la visite que j'avais fait au portrait de leur ancêtre, on me présenta à eux : je les trouvai bien descendus.

A côté de ce grand souvenir littéraire, le

Dôme conserve un terrible souvenir politique. Ce fut dans le chœur, à l'endroit même qui est entouré d'une balustrade de marbre, que s'accomplit la conspiration des Pazzi, et que Julien de Médicis fut assassiné.

Jetons un regard en arrière, afin de faire connaître à nos lecteurs les causes de la haine que les Pazzi avaient vouée aux Médicis ; ils verront ainsi, après le soin que nous avons eu de leur faire connaître l'état politique de Florence, ce qu'il y avait d'égoïstique ou de désintéressé dans cette grande machination.

En 1291, le peuple, lassé des dissensions obstinées de la noblesse, de son refus éternel de se soumettre aux tribunaux démocratiques, et des violences journalières par lesquelles elle entravait le gouvernement populaire, avait rendu une ordonnance sous le nom d'*Ordinamenti della Guistizia*. Cette ordonnance excluait du priorat trente-sept familles des plus

nobles et des plus considérables de Florence, et cela sans qu'il leur fût jamais permis, disait l'ordonnance, de reconquérir les droits de cité, soit en se faisant enregistrer dans un corps de métier, soit même en exerçant réellement une profession. De plus, la seigneurie fut autorisée à ajouter de nouveaux noms à ces trente-sept noms, chaque fois qu'elle croirait s'apercevoir que quelque nouvelle famille, disait encore l'ordonnance, en marchant sur les traces de la noblesse, méritait d'être punie comme elle. Les membres des trente-sept familles proscrites furent désignés sous le nom de magnats, titre qui, d'honorable qu'il avait été jusqu'alors, devint un titre infamant.

Cette proscription avait duré 143 années, lorsque Côme l'Ancien, dont nous trouverons à son tour l'histoire écrite sur les murs du palais Riccardi, de proscrit étant devenu proscripteur, et ayant à son tour, en 1434, chassé

de Florence Renaud des Albizzi et la noblesse populaire qui gouvernait avec lui, résolut de renforcer son parti de quelques-unes des familles exclues du gouvernement, en permettant à plusieurs d'entr'elles de rentrer dans le droit commun, et de prendre, comme l'avaient fait autrefois leurs aïeux, une part active aux affaires publiques. Plusieurs familles acceptèrent ce rappel en revenant les bras ouverts à la patrie, sans songer quel motif personnel les y ramenait : la famille des Pazzi fut de ce nombre. Elle fit plus : oubliant qu'elle était de noblesse d'épée, elle adopta franchement sa position nouvelle, et ouvrit dans le beau palais qui aujourd'hui porte encore son nom, une maison de banque qui devint bientôt une des plus considérables et des plus considérées de l'Italie; si bien que les Pazzi, déjà supérieurs aux Médicis comme gentilshommes, devinrent encore leurs rivaux comme marchands. Il résulta de cette position recon-

quise que, cinq ans après, André de Pazzi, chef de la maison, siégea au milieu de la seigneurie, dont ses ancêtres avaient été exclus pendant un siècle et demi.

André eut trois fils : un de ces trois fils épousa la petite fille du vieux Côme, et devint le beau-frère de Laurent et de Julien. Tant que le sage vieillard avait vécu, il avait maintenu l'égalité entre ces enfants, traitant son gendre comme s'il eût été son fils; car, voyant combien promptement cette famille des Pazzi était devenue puissante et riche, il avait voulu non seulement s'en faire une alliée, mais encore une amie. En effet, la famille s'était accrue en hommes aussi bien qu'en richesses; car les deux frères qui s'étaient mariés avaient eu, l'un cinq fils et l'autre trois. Elle grandissait donc de toutes façons, lorsque, contrairement à la politique de son père, Laurent de Médicis pensa qu'il était de son intérêt de s'opposer à un plus grand accroissement de

richesse et de puissance. Or, une occasion de suivre cette nouvelle politique se présenta bientôt. Jean de Pazzi ayant épousé une des plus riches héritières de Florence, fille de Jean Borromée, Laurent, à la mort de celui-ci, fit rendre une loi par laquelle les neveux mâles étaient préférés même aux filles, et cette loi, non seulement contre toutes les habitudes, mais encore contre toute justice, ayant été appliquée rétroactivement à la femme de Jean de Pazzi, elle perdit l'héritage de son père qui passa ainsi à des cousins éloignés.

Ce ne fut pas la seule exclusion dont Laurent de Médicis, pour signaler son naissant pouvoir, rendit les Pazzi victimes. Ils étaient dans la famille neuf hommes, ayant l'âge et les qualités requises pour exercer la magistrature, et cependant, à l'exception de Jacob, celui des fils d'André qui ne s'était jamais marié, et qui avait été gonfalonnier en 1469, c'est-à-dire du temps de Pierre-le-Goutteux,

et de Jean, beau-frère de Laurent et de Julien, qui avait, en 1472, siégé parmi les prieurs, tous les autres avaient été écartés de la seigneurie. Un tel abus de pouvoir de la part d'hommes que la république n'avait nullement reconnus pour maîtres, blessa tellement François de Pazzi qu'il s'expatria volontairement, et s'en alla prendre à Rome la direction d'un de ses principaux comptoirs. Là, il devint banquier du pape Sixte IV et de Jérôme Riario, que les uns appelaient son neveu, et les autres son fils. Or, Sixte IV et Jérôme Riario étaient les deux plus grands ennemis que les Médicis eussent par toute l'Italie. Le résultat de ces trois haines réunies fut une conjuration dans le genre de celle sous laquelle, deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1476, avait succombé Galeas Sforza dans le Dôme de Milan.

Une fois décidé à tout trancher par le fer, François Pazzi et Jérôme Riario se mirent à

l'affût des complices qu'ils pourraient recruter. Un des premiers fut François Salviati, archevêque de Pise, auquel, par inimitié pour sa famille, les Médicis n'avaient pas voulu laisser prendre possession de son archevêché. Vint ensuite Charles de Montone, fils du fameux Condottière Braccio, qui était sur le point de s'emparer de Sienne, lorsque les Médicis l'en empêchèrent; Jean-Baptiste de Montesecco, chef des sbires au service du pape; le vieux Jacob de Pazzi, le même qui avait été autrefois gonfalonnier; deux autres Salviati, l'un cousin, et l'autre frère de l'archevêque; Napoléon Francesi et Bernard Bandini, amis et compagnons de plaisir des jeunes Pazzi; enfin Étienne Bagnoni, prêtre et maître de langue latine, professeur d'une fille naturelle de Jacob Pazzi; et enfin Antoine Maffei, prêtre de Volterra et scribe apostolique. Un seul Pazzi, Réné, neveu de Jacob et fils de Pierre, refusa obstinément d'entrer dans le complot,

et se retira à la campagne afin qu'on ne pût pas même l'accuser de complictié.

Tout était donc arrêté, et la seule difficulté qui s'opposât à la réussite de la conjuration était de réunir, isolés de leurs amis, et dans un endroit public, Laurent et Julien. Le pape espéra faire naître cette occasion, en nommant cardinal, Raphael Riario, neveu du comte Jérôme, lequel était âgé de 18 ans à peine et étudiait à Pise.

En effet, une pareille nomination devait être l'occasion de fêtes extraordinaires, attendu qu'ennemis au fond du cœur, de Sixte IV, les Médicis gardaient ostensiblement envers lui toutes les apparences d'une bonne et respectueuse amitié. Jacob des Pazzi invita donc le nouveau cardinal à venir dîner chez lui à Florence, et il porta sur la liste de ses convives Laurent et Julien. L'assassinat devait avoir lieu à la fin du dîner, et sur un signe de Jacob; mais Laurent vint seul. Julien, retenu par une

intrigue d'amour, chargea son frère de l'excuser : il fallut donc remettre à un autre jour l'exécution du complot. Ce jour, on le crut bientôt arrivé; car Laurent, ne voulant pas demeurer en reste de magnificence avec Jacob, invita à son tour le cardinal à venir à Fiésolé, et avec lui tous ceux qui avaient assisté au repas donné par Jacob. Mais cette fois encore, Julien manqua, il souffrait d'un mal de jambe; force fut donc de remettre encore l'exécution du complot à un autre jour.

Ce jour fut enfin fixé au 26 avril 1478 selon Machiavel. Pendant la matinée de ce jour, qui était jour de fête, le cardinal Riario devait entendre la messe dans le dôme de Sainte-Marie-des-Fleurs, et comme il avait fait prévenir Laurent et Julien de cette solennité, il était probable que ceux-ci ne pourraient pas se dispenser d'y assister. On prévint tous les conjurés de cette nouvelle disposition, et l'on distribua à chacun le rôle qu'il devait jouer dans cette sanglante tragédie.

François Pazzi et Bernard Bandini étaient les plus acharnés contre les Médicis, et comme ils étaient en même temps les plus forts et les plus adroits, ils réclamèrent pour eux Julien, attendu que le bruit courait que, timide de cœur et faible de corps, Julien portait habituellement une cuirasse sous son habit, ce qui rendait plus difficile et par conséquent plus dangereux un assassinat sur lui que sur un autre. D'un autre côté, le chef des sbires pontificaux, Jean-Baptiste de Montesecco, avait déjà reçu et accepté la commission de tuer Laurent dans les deux repas auxquels il avait assisté, et où l'absence de son frère l'avait sauvé. On ne doutait point, comme c'était un homme de résolution, qu'il ne se montrât cette fois d'aussi bonne volonté que les autres; mais, au grand étonnement de tous, lorsqu'il eut appris que l'assassinat devait s'accomplir dans une église, il refusa, disant qu'il était prêt à un meurtre, mais non

à un sacrilège, et que, pour rien au monde, il ne commettrait ce sacrilège, si on ne lui montrait d'avance un bref d'absolution signé du pape. Malheureusement on avait négligé de se munir de cette pièce importante, que Sixte IV n'était certainement pas homme à refuser. On n'avait pas le temps de la faire venir, de sorte que, quelques instances que l'on fît à Montesecco, on ne put vaincre ses scrupules. Alors on remit le soin de frapper Laurent à Antoine de Volterra et à Étienne Bagnoni, qui, *en leur qualité de prêtres*, dit Antonio Galli, l'un des dix ou douze historiens de cet évènement, *avaient un respect moins grand pour les lieux sacrés*. Le moment où ils devaient frapper était celui où l'officiant éleverait l'hostie.

Mais ce n'était pas le tout que de frapper les deux frères, il fallait encore s'emparer de la seigneurie, et forcer les magistrats d'approuver le meurtre aussitôt que le meurtre

serait exécuté. Ce soin fut remis à l'archevêque Salviati : il se rendit au palais avec Jacques Braccioli et une trentaine de conjurés inférieurs, il en laissa vingt à la première entrée, lesquels, mêlés au peuple qui allait et venait, devaient rester là inaperçus jusqu'au moment où, à un signal donné, ils s'empareraient de l'entrée; puis, familier avec tous les corridors du palais, il en conduisit dix autres à la chancellerie, en leur recommandant de tirer la porte derrière eux, et de ne sortir que lorsqu'ils entendraient ou le bruit des armes ou un cri convenu, après quoi il revint trouver la première troupe, se réservant le moment venu d'arrêter lui-même le gonfalonnier César Petrucci.

Cependant l'office divin était déjà commencé, et cette fois comme les autres, la vengeance paraissait sur le point d'échapper encore aux conjurés, car Laurent seul était venu. Alors François de Pazzi et Bernard Bandini

se décidèrent à aller chercher Julien, puisque Julien ne venait pas.

Ils se rendirent en conséquence chez lui, et le trouvèrent avec sa maîtresse. Il prétexta la souffrance que lui causait sa jambe; mais les deux envoyés lui dirent qu'il était impossible qu'il n'assistât point à la messe, lui assurant que son refus serait tenu à offense par le cardinal. Julien, malgré les regards suppliants de la femme qui se trouvait chez lui, se décida donc à suivre les deux jeunes gens; mais pris au dépourvu, soit confiance soit qu'il ne voulût point les faire attendre, il n'endossa point sa cuirasse, se contentant de ceindre une espèce de couteau de chasse qu'il avait l'habitude de porter; encore, au bout de quelques pas, comme le bout du fourreau battait sur sa jambe malade, il le remit à un de ses domestiques, qui le reporta à la maison. François de Pazzi lui passa alors le bras autour du corps, en riant et comme on

fait parfois entre amis, et il s'aperçut que Julien n'avait plus sa cuirasse. Ainsi le pauvre jeune homme se livrait à ses assassins sans armes offensives ni défensives.

Les trois jeunes gens entrèrent dans l'église par la porte qui s'ouvre sur la rue Dei Servi, au moment où le prêtre disait l'évangile. Julien alla s'agenouiller près de son frère. Antoine de Volterra et Etienne Bagnoni étaient déjà à leur poste; François et Bernard se mirent au leur. Un seul coup d'œil échangé entre les assassins leur indiqua qu'ils étaient prêts.

La messe continua : la foule qui remplissait l'église donnait un prétexte aux meurtriers pour serrer de plus près Laurent et Julien. D'ailleurs ceux-ci étaient sans défiance, et se croyaient aussi en sûreté, au moins, au pied de l'autel, qu'ils l'étaient dans leur villa de Careggi.

Le prêtre leva l'hostie :

En même temps on entendit un cri terrible, Julien, frappé d'un coup de poignard à la poitrine par Bernard Bandini, se redressait sous la douleur et allait tomber tout sanglant à quelques pas, au milieu de la foule épouvantée, poursuivi par ses deux assassins, dont l'un, François Pazzi, se jeta sur lui avec tant de fureur et le frappa de coups si redoublés, qu'il se blessa lui-même, et s'enfonça son propre poignard dans la cuisse. Mais cet accident, qu'au premier abord sans doute il ne crut pas si grave qu'il était, ne fit que redoubler sa colère, et il frappait encore que déjà depuis long-temps Julien n'était plus qu'un cadavre.

Quant à Laurent, il avait été plus heureux que son frère : au moment de l'élévation, sentant qu'on lui appuyait une main sur l'épaule, il s'était retourné et avait vu briller la lame d'un poignard dans la main d'Antoine de Volterra. Par un mouvement instinctif il

s'était alors jeté de côté, de sorte que le fer qui devait lui traverser la gorge ne fit que lui effleurer le cou. Il se releva aussitôt, et d'un seul mouvement tirant son épée de la main droite, et enveloppant son bras gauche, de son manteau il se mit en défense, en appelant à son secours ses deux écuyers. A la voix de leur maître, André et Laurent Cavalcanti s'élancèrent l'épée à la main, et les deux prêtres, voyant que l'affaire devenait plus sérieuse, et qu'il s'agissait maintenant non plus d'assassiner, mais de combattre, jetèrent leurs armes et se mirent à fuir.

Au bruit que faisait Laurent en se défendant, Bernard Bandini, qui était occupé à Julien, leva la tête et vit qu'une de ses victimes allait lui échapper : il quitta donc le mort pour le vivant, et s'élança vers l'autel. Mais il rencontra sur sa route François Nori, qui lui barrait le chemin. Une courte lutte s'engagea et François Nori tomba blessé à mort.

Mais si vite renversé qu'eût été l'obstacle, il avait suffi, comme nous l'avons vu, à Laurent, pour se débarrasser de ses deux ennemis. Bernard se trouva donc seul contre trois. Il appela François, François accourut; mais aux premiers pas qu'il fit, il s'aperçut à sa faiblesse qu'il était plus grièvement blessé qu'il ne le croyait, et en arrivant au chœur, se sentant prêt à tomber il s'appuya contre la balustrade. Politien, qui accompagnait Laurent, profita de ce moment pour le faire entrer avec quelques amis qui se tenaient ralliés autour de lui, dans la sacristie, et tandis que les deux Cavalcanti, secondés par les diacres qui frappaient avec leurs crosses d'argent comme avec des masses, tenaient écartés Bernard et trois ou quatre conjurés qui étaient accourus à sa voix, il repoussa les portes de bronze, et les ferma sur Laurent et sur lui. Aussitôt Antonio Ridolfi, l'un des jeunes gens les plus attachés à Laurent, suçait la blessure qu'il

avait reçu au cou, de peur que le fer du prêtre n'eût été empoisonné, et y mettait le premier appareil. Un instant encore Bernard Bandini essaya d'enfoncer les portes; mais, voyant que ses efforts étaient inutiles il comprit que tout était perdu, prit François Pazzi par dessous le bras, et l'emmena aussi rapidement que celui-ci put marcher.

Il y avait eu dans l'église un moment de tumulte facile à comprendre; l'officiant s'était enfui, en voilant de son étole le Dieu qu'on faisait témoin et presque complice de pareils crimes. Tous les assistants s'étaient précipités sur la place du Dôme, par les différentes portes de la cathédrale. Chacun fuyait donc, à l'exception de huit ou dix partisans de Laurent, qui s'étaient réunis dans un coin et qui, l'épée à la main, accourant bientôt à la porte de la sacristie, appelaient à grands cris Laurent, lui disant qu'ils répondaient de tout, et que, s'il voulait sortir, ils s'enga-

geaient sur leur tête, à le reconduire sain et sauf à la maison.

Mais Laurent n'avait point hâte de se rendre à cette invitation, il craignait que ce ne fût une ruse de ses ennemis pour le faire retomber dans le piège auquel il était échappé. Alors Sismondi della Stuffa monta par l'escalier de l'orgue jusqu'à une fenêtre de laquelle, en plongeant dans l'église, il vit le Dôme vide, à l'exception de la troupe d'amis qui attendait Laurent à la porte de la sacristie, et du corps de Julien, sur lequel était étendue une femme si pâle et si immobile que n'eussent été ses sanglots on eût pu la prendre pour un second cadavre.

Sismondi della Stuffa descendit et dit à Laurent ce qu'il avait vu, alors celui-ci reprit courage et sortit. Ses amis l'entourèrent aussitôt, et, comme il le lui avait promis, le reconduisirent sain et sauf à son palais de Via Larga.

Digitized by Google

Cependant, au moment du lever Dieu, les cloches avaient sonné comme d'habitude: c'était le signal attendu par ceux qui s'étaient chargés du palais. En conséquence, au premier tintement du bronze, l'archevêque Salviati entra dans la salle où était le gonfalonnier, donnant pour prétexte qu'il avait quelque chose à communiquer de la part du pape.

Ce gonfalonnier, comme nous l'avons dit, était César Petrucci, c'est-à-dire le même qui, huit ans auparavant, étant podestat de Piato, avait été enveloppé dans une conspiration pareille, par André Nardi. Cette première catastrophe, dont il avait failli être victime, avait laissé dans sa mémoire des traces si profondes que, depuis ce temps, il était sans cesse sur ses gardes. Aussi, quoiqu'aucun bruit de la conjuration n'eût transpiré encore, et quoiqu'aucune nouvelle n'en fût parvenue jusqu'à lui, à peine eut-il aperçu Salviati qui

venait à lui avec une émotion visible, qu'au lieu de l'attendre, il s'élança vers la porte où il trouva Jacques Bracciolini qui voulait lui barrer le passage; mais César Petrucci était, malgré sa prudence, plein de courage et de force. Il saisit Bracciolini aux cheveux, le renversa, et, lui mettant le genou sur la poitrine, il appela ses sergents qui accoururent. Cinq ou six conjurés qui accompagnaient Bracciolini voulurent le secourir; mais les sergents étaient en force, trois des conjurés furent tués, deux furent jetés par les fenêtres, un seul se sauva en appelant au secours.

Alors ceux qui étaient dans la chancellerie comprirent que le moment était arrivé, et voulurent courir à l'aide de leurs camarades; mais la porte, qu'ils avaient tirée sur eux, avait un secret qui, une fois fermé, l'empêchait de se rouvrir. Ils se trouvèrent donc prisonniers, et, par conséquent, dans l'impos-

sibilité de secourir l'archevêque. Pendant ce temps, César Pétrucci avait couru à la salle où les prieurs tenaient leur audience, et là, sans savoir précisément encore de quoi il s'agissait, il avait donné l'alarme. Les prieurs aussitôt s'étaient réunis à lui : César les encouragea. On résolut de se défendre, chacun s'arma de ce qu'il put ; le vaillant gonfalonnier, en traversant la cuisine, prit une broche, et ayant fait entrer la seigneurie dans la tour, il se plaça devant la porte qu'il défendit si bien, que personne n'y pénétra.

Cependant l'archevêque, grâce à son costume ecclésiastique, avait traversé la salle où, près des cadavres de ses camarades, Bracciolini était prisonnier, et, d'un geste, il avait fait comprendre à son complice qu'il allait venir à son secours. En effet, à peine eut-il paru à la porte de la rue que le reste des conjurés se rallia à lui ; mais, au moment où ils allaient remonter, ils virent déboucher, par

la rue qui conduit au Dôme, une troupe de partisans des Médicis qui s'approchait en poussant le cri ordinaire de cette maison, qui était *palle, palle*. Salviati comprit qu'il ne s'agissait plus d'aller secourir Bracciolini, mais de se défendre soi-même.

En effet, la fortune avait changé de face, et le danger s'était retourné contre ceux qui l'avaient éveillé. Les deux prêtres avaient été poursuivis et mis en pièces par les Médicis. Bernard Bandini, après avoir vu Politien fermer, entre Laurent et lui, les portes de bronze de la sacristie, avait, comme nous l'avons dit, emmené François Pazzi hors de l'église; mais, arrivé devant son palais, celui-ci s'était senti si faible qu'il n'avait pu aller plus loin, et que, tandis que Bernard gagnait au large, il s'était jeté sur son lit, et attendait les évènements avec autant de résignation qu'il avait montré de courage. Alors Jacob, malgré son grand âge, avait tenté de remplacer son ne-

veu; il était monté à cheval, et, à la tête d'une centaine d'hommes qu'il avait réunis dans sa maison, il parcourait les rues de la ville en criant : Liberté ! liberté ! Mais c'était un cri que déjà Florence ne comprenait plus. Une partie des citoyens, qui ignorait encore ce qui s'était passé, sortaient sur leurs portes, et le regardaient en silence et avec étonnement; ceux qui connaissaient le crime grondaient sourdement en le menaçant du geste, et en cherchant une arme pour joindre l'effet à la menace. Jacob vit ce que les conjurés voient toujours trop tard; c'est que les maîtres ne viennent que lorsque les peuples veulent êtres esclaves. Il comprit alors qu'il n'avait pas une minute à perdre pour pourvoir à sa sûreté, et fit volte-face avec sa troupe, gagna une des portes de la ville et prit la route de la Romagne.

Laurent se retira chez lui, et, sous le prétexte qu'il pleurait son frère, il laissa faire ses amis.

Laurent avait raison; il était dépopularisé pour le reste de sa vie, s'il s'était vengé comme on le vengeait.

Le jeune cardinal Riavio, qui ignorait, non pas le complot, mais la manière dont il devait s'accomplir, s'était mis à l'instant même sous la garde des prêtres qui l'emmenèrent dans une sacristie voisine de celle où s'était réfugié Laurent. L'archevêque Salviati, son frère, son cousin, et Jacques Bracciolini, arrêtés par César Pétrucci dans le palais même de la seigneurie, furent pendus, les uns à la Ringhiera, les autres aux balcons des fenêtres. François Pazzi, retrouvé sur son lit tout épuisé du sang qu'il avait perdu, fut traîné au Palais Vieux au milieu des malédictions et des coups de la populace qu'il regardait en haussant les épaules, le sourire du mépris sur les lèvres, et pendu à la même fenêtre que Salviati, sans que les menaces, les coups ni le supplice aient pu lui arracher une seule plainte. Jean-

Baptiste de Montesecco, qui avait refusé de frapper Laurent dans une église, et qui probablement lui avait sauvé la vie en l'abandonnant aux poignards des deux prêtres, eut la tête tranchée. Réné des Pazzi, qui s'était retiré à la campagne pour ne point être confondu avec les conjurés, ne put, par cette précaution, éviter son sort; il fut pris et pendu comme ses parents. Le vieux Jacob des Pazzi, qui s'était sauvé avec sa troupe, avait été arrêté par les montagnards des Appennins qui, malgré une somme assez forte qu'il leur offrit, non point pour le laisser libre, mais pour le tuer, l'amenèrent vivant à Florence, où il fut pendu à la même fenêtre que René. Enfin, comme deux ans s'étaient écoulés depuis cette catastrophe, on vit, un matin, un cadavre accroché aux fenêtres du Bargello; c'était celui de Bernard Bandini qui s'était réfugié à Constantinople, et que le sultan Mahomet II avait envoyé prisonnier à Laurent en

signe de son désir de conserver la paix avec la magnifique république.

Le chœur qui enferme l'espace où fut joué ce grand drame fut exécuté depuis par ordre de Cosme Ier; il est orné de quatre-vingt-huit figures en bas relief, de Baccio Bandinelli et de son élève Jean dell'Opera. Le grand autel est du même maître, à l'exception du crucifix en bois sculpté, qui est de Benoît de Majano, et d'une pièce en marbre représentant Joseph d'Arimathie soutenant le christ, et qui est le dernier morceau de marbre qu'ait touché le ciseau de Michel-Ange. Michel-Ange le destinait au tombeau qu'il voulait se préparer à Sainte-Marie-Majeure ; mais les chanoines du Dôme eurent, si on peut le dire, la piété sacrilège de détourner ce bloc inachevé de sa destination tumulaire, et s'en emparèrent pour leur cathédrale.

Au dessus du chœur s'élève, à une hauteur de 275 pieds, la fameuse coupole de Brunel-

leschi; elle resta nue et sans ornement, belle de sa seule beauté, et grande de sa seule grandeur, jusqu'en 1572, époque où Vasari obtint de Cosme Ier l'autorisation de la couvrir de peinture. Le jour anniversaire de la naissance du Grand-Duc, il monta sur son échafaud, et donna le premier coup de pinceau à cet immense et médiocre ouvrage, qu'il laissa inachevé en mourant; l'œuvre fut continué par Frédéric Zuccheri.

Deux gloires artistiques font en outre pendant aux deux gloires militaires de Jean Hawkwood et de Pierre Farnèse : ce sont les tombeaux de Brunelleschi et du Giotto. L'épitaphe du premier est de Mazzuppini, et celle du second de Politien. La meilleure des deux, au reste, est fort médiocre en comparaison d'une statue de l'un, ou d'un tableau de l'autre.

En sortant de Sainte-Marie-des-Fleurs par la grande porte du milieu, on se trouve juste

en face d'une autre porte. C'est celle du baptistère de Saint-Jean; c'est la fameuse porte de bronze de Ghiberti. Michel-Ange avait toujours peur que Dieu enlevât ce chef-d'œuvre à Florence, pour en faire la porte du ciel.

Le baptistère de Saint-Jean, église primitive de la ville, dont Dante parle si souvent et avec tant d'amour, est une bâtisse du VIe siècle, et qui ne remonte à rien moins qu'à cette belle reine Théodolinde, qui commandait alors à toute cette riche contrée qui s'étendait du pied des Alpes au duché de Rome. C'était le temps où les ruines éparses du monde qui venait de finir offraient de splendides matériaux au monde qui commençait. Les architectes lombards prirent à pleines mains colonnes, chapiteaux, bas-reliefs, et jusqu'à une pierre portant une inscription romaine en l'honneur d'Aurélius Vérus, puis ils en firent un temple qu'ils consacrèrent au baptême du Christ.

Le baptistère demeura ainsi rude et fruste, et dans toute sa nudité barbare, jusqu'au XIe siècle; c'était la grande époque des mosaïstes. Partis de Constantinople, ils parcouraient le monde, appliquant leurs longues et maigres figures du Christ, de la Vierge et des saints sur des fonds d'or. Apollonius fut appelé à Florence, et on lui livra la voûte. Les peintures commencées par lui furent continuées par André Tafi, son élève, et achevées par Jacques da Turrita, Taddeo Gaddi, Alexis Baldovinotti et Dominique Guirlandajo. Bientôt, lorsqu'on vit l'intérieur si beau et si resplendissant, on pensa à l'extérieur, et on chargea Arnolfo di Lapo de le revêtir de marbre. Ces améliorations avaient porté leurs fruits : les offrandes devenaient dignes du temple. On pensa qu'il fallait des portes de bronze pour enfermer tant de richesses, et en, 1330, on chargea André de Pise d'exécuter celle du midi, qui regarde le *Bigallo*.

L'œuvre fut achevée en 1339, et produisit une telle sensation, que la seigneurie de Florence sortit solennellement de son palais pour aller la visiter, accompagnée des ambassadeurs de Naples et de Sicile. L'artiste qui était de Pise, ainsi que l'indique son nom, reçut en outre les honneurs de la *cittadinanza*.

Restaient deux autres portes à exécuter; le travail merveilleux du premier ouvrier rendait difficile le choix du second ; on résolut de les mettre au concours. Chaque concurrent adopté par la commission devait recevoir de la magnifique république une somme suffisante pour vivre un an, et, au bout de cette année, présenter son esquisse. Brunelleschi, Donatello, Lorenzo de Bartoluccio, Jacopo della Quercia de Sienne, Nicolas d'Arezzo, son élève, François de Valdambrine et Simon de Colle, appelé Simon des Bronzes, à cause de son habileté à mouler cette matière, se présentèrent et furent reçus sans difficultés.

Digitized by Google

Il y avait alors à Rimini un jeune homme qui faisait son tour d'Italie, comme on fait chez nous son tour de France ; il allait de Venise à Rome, mais il avait été arrêté au passage par le seigneur Malatesta. C'était un de ces tyrans artistes du moyen-âge qui prenaient tant à cœur l'intérêt de l'art : aussi, comme je l'ai dit, avait-il arrêté ce jeune homme, et lui faisait-il faire force belles fresques. Dans les intervalles de son travail, le jeune homme, qui était en outre orfèvre et sculpteur, s'amusait, pour se distraire, à mouler des petites figures en glaise et en cire, que le seigneur Malatesta donnait à ses beaux enfants, qui devaient être un jour des tyrans comme lui.

Un matin, il trouva son commensal tout préoccupé ; Malatesta lui demanda ce qu'il avait. Le jeune homme lui répondit qu'il venait de recevoir une lettre de son beau-père qui lui annonçait que la porte principale du

baptistère de Pise était mise au concours, et qui l'invitait à venir concourir, honneur si grand qu'au fond du cœur il s'en trouvait fort indigne. Malatesta encouragea fort le jeune homme à partir pour Florence; puis, comme il comprit que le pauvre artiste était à sec d'argent, il lui donna une bourse pleine d'or pour l'aider à faire son voyage. C'était, comme on le voit, un excellent homme que cet exécrable tyran Malatesta.

Le jeune homme se mit en route pour Florence, à la fois plein d'espérances et de craintes. Le cœur lui battit fort, lorsque de loin il aperçut les tours et les clochers de sa ville natale; enfin, il fit un effort sur lui-même, et, avant même d'embrasser ni sa femme ni son père, il s'en alla frapper à la porte de ce fameux conseil dont toute sa vie allait dépendre.

Les juges lui demandèrent son nom et ce qu'il avait fait. Le jeune homme répondit qu'il

se nommait Lorenzo Ghiberti; quant à la seconde question, il était moins facile d'y répondre, car il n'avait guère fait encore que les charmantes figures de cire et de glaise avec lesquelles jouaient les jolis enfants du tyran Malatesta.

Aussi le pauvre Ghiberti eut-il grande peine à désarmer la sévérité de ses juges, et déjà il était tout près de retourner à Rimini, lorsque, sur la demande de Brunelleschi, ami de son beau-père, et de Donatello, son ami à lui, il fut reçu, mais plutôt à titre d'encouragement qu'à titre de concurrence sérieuse. N'importe, il était reçu, c'était tout ce qu'il lui fallait; il empocha sa somme, prit son programme, et se mit à la besogne.

L'année s'écoula, chacun travaillant de son mieux; puis, au jour dit, chacun présenta son esquisse. Il y avait trente-quatre juges, tous peintres, sculpteurs ou orfèvres du premier rang.

Le prix se partagea de prime-abord entre trois des concurrents. Ces trois lauréats étaient Brunelleschi, Lorenzo de Bartoluccio et Donatello. On avait bien trouvé l'esquisse de Ghiberti fort belle; mais il était si jeune que, soit crainte de blesser les maîtres qui avaient concouru avec lui, soit toute autre raison, on n'avait point osé lui donner le prix. Mais alors il arriva une chose merveilleuse : c'est que Brunelleschi, Bartoluccio et Donatello, s'étant retirés dans un coin pour délibérer, revinrent, après un instant de délibération, et dirent aux consuls qu'il leur semblait qu'on avait fait une chose contre la justice en leur décernant le prix, et qu'ils croyaient, en leur âme et conscience, que celui qui l'avait véritablement gagné était Lorenzo Ghiberti.

On conçoit qu'une pareille démarche rangea facilement les juges de son côté; et, une fois par hasard, le prix fut accordé à celui qui

l'avait mérité. Il est vrai que le concours, fidèle à la mission originelle de tout concours, l'avait donné d'abord à celui qui ne le méritait pas.

L'ouvrage dura quarante ans, dit Vasari ; c'est-à-dire, un an de moins que n'avait vécu Masaccio, un an de plus que ne devait vivre Raphaël. Lorenzo, qui l'avait commencé plein de jeunesse et de force, l'acheva vieux et courbé. Son portrait est celui de ce vieillard chauve qui, lorsque la porte est fermée, se trouve dans l'ornement du milieu ; toute une vie d'artiste s'était écoulée en sueurs, et était tombée goutte à goutte sur ce bronze!...

Quant à l'autre porte, qui fut donnée à Ghiberti en récompense de la première, ce ne fut plus qu'un jeu pour lui, car il n'avait qu'à imiter André de Pise, qu'on avait regardé jusqu'alors comme inimitable.

C'est en sortant du baptistère par cette porte du milieu, où sont attachées les chaînes

du port de Pise, — malheureuses chaînes que se sont partagées tour à tour les Génois et les Florentins, — que l'on découvre, dans toute sa majestueuse hardiesse, le Campanile de Giotto. Ce merveilleux monument, solide comme une tour et découpé comme une dentelle, si léger, si beau, si brillant, que Politien l'a chanté en vers latins, que Charles V disait qu'on le devrait mettre sous verre, pour ne le montrer que les jours de grande fête, et qu'on dit encore aujourd'hui à Florence : Beau comme le Campanile, pour indiquer toute chose si splendide qu'il lui manque un terme de comparaison.

Giotto avait ménagé des niches qui furent remplies par Donatello. Six statues sont de ce maître ; l'une d'elles, celle qui représente le frère Barduccio Cherichini, plus connu sous le nom dello Zuccono, à cause de sa calvitie, est un chef-d'œuvre de naturel et de modelé. Du point où on l'examine, c'est la perfection

grecque réunie au sentiment chrétien; aussi l'on raconte que, lorsque Donatello accompagna sa statue bien-aimée de son atelier au Campanile, confiant dans son génie, et croyant que le Dieu des chrétiens lui devait le même miracle que Jupiter avait fait pour Pygmalion, il ne cessa, tout le long de la route, de lui répéter à demi-voix : — *Favella! favella!* — Parle, mais parle donc!

La statue resta muette, mais l'admiration des peuples et la voix de la postérité ont parlé pour elle.

Digitized by Google

IX.

Le palais Riccardi.

Nous allions quitter cette magnifique place du Dôme pour nous faire conduire à celle du Grand-Duc, lorsqu'en jetant un regard dans la Via Martelli, nous aperçûmes, à l'extrémité de cette rue, l'angle d'un si beau palais, que nous nous écartâmes un mo-

Digitized by Google

ment de notre plan chronologique, pour nous acheminer droit à cet édifice. A mesure que nous avancions, nous le voyions se développer à la fois dans toute son élégance et dans toute sa majesté. C'était le magnifique palais Riccardi, qui fait le coin de la Via Larga et de la Via dei Calderei.

Le palais Riccardi fut bâti par Côme l'ancien, celui-là que la patrie commença par chasser deux fois, et finit enfin par appeler son père.

Côme vint à une de ces époques heureuses où tout, dans une nation, tend à s'épanouir à la fois, et où l'homme de génie a toute facilité pour être grand. En effet, l'ère brillante de la république était venue avec lui ; les arts apparaissaient de tout côtés. Brunelleschi bâtissait ses églises, Donatello taillait ses statues, Orcagna découpait ses portiques, Mazaccio couvrait les murs de ses fresques ; enfin la prospérité publique,

marchant d'un pas égal avec le progrès des arts, faisait de la Toscane, placée entre la Lombardie, les États de l'Église et la république vénitienne, le pays non seulement le plus puissant, mais encore le plus heureux de l'Italie.

Côme était né avec des richesses immenses qu'il avait presque doublées, et, sans être plus qu'un citoyen, il avait acquis une influence étrange. Placé en dehors du gouvernement, il ne l'attaquait point, mais aussi ne le flattait pas. Le gouvernement suivait-il une bonne voie, il était sûr de sa louange; s'écartait-il du droit chemin, il n'échappait point à son blâme; et cette louange ou ce blâme de Côme l'ancien étaient d'une importance suprême, car sa gravité, ses richesses et ses clients donnaient à Côme le rang d'un homme public. Ce n'était point encore le chef du gouvernement, mais c'était déjà plus que cela peut-être : c'était son censeur.

Aussi l'on comprend quel orage devait se-

crètement s'amasser contre un pareil homme. Côme le voyait poindre et l'entendait gronder ; mais, tout entier aux grands travaux qui cachaient ses grands projets, il ne tournait pas même la tête du côté de cet orage naissant, et faisait achever la chapelle Saint Laurent, bâtir l'église du couvent des dominicains de Saint-Marc, élever le monastère de San-Frediano, et jeter enfin les fondements de ce beau palais de Via Larga, appelé aujourd'hui palais Riccardi. Seulement, lorsque ses ennemis le menaçaient trop ouvertement, comme le temps de la lutte n'était pas encore venu pour lui, il quittait Florence pour s'en aller dans le Bugello, berceau de sa race, bâtir les couvents del Bosco et de Saint-François, rentrait sous le prétexte de donner un coup d'œil à sa chapelle du noviciat des pères de Sainte-Croix et du Couvent-des-Anges des Camaldules, puis il sortait de nouveau pour aller presser les travaux de ses villas de Carreggi, de

Cafaggio, de Fiesole et de Tribbio, ou fondait à Jérusalem un hôpital pour les pauvres pèlerins. Cela fait, il revenait voir où en étaient les affaires de la république, et son palais de Via Larga.

Et toutes ces constructions immenses sortaient à la fois de terre, occupant tout un monde de manœuvres, d'ouvriers et d'architectes : et cinq cent mille écus y passaient, c'est-à-dire sept ou huit millions de notre monnaie actuelle, sans que le fastueux citoyen parût le moins du monde appauvri de cette éternelle et royale dépense.

C'est qu'en effet Côme était plus riche que bien des rois de l'époque, son père Giovanni lui ayant laissé à peu près quatre millions en argent et huit ou dix en papier, et lui, par le change, ayant plus que quintuplé cette somme. Il avait dans les différentes places de l'Europe, tant en son propre nom qu'au nom de ses agents, seize maisons de banque en

activité. A Florence, tout le monde lui devait, car sa bourse était ouverte à tout le monde, et cette générosité était si bien, aux yeux de quelques-uns, l'effet d'un calcul, qu'on assurait qu'il avait l'habitude de conseiller la guerre, pour forcer les citoyens ruinés de recourir à lui. Aussi avait-il fait, pour amener la guerre de Lucques, de tels efforts, que Varchi dit de lui, qu'avec ses vertus visibles et ses vices secrets, il arriva à se faire chef et presque prince d'une république déjà plus esclave que libre.

Mais la lettre fut longue; Côme, chassé de Florence, en sortit en proscrit, et y rentra en triomphateur.

Côme adopta dès lors cette politique que nous avons vu Laurent, son petit-fils, suivre plus tard; il se remit à son commerce, à ses agiots et à ses monuments, laissant à ses partisans, alors au pouvoir, le soin de sa vengeance. Les proscriptions furent si longues,

les supplices furent si nombreux, qu'un de ses plus intimes et de ses plus fidèles crut devoir aller le trouver pour lui dire qu'il dépeuplait la ville. Côme leva les yeux d'un calcul de change qu'il faisait, posa la main sur l'épaule du messager de clémence, le regarda fixement, et avec un imperceptible sourire : — J'aime mieux la dépeupler que de la perdre, lui dit-il. Et l'inflexible arithméticien se remit à ses chiffres.

Ce fut ainsi qu'il vieillit, riche, puissant, honoré, mais frappé dans l'intérieur de sa famille par la main de Dieu. Il avait eu de sa femme plusieurs enfants, dont un seul lui survécut. Aussi, cassé et impotent, se faisant porter dans les immenses salles de son immense palais, afin d'inspecter sculptures, dorures et fresques, il secouait tristement la tête et disait : — Hélas! hélas! voilà une bien grande maison pour une si petite famille !

En effet, il laissa pour tout héritier de son

nom, de ses biens et de sa puissance, Pierre de Médicis, qui, placé entre Côme le père de la patrie et Laurent le magnifique, obtint pour tout surnom celui de Pierre le goutteux.

Refuge des savants grecs chassés de Constantinople, berceau de la renaissance des arts pendant le XIVe et XVe siècle, siège aujourd'hui des séances de l'académie de la Crusca, le palais Riccardi fut successivement habité par Pierre le goutteux et par Laurent le magnifique, qui s'y retira après la conspiration des Pazzi, comme son aïeul s'y était retiré après son exil. Laurent légua le palais, avec son immense collection de pierres précieuses, de camées antiques, d'armes splendides et de manuscrits originaux, à son fils Pierre, qui mérita, non pas le titre de Pierre le goutteux, mais le titre de Pierre l'insensé.

Ce fut celui-là qui ouvrit les portes de Florence à Charles VIII, qui lui livra les clefs de Sarzanne, de Pietra-Santa, de Pise, de Libra-

Fatta et de Livourne, et qui s'engagea à lui faire payer par la république, à titre de subside, la somme de deux cent mille florins.

Il lui offrit en outre, en son palais de Via-Larga, une hospitalité que le roi de France était tout disposé à prendre, quand bien même on ne la lui aurait pas offerte.

En effet, comme chacun sait, Charles VIII entra à Florence en vainqueur et non en allié, monté sur son cheval de bataille, la lance au poing et la visière baissée : il traversa ainsi toute la ville, depuis la porte San-Friano jusqu'au palais de Pierre, que la seigneurie avait dès la veille chassé de Florence, lui et les siens.

Ce fut au palais Riccardi qu'eut lieu la discussion du traité passé entre Charles VIII et Pierre, au nom de la république, traité que la république ne voulait pas reconnaître. Les choses allèrent loin, et l'on fut sur le point de recourir aux armes, car les députés ayant été introduits dans la grande salle en présence de

Charles VIII, qui les reçut assis et couvert, le secrétaire royal, qui était debout auprès du trône, commença de lire article par article les conditions de ce traité, et comme chaque article nouveau amenait une discussion nouvelle, Charles VIII impatienté s'écria : — Il en sera cependant ainsi, ou je ferai sonner mes trompettes. — Eh bien ! répondit Pierre Capponi, secrétaire de la république, en arrachant le papier des mains du lecteur, et en le mettant en pièces, eh bien ! Sire ! faites sonner vos trompettes ! nous ferons sonner nos cloches.

Cette réponse sauva Florence. Le roi de France crut que la république était aussi forte qu'elle était fière ; Pierre Capponi s'était déjà élancé hors de l'appartement. Charles le fit appeler, et présenta des conditions nouvelles qui furent acceptées.

Onze jours après, le roi quitta Florence pour marcher sur Naples, laissant dévaster par ses soldats trésor, galeries, collections et bibliothèques.

Le palais Riccardi resta vide pendant dix-huit ans que dura l'exil des Médicis; enfin, au bout de ce temps, ils rentrèrent ramenés par les Espagnols, et, malgré ce puissant secours, ils rentrèrent, dit la capitulation, non pas comme princes, mais comme simples citoyens.

Mais enfin le tronc gigantesque avait poussé de si puissants rameaux, que sa sève commençait à tarir, et que l'arbre dépérissait de plus en plus. En effet, Laurent II, mort et enseveli dans son tombeau sculpté par Michel-Ange, il ne restait plus du sang de Côme l'ancien que trois bâtards; Hippolyte, bâtard de Jules II, qui fut cardinal; Jules, bâtard de Julien l'Ancien, assassiné par les Pazzi, et qui fut pape sous le nom de Clément VII; enfin Alexandre, bâtard de Julien II ou de Clément VII, on ne sait pas bien, et qui fut duc de Toscane. Comme ils demeurèrent tous trois un instant à Florence, logeant sur la

même place, on appela par raillerie cette place des Trois-Mulets.

Autant, au reste, la race des Médicis de la branche aînée avait d'abord été en honneur à Florence à son commencement, autant elle était venue en exécration et tombée en mépris vers cette époque. Aussi les Florentins n'attendaient-ils qu'une occasion pour chasser Alexandre et Hippolyte de Florence; mais leur oncle Clément VII, placé sur le trône pontifical, leur offrait un appui trop puissant pour que les derniers débris du parti républicain osassent rien entreprendre contre eux.

Le sac de Rome par les soldats du connétable de Bourbon et l'emprisonnement du pape au château Saint-Ange, vinrent offrir aux Florentins l'occasion qu'ils attendaient. Ils la saisirent à l'instant même, et pour la troisième fois les Médicis reprirent la route de l'exil. Clément VII, qui était homme de ressources, se tira d'affaire en vendant sept cha-

peaux de cardinaux, avec lesquels il paya une partie de sa rançon, et en en mettant cinq autres en gage pour répondre du reste. Alors, comme, moyennant ces garanties, on lui laissait un peu plus de liberté, il en profita pour se sauver de Rome, sous l'habit d'un valet, et gagna Orviette. Les Florentins se croyaient donc bien tranquilles sur l'avenir en voyant Charles-Quint vainqueur et le pape fugitif.

Malheureusement, Charles-Quint avait été élu empereur en 1519, et il avait besoin d'être couronné. Or, l'intérêt rapprocha ceux que l'intérêt avait séparés. Clément VII s'engagea à couronner Charles-Quint, et Charles-Quint s'engagea à prendre Florence et à en faire la dot de sa fille naturelle, Marguerite d'Autriche, que l'on fiança à Alexandre.

Les deux promesses furent religieusement tenues : Charles-Quint fut couronné à Bologne; car, dans la tendresse toute nouvelle qu'il portait au pape, il ne voulait pas voir les

ravages que ses troupes avaient faits dans la cité sainte; et après un siège terrible, où Florence fut défendue par Michel-Ange et livrée par Malatesta, le 31 juillet 1531, Alexandre fit son entrée solennelle dans la future capitale de son duché.

Alexandre avait à peu près tous les vices de son époque, et très peu des vertus de sa race. Fils d'une Mauresque, il en avait hérité les passions ardentes. Constant dans sa haine, inconstant dans son amour, il essaya de faire assassiner Pierre Strozzi, et fit empoisonner le cardinal Hippolyte, son cousin « qui, au dire de Varchi, était un beau et agréable jeune homme, doué d'un esprit heureux, affable du cœur, généreux de la main, libéral et grand comme Léon X, et qui donna d'une seule fois, quatre mille ducats de rente à François-Marie Molza, noble Modenais, versé dans l'étude de la grande et bonne littérature, et dans celle des trois belles langues, qui étaient à cette époque le grec, le latin et le toscan. »

Aussi y eut-il, pendant ses six ans de règne, force conspirations contre lui.

Philippe Strozzi déposa une somme immense entre les mains d'un frère Dominicain de Naples, qui avait, disait-on, une grande influence sur Charles-Quint, pour qu'il obtînt de Charles-Quint qu'il rendît la liberté à sa patrie. Jean-Baptiste Cibo, archevêque de Marseille, essaya de profiter de ses amours avec la sœur de son frère, qui, séparée de son mari, habitait le palais des Pazzi, pour le faire tuer un jour qu'il viendrait la voir dans ce palais; et comme il savait qu'Alexandre portait ordinairement sous son habit un jacques de mailles, si merveilleusement fait qu'il était à l'épreuve de l'épée et du poignard, il avait fait remplir de poudre un coffre sur lequel le duc avait l'habitude de s'asseoir lorsqu'il venait voir la marquise, et il devait y faire mettre le feu. Mais cette conspiration et toutes les autres qui la suivirent furent décou-

vertes, à l'exception d'une seule. C'est qu'aussi dans celle-là il n'y avait qu'un conjuré, qui, à lui seul, devait tout accomplir. Ce conjuré était Laurent de Médicis, l'aîné de cette branche cadette, qui s'écarta du tronc paternel avec Laurent, frère puîné de Côme, le père de la patrie, et qui, dans sa marche ascendante, s'était, tout en côtoyant la branche aînée, séparée elle-même en deux rameaux.

Laurent était né à Florence, l'an 1514, le 23 mars, de Pierre-François de Médicis, deux fois neveu de Laurent, frère de Côme et de Marie Soderini, femme d'une sagesse exemplaire, et d'une prudence reconnue.

Laurent perdit son père de bonne heure, et comme il avait neuf ans à peine, sa première éducation se fit alors sous l'inspection de sa mère. Mais, l'enfant ayant une grande facilité à apprendre, cette éducation fut faite très-rapidement, et il sortit de cette tutelle féminine pour entrer sous celle

de Philippe Strozzi : là son caractère étrange se développa. C'était un mélange de raillerie, d'inquiétude, de désir, de doute, d'impiété, d'humilité et de hauteur, qui faisait que tant qu'il n'eut pas de motifs de dissimuler, ses meilleurs amis ne le virent jamais deux fois de suite sous la même face. Caressant tout le monde, n'estimant personne, aimant tout ce qui était beau, sans distinction de sexe, c'était une de ces créatures hermaphrodites, comme la nature capricieuse en produit dans ses époques de dissolution. De temps en temps, de ce composé d'éléments hétérogènes jaillissait un vœu ardent de gloire et d'immortalité, d'autant plus inattendu qu'il partait d'un corps si frêle et si féminin qu'on ne l'appelait que Lorenzino. Ses meilleurs amis ne l'avaient jamais vu ni rire ni pleurer, mais toujours railler et maudire. Alors son visage, plutôt gracieux que beau, car il était naturellement brûn et mélancolique, prenait une

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

expression si infernale, que quelque rapide qu'elle fût, car elle ne passait jamais sur sa face que comme un éclair, les plus braves en étaient épouvantés. A quinze ans, il avait été étrangement aimé du pape Clément, qui l'avait fait venir à Rome, et qu'il avait eu plusieurs fois l'intention d'assassiner. Puis, à son retour à Florence, il s'était mis à courtiser le duc Alexandre avec tant d'adresse et d'humilité, qu'il était devenu non pas un de ses amis, mais peut-être son seul ami.

Il est vrai qu'avec Lorenzino pour familier, Alexandre pouvait se passer des autres. Lorenzino lui était bon à tout : c'était son bouffon, c'était son complaisant, c'était son valet, c'était son espion, c'était son amant, c'était sa maîtresse. Il n'y avait que quand le duc Alexandre avait envie de s'exercer aux armes, que son compagnon éternel lui faisait faute, et se couchait sur quelque lit moëlleux ou sur quelques coussins bien doux, en di-

sant que toutes ces cuirasses étaient trop dures pour sa poitrine, et toutes ces dagues et ces épées trop lourdes pour sa main. — Alors, tandis qu'Alexandre s'escrimait avec les plus habiles spadassins de l'époque, lui, Lorenzino, jouait avec un petit couteau de femme, aigu et effilé, et dont il essayait la pointe en perçant des florins d'or, et en disant que c'était là son épée à lui et qu'il n'en voulait jamais porter d'autre. — Si bien qu'en le voyant si mou, si humble et si lâche, on ne l'appelait plus même Laurenzino, mais Lorenzaccio.

Aussi, de son côté, le duc Alexandre avait-il une grande confiance en lui; et la preuve la plus certaine qu'il lui en donnait, c'est qu'il était l'entremetteur de toutes ses intrigues amoureuses. Quel que fût le désir du duc Alexandre, soit que ce désir montât au plus haut, soit qu'il descendît au plus bas, soit qu'il poursuivît une beauté profane, soit

qu'il pénétrât dans quelque saint monastère, soit qu'il eût pour but l'amour de quelque épouse adultère ou de quelque chaste jeune fille, Lorenzo entreprenait tout. — Lorenzo menait tout à bien. — Aussi Lorenzo était-il le plus puissant et le plus détesté à Florence, après le duc.

De son côté Lorenzo avait un homme qui lui était aussi dévoué que lui-même paraissait l'être au duc Alexandre. Cet homme était tout bonnement un certain Michel Del Tovallaccino, un sbire, un assassin qu'il avait fait grâcier pour un meurtre, que ses camarades de prison avaient baptisé du nom de Scoronconcolo, nom qui lui était resté, à cause de sa bizarrerie même. Dès lors cet homme était entré à son service et faisait partie de sa maison, lui témoignait une reconnaissance extrême et cela à tel point qu'une fois Lorenzo s'étant plaint devant lui de l'ennui que lui donnait un certain intrigant, Scoronconcolo avait répondu :

— Maître, dites-moi seulement quel est le nom de cet homme et je vous promets que demain il ne vous gênera plus. — Et comme Lorenzo s'en plaignait encore un autre jour : — Mais dites-moi donc qui il est ? demanda le sbire. Fût-ce quelque favori du duc, je le tuerai. — Enfin, comme une troisième fois Lorenzo revenait encore à se plaindre du même homme : — Son nom ! son nom ! s'était écrié Scoronconcolo; car je le poignarderai, fût-ce le Christ. — Cependant, pour cette fois, Lorenzo ne lui dit rien encore. — Le temps n'était pas venu.

Un matin le duc fit dire à Lorenzo de le venir voir plus tôt que de coutume. Lorenzo accourut : il trouva le duc encore couché. La veille, il avait vu une très-jolie femme, celle de Léonard Ginori, et la voulait avoir. C'était pour cela qu'il faisait appeler Lorenzo; et il avait d'autant plus compté sur lui, que celle dont il avait envie était la tante même de Lo-

renzo. Lorenzo écouta la proposition avec la même tranquillité que s'il se fût agi d'une étrangère, et répondit à Alexandre, comme il avait coutume de lui répondre, qu'avec de l'argent toutes choses étaient faciles. Alexandre répliqua qu'il savait bien où était son trésor, et qu'il n'avait qu'à prendre ce dont il avait besoin ; puis Alexandre passa dans une autre chambre. Lorenzo sortit, mais en sortant il mit sous son manteau, sans être vu du duc, ce fameux jacques de mailles qui faisait la sûreté d'Alexandre, et le jeta en sortant dans le puits de Seggio Capovano.

Le lendemain, le duc demanda à Lorenzo où il en était de sa mission; mais Lorenzo lui répondit qu'ayant affaire cette fois à une femme honnête, la chose pourrait bien traîner en quelque longueur; puis il ajouta en riant qu'il n'avait qu'à prendre patience avec ses nonnes. En effet, le duc Alexandre avait un couvent, dont il avait séduit d'abord l'abbesse et en-

suite les religieuses, et dont il s'était fait un sérail. Alexandre se plaignit aussi ce jour-là d'avoir perdu sa cuirasse, non pas tant qu'il crût en avoir besoin, mais parce qu'elle s'était si bien assouplie à ses mouvements qu'il en était arrivé, tant il avait l'habitude, à ne la plus sentir. Lorenzo lui donna le conseil d'en commander une autre; mais le duc répondit que l'ouvrier qui l'avait faite n'était plus à Florence, et qu'aucun autre n'était assez habile pour le remplacer.

Quelques semaines se passèrent ainsi, le duc demandant toujours à Lorenzo où il en était près de la signora Ginori, et Lorenzo le payant toujours de belles paroles, si bien qu'il était arrivé à l'amener, par ce retard même, à un désir immodéré de posséder celle qui résistait ainsi.

Enfin, un matin, c'était le 6 janvier 1536 (vieux style), Lorenzo fit dire au sbire de venir déjeûner avec lui, ainsi que, dans ses

jours de bonne humeur, il avait déjà fait plusieurs fois. Puis, lorsqu'ils furent attablés et qu'ils eurent amicalement vidé deux ou trois bouteilles : — Or çà, dit Lorenzo, revenons à cet ennemi dont je t'ai parlé; car maintenant que je te connais, je suis certain que tu ne me manqueras pas davantage dans le danger que je ne te manquerais moi-même. Tu m'as offert de le frapper, eh bien ! le moment est venu, et je te conduirai ce soir en un endroit où nous pourrons faire la chose à coup sûr. Es-tu toujours dans la même résolution? Le sbire renouvela ses promesses en les accompagnant de ces serments impies dont se servent en l'occasion ces sortes de gens.

Le soir, en soupant avec le duc et plusieurs autres personnes, Lorenzo, ayant comme d'habitude pris sa place près d'Alexandre, se pencha à son oreille et lui dit qu'il avait enfin, à force de belles promesses, disposé sa tante à le recevoir, mais à la condition expresse qu'il

viendrait seul et dans la chambre de Lorenzo, voulant bien avoir cette faiblesse pour lui, mais voulant néanmoins garder toutes les apparences de la vertu. Lorenzo ajouta qu'il était important que personne ne le vît, ni entrer ni sortir, cette condescendance de la part de sa tante étant à la condition du plus grand secret. Alexandre était si joyeux qu'il promit ce qu'on voulut. Alors Lorenzo se leva pour aller, disait-il, tout préparer; puis sur la porte il se retourna une dernière fois, et Alexandre lui fit signe de la tête qu'il pouvait compter sur lui.

En effet, aussitôt le souper fini, le duc se leva et passa dans sa chambre; là, il mit bas l'habit qu'il portait et s'enveloppa d'une longue robe de satin fourrée de Zibeline. Alors demandant ses gants à son valet de chambre : — Mettrai-je, dit-il, mes gants de guerre ou mes gants d'amour? Car il avait en effet sur la même table des gants de mailles et des

gants parfumés; et comme avant de lui présenter les uns ou les autres, le valet attendait sa réponse :

— Donne-moi, lui dit-il, mes gants d'amour. Et le valet lui présenta ses gants parfumés.

Alors, il sortit du palais Médicis avec quatre personnes seulement, le capitaine Giustiniano de Sesena, un de ses confidents qui portait comme lui le nom d'Alexandre, et deux autres de ses gardes, dont l'un se nommait Giomo, et l'autre le Hongrois; et lorsqu'il fut sur la place Saint-Marc, où il était allé pour détourner tout soupçon du véritable but de sa sortie, il congédia Giustiniano et Giomo, disant qu'il voulait être seul, et ne gardant avec lui que le Hongrois, il prit le chemin de la maison de Lorenzo. Arrivé au palais Sostigni, qui était presqu'en face de celui de Lorenzo, il ordonna au Hongrois de demeurer là et de l'y attendre jusqu'au jour; et quelque

chose qu'il vît ou qu'il entendît, quelles que fussent les personnes qui entrassent ou qui sortissent, de ne parler ni bouger sous peine de sa colère. Au jour, si le duc n'était point sorti, le Hongrois pouvait retourner au palais. Mais lui, qui était familier avec ces sortes d'aventures, se garda bien d'attendre le jour, et dès qu'il vit le duc entrer dans la maison de Lorenzo, qu'il savait être son ami, il s'en revint au palais, se jeta selon son habitude sur un matelas qu'on lui étendait chaque soir dans la chambre du duc, et s'y endormit.

Pendant ce temps le duc était monté dans la chambre de Lorenzo, où brûlait un bon feu et où l'attendait le maître de la maison. Alors il détacha son épée et alla s'asseoir sur le lit. Aussitôt Lorenzo prit l'épée, et roulant autour d'elle le ceinturon qu'il passa deux fois dans la garde afin que le duc ne la pût tirer du fourreau, il la posa au chevet du lit, en disant

au duc de prendre patience et qu'il allait lui amener celle qu'il attendait. A ces mots, il sortit, tira la porte après lui, et comme la porte était de celles qui se ferment avec un ressort, le duc sans s'en douter se trouva prisonnier.

Lorenzo avait donné rendez-vous à Scoronconcolo à l'angle de la rue, et Scoronconcolo, fidèle à la consigne, était à son poste. Alors Lorenzo, tout joyeux, alla à lui, et lui frappant sur l'épaule : — Frère, lui dit-il, l'heure est venue. Je tiens, enfermé dans ma chambre, cet ennemi dont je t'ai parlé ; es-tu toujours dans l'intention de m'en défaire? — Marchons! fut la seule réponse du sbire ; et tous deux rentrèrent dans la maison. Arrivé à moitié de l'escalier, Lorenzo s'arrêta : — Ne fais pas attention, dit-il en se retournant vers Scoronconcolo, si cet homme est l'ami du duc, et ne m'abandonne pas. — Soyez tranquille, dit le sbire. Sur le palier, Lorenzo s'arrêta de nouveau : — Quel qu'il soit, entends-

tu bien? ajouta-t-il en s'adressant une dernière fois à son acolyte. — Quel qu'il soit, répondit avec impatience Scoronconcolo, fût-ce le duc lui-même. — Bien, bien, murmura Lorenzo en tirant son épée et en la mettant nue sous son manteau ; et il ouvrit la porte doucement, et entra suivi du sbire. Alexandre était couché sur le lit, le visage tourné vers le mur; et probablement à moitié assoupi, car il ne se retourna point au bruit; si bien que Lorenzo s'avança tout proche de lui, et, tout en lui disant : — Seigneur, dormez-vous? lui donna un si terrible coup d'épée, que la pointe, qui lui entra d'un côté au dessous de l'épaule, lui sortit de l'autre au dessous du sein, lui traversant le diaphragme, et, par conséquent, lui faisant une blessure mortelle.

Mais, quoique frappé mortellement, le duc Alexandre, qui était puissamment fort, s'élança, d'un seul bond, au milieu de la chambre, et allait gagner la porte restée ouverte,

lorsque Scoronconcolo, d'un coup du taillant de son épée, lui ouvrit la tempe, et lui abattit presque entièrement la joue gauche. Le duc s'arrêta chancelant, et Lorenzo, profitant de ce moment, le saisit à bras le corps, le repoussa sur le lit, et le renversa en arrière, en pesant sur lui de tout le poids de son corps. En ce moment, Alexandre, qui, comme une bête fauve prise au piège, n'avait encore rien dit, poussa un cri en appelant à l'aide. Aussitôt Lorenzo lui mit la main gauche sur la bouche si violemment, que le pouce et une partie de l'index y entrèrent. Alors, par un mouvement instinctif, Alexandre serra les dents avec tant de force, que les os qu'il broyait craquèrent, et que ce fut Lorenzo, à son tour, qui, vaincu par la douleur, se renversa en arrière en jetant un cri terrible. Aussitôt, quoique perdant son sang par deux blessures, quoique le vomissant par la bouche, Alexandre se rua sur son adversaire, et, le pliant sous

lui comme un roseau, il essaya de l'étouffer avec ses deux mains. Alors il y eut un instant terrible; car le sbire voulait en vain venir au secours de son maître : les deux lutteurs se tenaient tellement enlacés, qu'il ne pouvait frapper l'un sans risquer de frapper l'autre. Il donna bien quelques coups de pointe à travers les jambes de Lorenzo, mais il n'avait rien fait autre chose que percer la robe et la fourrure du duc, sans autrement atteindre son corps. Tout à coup il se souvint qu'il avait sur lui un couteau. Alors il jeta sa grande épée qui lui devenait inutile, et, saisissant le duc dans ses bras, il se mêla à ce groupe informe qui luttait au milieu de la demi lumière que jetait dans la chambre le feu de la cheminée, cherchant un endroit où frapper. Enfin il trouva la gorge d'Alexandre, y enfonça la lame de son couteau de toute sa longueur; et, comme il vit que le duc ne tombait point encore, il la tourna et retourna tel-

lement, qu'à force de *chicoter*, dit l'historien Varchi, il lui coupa l'artère, et lui sépara presque la tête des épaules. Le duc tomba en poussant un dernier râlement. Scoronconcolo et Lorenzo, qui étaient tombés avec lui, se relevèrent et firent chacun un pas en arrière; puis, s'étant regardés l'un l'autre, effrayés eux-mêmes du sang qui couvrait leurs habits, et de la pâleur qui couvrait leur visage :
— Je crois qu'il est enfin mort, dit le sbire.
Et, comme Lorenzo secouait la tête en signe de doute, il alla ramasser son épée, et revint en piquer lentement le duc, qui ne fit aucun mouvement; ce n'était plus qu'un cadavre.

Ils le prirent, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et, tout souillé de sang, ils le mirent sur le lit, et jetèrent sur lui la couverture; puis, comme il était tout haletant de la lutte, et prêt à se trouver mal de douleur, Lorenzo s'en alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur Via Larga, afin de respirer et de se

remettre, et pour voir aussi, en même temps, si le bruit qu'ils avaient fait n'avait attiré personne. Ce bruit avait bien été entendu de quelques voisins, et surtout de madame Marie Salviati, veuve de Jean des Bandes-Noires, et mère de Côme, qui s'était étonnée de ce long et obstiné trépignement. Mais, comme, dans la prévision de ce qui venait d'arriver, Lorenzo, vingt fois, pour y accoutumer les voisins, avait fait un bruit pareil, en l'accompagnant de cris et de malédictions, chacun crut reconnaître dans cette rumeur le train habituel que menait celui que les uns regardaient comme un insensé, et les autres comme un lâche; de sorte que personne, à tout prendre, n'y avait fait attention, et que, dans la rue et dans les maisons attenantes, tout paraissait parfaitement tranquille.

Alors Lorenzo et Scoronconcolo, un peu remis, sortirent de la chambre qu'il fermèrent, non seulement au ressort, mais encore

à la clef, et Lorenzo, étant descendu chez son intendant Francesco Zeffi, prit tout l'argent comptant qu'il avait pour le moment à la maison, ordonna à un de ses domestiques nommé Freccia de le suivre, et sans autre suite que le sbire et lui, il s'en alla, grâce à une licence qu'il avait demandée d'avance, dans la journée, à l'évêque de Marzi, prendre des chevaux à la poste, et, sans s'arrêter et tout d'une haleine, il s'en alla jusqu'à Bologne, où seulement il s'arrêta pour panser sa main, dont les deux doigts étaient presque détachés, et qui cependant reprirent, mais en laissant une cicatrice éternelle. Puis, remontant à cheval, il gagna Venise, où il arriva dans la nuit du lundi. Aussitôt arrivé, il fit appeler Philippe Strozzi qui, exilé depuis quatre ou cinq ans, était à cette heure à Venise. Alors, lui montrant la clef de sa chambre : — Tenez, lui dit-il, vous voyez cette clef? eh bien ! elle ferme la porte d'une chambre où est le cada-

vre du duc Alexandre, assassiné par moi. Philippe Strozzi ne voulait pas croire une pareille nouvelle; mais le meurtrier, tirant de sa valise ses vêtements tout ensanglantés, et lui montrant sa main mutilée : — Tenez, lui dit-il, en voilà la preuve.

Alors Philippe Strozzi se jeta à son cou en l'appelant le Brutus de Florence, et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils.

C'est dans une maison attenante au palais Riccardi, que Laurent poignarda ainsi à l'aide du spadassin Scoronconcolo le duc Alexandre, frère naturel de Catherine de Médicis, premier duc de Florence et dernier descendant de Côme, le père de la patrie, car le pape Clément VII était mort en 1534, et le cardinal Hippolyte en 1535; et à l'occasion de cet assassinat on remarqua une chose étrange, qui était la sextuple combinaison du nombre *six* : Alexandre ayant été assassiné en l'an-

née 1536, à l'âge de 26 ans, le 6 du mois de janvier, à 6 heures de la nuit, de 6 blessures, et après avoir régné 6 ans.

La maison dans laquelle il fut assassiné était située à l'endroit même où sont aujourd'hui les écuries.

Au reste, le proverbe évangélique, « qui frappe de l'épée périra par l'épée, » fut appliqué à Lorenzo dans sa rigoureuse exactitude. Lorenzo, qui avait tué par le poignard, mourut par le poignard, à Venise, vers l'an 1557, sans que l'on fût bien certain de quelle main partait le coup; seulement, on se rappela que Côme Ier, en montant sur le trône, avait juré de ne pas laisser le meurtre du duc Alexandre impuni.

Le meurtre d'Alexandre fut le dernier évènement important qui se passa dans ce beau palais. Abandonné, en 1540, par Côme Ier, lorsqu'il résolut d'habiter le palais Vieux, il fut vendu à la famille Riccardi, dont il

a conservé le nom, quoiqu'il soit rentré, sous le règne de Ferdinand II, je crois, en la possession des Médicis.

Aujourd'hui la fameuse académie de la Crusca y tient ses séances : on y blûte des adverbes, et on y écosse des participes, comme dit notre bon et spirituel Charles Nodier.

C'est moins poétique, mais c'est plus moral !

X.

Le Palais-Vieux.

Quoique la journée fût déjà assez avancée, et que nos deux séances au Dôme et au palais Riccardi eussent été rudes, nous ne voulûmes pas rentrer sans avoir visité la place du Grand-Duc. J'en avais fort entendu parler, j'en avais vu des dessins, et je savais qu'elle offrait, plus

Digitized by Google

qu'aucune autre au monde peut-être, la réunion des souvenirs de l'histoire et de l'art aux plus grandes époques de la république et du principat. En outre, on m'avait recommandé, pour ne rien perdre de son aspect grandiose, d'y arriver par une des rues qui débouchent en face du Palais Vieux. Nous nous rappelâmes la recommandation. Nous reprîmes la rue Martelli et la place du Dôme, où, dans notre premier éblouissement, nous étions passés sans remarquer le Bigallo, ancien hospice des enfants trouvés, et les deux statues colossales de Pampaloni, représentant Arnolfo di Lapo, et Brunelleschi, les yeux fixés l'un sur son église, l'autre sur sa coupole. A la gauche du premier, entre lui et la maison de la confrérie de la Miséricorde, est la rue de la Morte, ainsi nommée de cette fameuse tradition qui a inspiré à Scribe son poème de *Guido et Ginevra*.

En quittant la place du Dôme, nous prîmes

la rue des Calzajoli ; c'est à la fois une des rues les plus étroites et les plus historiques de Florence. Comme de tout temps elle a été peuplée d'artisans, comme elle conduit du Dôme au Palais Vieux, comme enfin elle a à peine dix pieds de large, elle fut vingt fois le théâtre de ces luttes armées, si fréquentes sous la République. Aussi est-elle à Florence ce que la rue Vivienne est à Paris, c'est-à-dire le passage obligé de toute personne qui fait hors de son hôtel ou de son magasin cinq cents pas pour ses affaires ou son plaisir. Une chose miraculeuse, au reste, est de voir passer au trot les voitures, au milieu de cette foule qui se range sans pousser un seul murmure; tant à Florence, comme nous l'avons dit, le peuple a l'habitude de céder le pas à tout ce qui lui paraît au dessus de lui. Mettez le même nombre de voitures et le même nombre de gens dans une rue pareille, aboutissant au Palais-Royal, aux Tuileries et à la Bourse, et

il y aura par jour trois ou quatre personnes écrasées, et trente ou quarante cochers roués de coups.

J'ai habité Florence près de quinze mois, à différentes époques, et je n'y ai jamais vu ni un accident, ni une rixe.

Au bout de la rue des Calzajoli, est la charmante petite église d'Or' San-Michele, ainsi nommée du jardin sur lequel elle est construite, *Orto*, et du saint auquel elle est consacrée. C'était autrefois un grenier à blé bâti par Arnolfo di Lapo, ce grand remueur de pierres; mais ayant été endommagée par un incendie, et la République, voulant seconder l'inclination du peuple, qui avait une grande vénération pour une madone des plus miraculeuses, peinte sur bois, et clouée à l'un des piliers du portique, décréta que le grenier serait changé en église. Giotto fut chargé de la transformation; il fit en conséquence le dessin de l'église actuelle qui fut exécutée sous la

direction de Taddeo Gaddi. Quant à l'image de la Vierge, André Orcagna, le peintre du Campo-Santo, l'architecte de la loge des Lanzi, fut chargé de lui construire un tabernacle digne d'elle.

L'homme était bien choisi comme poète, comme sculpteur, et comme chrétien. Aussi tout ce qu'on peut faire avec une cire molle, avec une glaise obéissante, André Orcagna le fit avec du marbre. Il faut véritablement toucher ce chef-d'œuvre pour s'assurer que ce n'est point quelque pâte imitatrice, mais bien un bloc de marbre évidé, fouillé, découpé avec une hardiesse, un caprice, une richesse dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. Aussi sort-on de là tellement ébloui, qu'à peine fait-on attention à deux groupes de marbre : l'un de Simon de Fiesole et l'autre de François de San-Gallo. Il y avait eu autrefois de magnifiques fresques, dont deux étaient d'Andrea del Sarto; mais

il serait inutile de les y chercher aujourd'hui. En 1770, elles ont été recouvertes de chaux.

L'extérieur de l'église, si on peut le dire, est tout hérissé de statues. Il y a un saint Éloi d'Antonio di Banco; un saint Étienne, un saint Mathieu et un saint Jean-Baptiste de Lorenzo Ghiberti; un saint Luc de Mino da Fiesole; un autre saint Luc par Jean de Bologne; un saint Jean évangéliste, par Bacio de Monte Lupo; enfin un saint Pierre, un saint Marc et surtout un saint Georges de Donatello, à qui il aurait certes pu dire comme au Zuccone: Parle, parle, s'il n'eût été facile de voir à la mine hautaine de ce vainqueur de dragons, qu'il était trop fier pour obéir à un ordre, cet ordre lui fût-il donné par son créateur.

Si grande que fût l'idée que je m'étais faite d'avance de la place du Palais-Vieux, la réalité fut, si je dois l'avouer, encore plus grande qu'elle : en voyant cette masse de pierres si

puissamment enracinée au sol, surmontée de sa tour qui menace le ciel comme le bras d'un Titan, la vieille Florence tout entière, avec ses Guelfes, ses Gibelins, sa balie, ses prieurs, sa seigneurie, ses corps de métiers, ses condottieri, son peuple turbulent et son aristocratie hautaine, m'apparut comme si j'allais assister à l'exil de Côme l'Ancien, ou au supplice de Salviati. En effet, quatre siècles d'histoire et d'art sont là à droite, à gauche, devant, derrière, vous enveloppant de tous côtés, et parlant à la fois avec les pierres, le marbre et le bronze, des Nicolas d'Uzzano, des Orgagna, des Renaud des Albizzi, des Donatello, des Pazzi, des Raphael, des Laurent de Médicis, des Flaminius Vacca, des Savonarole, des Jean de Bologne, des Côme Ier et des Michel-Ange.

Qu'on cherche dans le monde entier une place qui réunisse de pareils noms, sans compter ceux que j'oublie! et j'en oublie

comme Baccio Bandinelli, comme l'Ammanato, comme Benvenuto Cellini.

Je voudrais bien mettre un peu d'ordre dans ce magnifique chaos, et classer chronologiquement les grands hommes, les grandes œuvres et les grands souvenirs, mais c'est impossible. Il faut, quand on arrive sur cette place merveilleuse, aller où l'œil vous mène, où l'instinct vous conduit.

Ce qui s'empare tout d'abord de l'artiste, du poète ou de l'archéologue, c'est le sombre *Palazzo Vecchio*, encore tout blasonné des vieilles armoiries de la république, parmi lesquelles brillent sur l'azur, comme des étoiles au ciel, ces fleurs de lys sans nombre semées sur la route de Naples par Charles d'Anjou.

A peine Florence fut-elle libre, qu'elle voulut avoir son Hôtel-de-Ville pour loger un magistrat, et son beffroi pour appeler le peuple. Qu'une commune se constitue dans le

Nord, ou qu'une république s'établisse dans le Midi, le désir d'un Hôtel-de-Ville et d'un beffroi est toujours le premier acte de sa volonté, et la satisfaction de ce désir, la première preuve de son existence.

Aussi, dès 1298, c'est-à-dire 16 ans à peine après que les Florentins avaient conquis leur constitution, Arnolfo di Lapo reçut de la seigneurie l'ordre de lui bâtir un palais.

Arnolfo di Lapo avait visité le terrain qu'on lui réservait et avait fait son plan en conséquence. Mais au moment de jeter les fondements de son édifice, le peuple lui défendit à grands cris de poser une seule pierre sur la place où avait été située la maison de Farinata des Uberti. Arnolfo di Lapo fut forcé d'obéir à cette clameur populaire; il repoussa son palais dans un coin, et laissa libre la place maudite. Aujourd'hui encore, ni pierres ni arbres n'y ont jeté leurs racines, et rien n'a poussé depuis plus de six siècles, là où la ven-

geance guelfe a passé la charrue et a semé le sol.

Ce palais était la résidence d'un gonfalonier et de huit prieurs, deux pour chaque quartier de la ville : leur charge durait soixante jours, et pendant ces soixante jours, ils vivaient ensemble, mangeant à la même table et ne pouvant sortir de cette résidence, c'est-à-dire qu'ils restaient à peu près prisonniers, ils avaient chacun deux domestiques pour les servir, et tenaient à leurs ordres un notaire toujours prêt à écrire leurs délibérations, lequel mangeait avec eux et était prisonnier comme eux. En échange du sacrifice que chaque prieur faisait à la République de son temps et de sa liberté, il recevait dix livres par jour, à peu près sept francs de notre monnaie. La parcimonie privée se réglait alors sur l'économie publique, et le gouvernement se trouvait ainsi en état d'exécuter de grandes choses dans l'art et dans la guerre.

De là lui était venu le surnom de la Magnifique République.

On entre dans le Palais-Vieux par une porte placée au tiers à peu près de sa façade, et l'on se trouve dans une petite tour carrée, entourée d'un portique soutenu par neuf colonnes d'architecture lombarde enjolivées d'applications. Au milieu de cette cour est une fontaine surmontée d'un Amour rococo, tenant un poisson et reposant sur un bassin de Porphyre. A l'époque du mariage de Ferdinand, on orna ce portique de peintures à fresques représentant des villes d'Allemagne vues à vol d'oiseau.

Au premier étage, est la grande salle du Conseil, exécutée par les ordres de la République et sur les instances de Savonarole. Mille citoyens y pouvaient délibérer à l'aise. Cronaca en fit l'architecture, et il en pressa tellement la construction, que Savonarole avait l'habitude de dire que les anges lui avaient servi de maçons.

Cronaca avait raison de se hâter, car trois ans après Savonarole devait mourir, et trente ans plus tard la république devait tomber.

Aussi, cette immense salle n'a-t-elle rien gardé de cette époque que sa forme première; tous ses ornements appartiennent au principat, ses fresques et son plafond sont de Vasari; ses tableaux sont de Cigoli, de Ligozzi, et de Passegnano, les statues sont de Michel-Ange, de Baccio Bandinelli et de Jean de Bologne.

Le tout à la plus grande gloire de Côme premier.

C'est qu'en effet, Côme premier est une de ces statues gigantesques que la main de l'histoire dresse comme une pyramide pour marquer la limite où une ère finit et où une autre ère commence. Côme premier, c'est à la fois l'Auguste et le Tibère de la Toscane, et cela est d'autant plus exact, qu'à l'époque où Alexan-

dre tomba sous le poignard de Lorenzo, Florence se trouva dans la même situation que Rome après la mort de César : « Il n'y avait plus de tyran, mais il n'y avait plus de liberté. »

Quittons un instant pierres, marbres et toiles, pour examiner tous les vices et toutes les vertus de l'humanité réunis dans un seul homme : l'étude est curieuse et vaut bien la peine qu'on s'y arrête un instant.

Côme premier naquit dans l'ancien palais Salviati, devenu depuis palais Apparello, et au milieu de la cour duquel est encore aujourd'hui une statue de marbre, représentant le Grand-Duc en habit royal et la couronne sur la tête. Il descendait de Laurent l'ancien, frère de Côme, le père de la patrie dont le rameau, séparé à la deuxième génération, se divisa lui-même en branche aînée et en branche cadette ; c'était cette branche aînée dont était Lorenzino, c'était cette branche cadette dont fut Côme.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

Son père était ce fameux Giovanni, le plus célèbre peut-être de tous ces vaillants capitaines qui sillonnaient l'Italie au xve et au xvie siècles. Le jour anniversaire de sa naissance, il rêva qu'il lui voyait, tout endormi qu'il était dans son berceau, une couronne royale sur la tête. Ce rêve le frappa tellement, qu'en se réveillant il résolut de tenter Dieu pour savoir quels étaient ses desseins sur son fils. En conséquence, il ordonna à sa femme Maria Salviati, née de Lucrezia de Médicis et par conséquent nièce de Léon X, de prendre l'enfant et de monter au second étage. Marie obéit sans savoir de quoi il s'agissait : alors lui descendit dans la rue, appela sa femme, qui parut sur le balcon, et de là lui tendant les bras, il lui ordonna de lui jeter l'enfant. La pauvre mère frémit jusqu'au fond des entrailles, mais Giovanni renouvela l'ordre déjà donné d'une voix si impérative, qu'elle obéit en détournant la tête. L'enfant tomba du second

étage et fut retenu dans les bras de son père.

— C'est bien, dit alors l'impassible condottière, mon rêve ne m'a point trompé, et tu seras roi.

Alors il remonta et remit le petit Côme à sa mère, qui le reçut plus morte que vive. Quant à l'enfant, on remarqua qu'il n'avait pas même jeté un cri.

Six ans après cet évènement, Giovanni de Médicis fut blessé au dessus du genou, devant Borgoforté par un coup de fauconneau, à l'endroit même où il avait déjà reçu une autre blessure à Pavie. La plaie nouvelle était si grave, surtout compliquée de l'ancienne plaie, qu'il fut décidé qu'on lui couperait la cuisse. On voulut alors l'attacher sur son lit pour procéder à l'opération; mais il déclara que, comme la chose le touchait, avant aucun autre, il voulait la regarder faire. En conséquence, il prit la torche, et la tint jusqu'à la

fin de l'amputation, sans qu'une seule fois sa main tremblât assez fort pour faire vaciller la flamme. Soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Giovanni de Médicis expira, à l'âge de vingt-neuf ans.

Cette mort fut une grande joie pour les Allemands et les Espagnols, dont il était la terreur. Jusqu'à lui, dit Guicciardini, l'infanterie italienne était nulle et ignorée : ce fut lui qui, mettant à profit les leçons qu'il avait reçues du marquis de Pescaire, l'organisa et la fit célèbre ; aussi aimait-il tant cette troupe qui était sa fille, qu'il lui abandonnait sa part du butin, ne se réservant pour lui que sa part de gloire. De leur côté, ses soldats l'aimaient si tendrement qu'ils ne l'appelaient jamais que leur maître et leur père ; à sa mort ils prirent tous le deuil, et déclarèrent qu'ils ne quitteraient plus cette couleur, serment qu'ils tinrent avec une telle fidélité que Jean

de Médicis fut, à partir de cette époque, appelé *Jean des bandes noires*, surnom sous lequel il est plus connu que sous son nom paternel.

Ce Jean des bandes noires était l'aïeul de Marie de Médicis, qui épousa Henri IV.

Maria Salviati, restée veuve, se consacra alors toute entière à son enfant. Le jeune Côme grandit donc entouré de maîtres et constamment surveillé par l'œil maternel. Élevé sérieusement, il fut grave de bonne heure, étudiant toutes les choses d'art, de guerre et de gouvernement, avec une égale aptitude, et passionné surtout pour les sciences chimiques et naturelles.

A quinze ans, son caractère s'était déjà dessiné, et pouvait donner à ceux qui l'approchaient une idée de ce qu'il serait plus tard. Comme nous l'avons dit, son aspect était grave et même sévère; il était lent à former des relations familières, et laissait aussi difficilement prendre aucune familiarité; mais

lorsqu'il en arrivait à cette double concession, c'était une preuve de son amitié, et son amitié était sûre; cependant, même pour ses amis, il était discret sur toutes ses actions, et désirait qu'on ne sût ce qu'il avait le dessein de faire que lorsque la chose était faite. Il en résulte qu'il paraissait, en toute occasion, chercher un but contraire à celui auquel il tendait, ce qui rendait ses réponses toujours brèves et souvent obscures.

Voilà quel était Côme, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'assassinat d'Alexandre, et la fuite de Lorenzino : cette fuite ne lui laissait aucun concurrent au principat; aussi eut-il rapidement pris son parti. Il rassembla les quelques amis sur lesquels il pouvait compter, monta à cheval et partit de la campagne qu'il habitait, pour se rendre à Florence.

Côme fut récompensé de sa confiance par l'accueil qu'on lui fit : il entra dans la ville au milieu des acclamations de joie de tous les

habitants. Les souvenirs de son père marchaient autour de lui, et le peuple, parmi lequel était mêlé une foule de soldats qui avaient servi sous Jean des bandes noires, l'accompagna jusqu'au palais Salviati, joyeux et pleurant, criant à la fois : Vive Jean et vive Côme, vive le père et vive le fils.

Le surlendemain, Côme fut nommé chef et gouverneur de la république, à quatre conditions :

De rendre indifféremment la justice aux riches comme aux pauvres.

De ne jamais consentir à relever de l'autorité de Charles-Quint.

De venger la mort du duc Alexandre.

De bien traiter le seigneur Jules et la signora Julia, ses enfants naturels.

Côme accepta cette espèce de charte avec humilité, et le peuple accepta Côme avec enthousiasme.

Mais il arriva pour le nouveau Grand-Duc

ce qui arrive pour tous les hommes de génie qu'une révolution porte au pouvoir. Sur le premier degré du trône ils reçoivent des lois, sur le dernier ils en imposent.

La position était difficile, surtout pour un jeune homme de dix-huit ans; il fallait lutter à la fois contre les ennemis du dedans et contre les ennemis du dehors. Il fallait substituer un gouvernement ferme, un pouvoir unitaire et une volonté durable, à tous ces gouvernements flasques ou tyranniques, à tous ces pouvoirs opposés l'un à l'autre, et par conséquent destructifs l'un de l'autre, et à toutes ces volontés qui, tantôt parties d'en haut, tantôt parties d'en bas, faisaient un flux et un reflux éternel d'aristocratie et de démocratie, sur lequel il était impossible de rien fonder de solide et de durable. Et cependant avec tout cela il fallait encore ménager les libertés de ce peuple, afin que ni nobles, ni citoyens, ni artisans ne sentissent le maître. Il fallait enfin

gouverner ce cheval encore indocile à la tyrannie, avec une main de fer dans un gant de soie.

Côme était au reste, de tous points, l'homme qu'il fallait pour mener à bout une telle œuvre. Dissimulé comme Louis XI, passionné comme Henri VIII, brave comme François Ier, persévérant comme Charles-Quint, magnifique comme Léon X, il avait tous les vices qui font la vie privée sombre, et toutes les vertus qui font la vie publique éclatante. Aussi sa famille fut-elle malheureuse, et son peuple heureux.

Il avait eu d'Éléonore de Tolède sa femme, sans compter un jeune prince mort à un an, cinq fils et quatre filles.

Ces fils étaient :

François, qui régna après lui (1).

Ferdinand, qui régna après François.

(1) Le même qui épousa Bianca Capello, et dont nous avons déjà raconté l'histoire.

Don Pierre, Jean et Garcias.

Les quatre filles étaient : Marie, Lucrèce, Isabelle et Virginie.

Disons rapidement comment la mort se mit dans cette magnifique lignée, où elle entra, comme dans la famille primitive, par un fratricide.

Jean et Garcias chassaient dans les Maremmes. Jean, qui n'avait que 19 ans, était déjà cardinal; Garcias n'était encore rien que le favori de sa mère. Le reste de la cour était à Pise, où Côme qui avait institué, un mois auparavant, l'ordre de saint Étienne, était venu pour se faire reconnaître grand-maître.

Les deux frères, qui depuis long-temps gardaient l'un pour l'autre une certaine inimitié, Garcias contre Jean, parce que Jean était le bien-aimé de son père, Jean contre Garcias, parce que Garcias était le bien-aimé de sa mère, se prirent de dispute à propos d'un chevreuil que chacun des deux prétendit avoir tué. Au mi-

lieu de la discussion, Garcias tira son couteau de chasse et en porta un coup à son frère. Jean, blessé à la cuisse, tomba en appelant du secours. Les gens de la suite des deux princes accoururent, ils trouvèrent Jean tout seul et baigné dans son sang, le transportèrent à Livourne, et firent prévenir le Grand-Duc de l'accident qui venait d'arriver. Le Grand-Duc accourut à Livourne, pansa lui-même son fils; car le Grand-Duc, un des hommes les plus savants de son époque, avait toutes les connaissances médicales que l'on pouvait avoir au XVIe siècle. Mais, malgré ces soins empressés, Jean expira dans les bras de son père, le 26 novembre 1562, cinq jours après celui où il avait été blessé.

Côme revint à Pise. A voir ce masque de bronze dont il avait l'habitude de couvrir son visage, on eût dit que rien ne s'était passé. Garcias avait précédé Côme à Pise et s'était réfugié dans l'appartement de sa mère, où elle

le tenait caché. Cependant, au bout de quelques jours, voyant que Côme ne parlait pas plus de son fils mort que s'il n'eût jamais existé, elle encouragea le meurtrier à aller se jeter aux genoux de son père et à lui demander pardon. Mais, comme le jeune homme tremblait de tous ses membres à la seule idée de se trouver en face de son juge, pour le rassurer sa mère l'accompagna.

Le Grand-Duc était assis, tout pensif, dans un de ces appartements les plus reculés de son palais.

Le fils et la mère parurent sur le seuil. Côme se leva à leur vue. Aussitôt Garcias courut à son père, se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux et lui demandant pardon. La mère resta sur la porte, tendant les bras à son mari. Côme avait la main enfoncée dans son pourpoint; il en tira un poignard qu'il avait l'habitude de porter sur sa poitrine, et en frappa don Garcias, en disant : — Je ne veux

pas de Caïn dans ma famille. La pauvre mère avait vu briller la lame, et elle s'était élancée vers Côme. Mais, à moitié du chemin, elle reçut dans ses bras son fils qui, blessé à mort, s'était relevé en chancelant, et en criant : — Ma mère ! ma mère !...

Le même jour, 6 décembre 1562, don Garcias expira.

Et à compter de ce moment où il fut trépassé, Éléonore de Tolède se coucha près de son fils, ferma les yeux et ne voulut plus les rouvrir. Huit jours après, elle expira elle-même, les uns disent de douleur, les autres de faim.

Les trois cadavres rentrèrent nuitamment et sans pompe dans la ville de Florence, et l'on dit, que les deux fils et la mère avaient été emportés tous trois par le mauvais air des Maremmes.

Ce nom d'Éléonore de Tolède était un nom qui portait malheur. La fille de don Garcias,

parrain du jeune fraticide, et frère de cette autre Éléonore de Tolède dont nous venons de raconter la mort, était venue toute jeune à la cour de sa tante; et là, elle avait fleuri sous le doux soleil de la Toscane, comme une de ces fleurs qui ont donné leur nom à Florence. On disait même tout bas à la cour, que le Grand-Duc Côme s'était épris d'un violent amour pour elle. Et comme on connaissait les amours du Grand-Duc, on ajoutait qu'il avait séduit par l'or ou effrayé par les menaces les domestiques de la jeune princesse; qu'il avait pénétré une nuit dans sa chambre et n'en était sorti que le lendemain matin; puis, les nuits suivantes, il était revenu, et le commerce adultère avait fini par faire un tel bruit, qu'il avait marié sa jeune et belle maîtresse à son fils Pierre. Ce qu'il y avait de sûr au moins dans tout cela, c'est qu'au moment où l'on s'y attendait le moins et sans que don Pierre eût même été consulté, l'union avait été décidée et le mariage avait eu lieu.

Mais soit l'effet des bruits étranges qui avaient couru sur le compte d'Éléonore, soit que le plaisir goûté par don Pierre dans la compagnie des beaux jeunes gens l'emportât sur les sentiments d'amour que pouvait lui inspirer une belle femme, les nouveaux époux semblaient tristes et vivaient à peu près séparés. Eléonore de Tolède était jeune, elle était belle, elle était de ce sang espagnol qui brûle jusqu'au pied des autels, les veines dans lesquelles il coule, si bien que, délaissée par son mari, elle se prit d'amour pour un jeune homme nommé Alexandre, lequel était fils du capitaine florentin François Gaci. Mais ce premier amour n'eut pas d'autre suite. Le jeune homme, prévenu que sa passion était connue du mari de celle qu'il aimait, et pouvait causer à la belle Eléonore de grandes douleurs, se retira dans un couvent, et étouffa, ou du moins enferma son amour sous un cilice. Tandis qu'il priait pour Eléonore, Eléonore l'oublia.

Celui qui le lui fit oublier en lui succédant était un jeune chevalier de Saint-Etienne qui, plus indiscret que le pauvre Alexandre, ne laissa bientôt plus ignorer à toute la ville qu'il était aimé. Aussi, peut-être plus à cause de cet amour qu'à cause de la mort de François Ginori qu'il venait de tuer en duel, entre le palais Strozzi et la porte Rouge, avait-il été exilé à l'île d'Elbe. Mais l'exil n'avait point tué l'amour, et ne pouvant plus se voir, les deux jeunes gens s'écrivaient. Une lettre tomba entre les mains du jeune Grand-Duc François, que de son vivant, Côme avait associé à sa puissance. L'amant fut ramené secrètement de l'île d'Elbe à la prison du Bargello. La nuit même de son arrivée, on fit entrer dans sa prison un confesseur et un bourreau; puis, lorsque le confesseur eut fini, le bourreau étrangla le jeune homme. Le lendemain, Eléonore apprit de la bouche même de son beau-frère l'exécution de son amant.

Elle le pleurait depuis onze jours, tremblante pour elle-même, lorsqu'elle reçut, le 10 juillet, l'ordre de se rendre au palais de Cafaggiolo, que depuis plusieurs mois son mari habitait. Dès lors, elle se douta que tout était fini pour elle, mais elle ne se résolut pas moins d'obéir, car elle ne savait ni où, ni de qui obtenir un refuge. Elle demanda un délai jusqu'au lendemain, voilà tout; puis elle alla s'asseoir près du berceau de son fils Côme, et passa la nuit à pleurer et à soupirer, couchée sur son enfant.

Les préparatifs du départ occupèrent une partie de la journée, de sorte qu'Eléonore ne sortit de Florence que vers les trois heures de l'après-midi; et encore, comme instinctivement à chaque minute elle retenait les chevaux, n'arriva-t-elle qu'à la nuit tombante à Caffaggiolo. A son grand étonnement, la maison semblait déserte.

Le cocher détela les chevaux, et tandis que

les valets et les femmes qui l'avaient accompagnée enlevaient les paquets de la voiture, Eléonore de Tolède entra seule dans la belle villa, qui, privée de toute lumière, lui semblait, à cette heure, triste et sombre comme un tombeau. Alors elle monta l'escalier, légère et silencieuse comme une ombre, et frissonnante de terreur elle s'avança, toutes portes étant ouvertes devant elle, vers sa chambre à coucher; mais au moment où elle posait le pied sur le seuil, elle vit de derrière la portière sortir un bras et un poignard, en même temps elle se sentit frappée, poussa un cri et tomba. Elle était morte! Don Pierre, ne s'en rapportant à personne du soin de sa vengeance, l'avait assassinée lui-même.

Alors, la voyant étendue dans son sang et immobile, il vint regarder attentivement celle qu'il avait frappée. Éléonore était déjà expirée, tant le coup avait été donné d'une main sûre et habile. Don Pierre se mit à genoux

près du cadavre, leva ses mains sanglantes au ciel, demanda pardon à Dieu du crime qu'il venait de commettre, et jura, en expiation de ce crime, de ne jamais se remarier. Étrange serment, que, si l'on en croit les bruits scandaleux de l'époque, sa répugnance pour les femmes lui permettait de tenir plus facilement que tout autre!

Puis le bourreau devint ensevelisseur. Il mit dans un cercueil tout préparé le corps dont il venait de chasser l'âme, ferma la bière et l'expédia à Florence, où elle fut ensevelie la même nuit et en secret dans l'église de San-Lorenzo.

Au reste, don Pierre ne tint pas même son serment; il épousa, en 1593, Béatrix de Ménessès; il est vrai que c'était dix-sept ans après l'assassinat d'Éléonore, et que Pierre de Médicis, avec son caractère, devait avoir oublié non seulement le serment fait, mais la cause qui le lui avait dicté.

Passons maintenant aux filles de Côme.

Marie était l'aînée : c'était à dix-sept-ans, comme le dit Shakespeare de Juliette, une des plus belles fleurs du printemps de Florence. Le jeune Malatesti, page du Grand-Duc Côme, en devint amoureux ; la pauvre enfant, de son côté, l'aima de ce premier amour qui ne sait rien refuser. Un vieil Espagnol surprit les deux amants dans un tête à tête qui ne laissait aucun doute sur l'intimité de leur liaison, et rapporta au Grand-Duc Côme ce qu'il avait vu.

Marie mourut empoisonnée à dix-sept ans ; car sa vie, prolongée de six mois, eût été un déshonneur pour sa famille. Malatesti fut jeté en prison, et, étant parvenu à s'échapper au bout de dix ou douze ans, gagna l'île de Candie, où son père commandait pour les Vénitiens. Deux mois après on le trouva un matin assassiné au coin d'une rue.

Lucrèce était la seconde fille de Côme. A

l'âge de dix-neuf ans, elle épousa le duc de Ferrare. Un jour, arriva à la cour de Toscane un courrier qui annonça que la jeune princesse était morte subitement. On dit à la Cour qu'elle avait été enlevée par une fièvre putride ; on dit dans le peuple que son mari l'avait assassinée dans un moment de jalousie.

Isabelle était la troisième : c'était la favorite de son père. L'amour de Côme pour sa fille dépassait même, comme on va le voir, les bornes de l'amour paternel.

Un jour que Vasari, caché par son échafaudage, peignait le plafond d'une des salles du Palais-Vieux, il vit entrer dans cette salle Isabelle. C'était vers midi, l'air était ardent. Ignorant que quelqu'un était dans la même chambre qu'elle, la jeune fille tira les rideaux, se coucha sur un divan et s'endormit.

Bientôt Côme entra à son tour et aperçut sa fille. Côme regarda un instant Isabelle en-

dormie avec des yeux ardents de désir, puis il alla fermer toutes les portes en dedans; bientôt Isabelle jeta un cri, mais à ce cri, Vasari ne vit plus rien, car à son tour il ferma les yeux et fit semblant de dormir. En rouvrant les rideaux, Côme se rappela que cette chambre devait être celle où peignait Georges Vasari. Il leva les yeux au plafond, et vit l'échafaudage. A l'instant même l'idée lui vint qu'il avait eu un témoin de son crime, et cette idée, dans un cœur comme celui de Côme, fut suivie immédiatement du désir de s'en débarrasser.

Côme monta doucement à l'échelle; arrivé à la plate-forme, il trouva Vasari, qui, le nez tourné au mur, dormait dans un coin de son échafaudage. Il s'approcha de lui, tira son poignard, le lui approcha lentement de la poitrine pour s'assurer s'il dormait réellement, ou s'il feignait de dormir. Vasari ne fit pas un mouvement, sa respiration resta calme et

égale, et Côme, convaincu que son peintre favori n'avait rien vu ni entendu, remit son poignard au fourreau et descendit de l'échafaudage.

A l'heure où il avait l'habitude de sortir, Vasari sortit, et revint le lendemain à l'heure à laquelle il avait l'habitude de venir. Ce sang-froid le sauva; s'il s'était enfui il était perdu : car, partout où il eût fui, le poignard ou le poison des Médicis eût été le chercher.

Cela se passait vers l'année 1557.

L'année d'ensuite, comme Isabelle avait seize ans, il fallut songer à la marier. Parmi les prétendants à sa main, Côme fit choix de Paul Giordano Orsini, duc de Bracciano ; mais une des conditions du mariage fut, dit-on, qu'Isabelle continuerait à demeurer en Toscane, au moins six mois de l'année.

Ce mariage, contre toute attente, fut visiblement froid et contraint; on disait, pour expliquer cette étrange indifférence d'un jeune

mari envers une femme jeune et belle, que les bruits de l'amour de Côme pour sa fille étaient venus jusqu'à lui et causaient sa répugnance; mais enfin, quelle qu'en fût la cause, cette répugnance existait. Giordano Orsini se tenait la plus grande partie de l'année à Rome, laissant, quelles que fussent ses plaintes, sa femme rester de son côté à la cour de Toscane. Un tel abandon devait porter des fruits adultères. Jeune, belle, passionnée, au milieu d'une des cours les plus galantes du monde, Isabelle ne tarda point à faire oublier, sous des accusations nouvelles, la vieille accusation qui l'avait tachée. Cependant Giordano Orsini se taisait, car Côme vivait toujours, et tant que Côme était vivant, il n'eût point osé se venger de sa fille. Mais Côme mourut en 1574.

Giordano Orsini avait laissé en quelque sorte sa femme sous la garde d'un de ses proches parents nommé Troilo Orsini, et depuis quel-

que temps, ce gardien de son honneur lui écrivait, qu'Isabelle menait une conduite régulière et telle qu'il la pouvait désirer, de sorte qu'il avait presque renoncé à ses projets de vengeance,—lorsque, dans une querelle particulière et sans témoins, Troilo Orsini tua d'un coup de poignard Lelio Torello, page du Grand-Duc François, ce qui le força de fuir. Alors on sut pourquoi Orsini avait tué Torello. — Ils étaient tous deux amants d'Isabelle, et Orsini voulait être seul.

Giordano Orsini apprit à la fois la double trahison de son parent et de sa femme. Il partit aussitôt pour Florence et y arriva comme Isabelle, qui craignait le sort de sa belle-sœur Eléonore de Tolède, assassinée il y avait cinq jours, se préparait à quitter la Toscane et à s'enfuir près de Catherine de Médicis, reine de France. Mais l'apparition inattendue de son mari l'arrêta court au milieu de ses dispositions.

Cependant, à la première vue, Isabelle se rassura; Giordano Orsini paraissait revenir à elle plutôt comme un coupable que comme un juge. Il lui dit qu'il avait compris que toutes les fautes étaient de son côté, et que, désireux de vivre désormais d'une vie plus heureuse et plus régulière, il venait lui proposer d'oublier les torts qu'il avait eus, comme de son côté il oublierait ceux qu'elle avait pu avoir. Le marché, dans la situation où était Isabelle, était trop avantageux pour qu'elle ne l'acceptât point; cependant il n'y eut, pour ce jour, aucun rapprochement entre les deux époux.

Le lendemain 16 juillet 1576, Giordano Orsini invita sa femme à une grande chasse qu'il devait faire à sa villa de Cerreto. Isabelle accepta, et y arriva le soir avec ses femmes. A peine entrée, elle vit venir à elle son mari conduisant en laisse deux magnifiques levriers qu'il la pria d'accepter, et dont il

l'invita à faire usage le lendemain ; puis on se mit à table. Au souper, Orsini fut plus gai que personne ne l'avait jamais vu, accablant sa femme de prévenances et de petits soins, comme aurait pu faire un amant pour sa maîtresse ; si bien que, quelque habituée qu'elle fût d'avoir autour d'elle des cœurs dissimulés, Isabelle y fut presque trompée. Cependant, lorsqu'après le souper son mari l'eut invitée à passer dans sa chambre, et lui donnant l'exemple l'y eût précédée, elle se sentit instinctivement frissonner et pâlir, et se retournant vers la Frescobaldi, sa première dame d'honneur : — Madame Lucrèce, lui dit-elle, irai-je ou n'irai-je pas? Cependant, à la voix de son mari qui revenait sur le seuil, lui demandant en riant si elle ne voulait pas venir, elle reprit courage et le suivit. Entrée dans la chambre, elle n'y trouva aucun changement, son mari avait toujours le même visage, et le tête à tête parut même augmenter sa

tendresse. Isabelle, trompée, s'y abandonna, et, lorsqu'elle fut dans une position à ne pouvoir plus se défendre, Orsini tira de dessous l'oreiller une corde toute préparée, la passa autour du cou d'Isabelle, et, changeant tout à coup ses embrassements en une étreinte mortelle, il l'étrangla, malgré ses efforts pour se défendre, sans qu'elle eût eu même le temps de jeter un cri.

Ce fut ainsi que mourut Isabelle.

Reste Virginie, celle-là fut mariée à César d'Est, duc de Modène. Voilà tout ce qu'on sait d'elle, sans doute elle eut un meilleur sort que ses trois sœurs. L'histoire n'oublie que les heureux.

Voilà le côté sombre de la vie de Côme; maintenant voici le côté brillant.

Côme était un des hommes les plus savants de l'époque. Entre autres choses, dit Baccio Baldini, il connaissait une grande quantité de plantes, savait les lieux où elles naissaient, où

elles vivaient le plus long-temps, où elles avaient l'odeur la plus vive, où elles ouvraient les plus belles fleurs, où elles portaient les plus beaux fruits, et quelle était la vertu de ces fleurs ou de ces fruits pour guérir les maladies ou les blessures des hommes et des animaux; puis, comme il était excellent chimiste, il composait, avec les plantes, des eaux, des essences, des huiles, des médicaments, des baumes, et donnait ces remèdes à ceux qui lui en faisaient la demande, qu'ils fussent riches ou pauvres, qu'ils fussent sujets toscans ou étrangers, qu'ils habitassent Florence ou toute autre partie de l'Europe.

Côme aimait et protégeait les lettres. En 1541, il fonda l'Académie florentine qu'il nommait son académie très-chère et très-heureuse : on devait y lire et commenter Pétrarque et Dante. Ses séances se tenaient d'abord au palais de Via Larga; puis, pour qu'elle fût plus libre et plus à l'aise, il lui

donna la grande salle du conseil au Palais-Vieux. Depuis la chute de la république, cette grande salle était devenue inutile.

L'université de Pise, déjà protégée par Laurent de Médicis, avait brillé autrefois d'un certain éclat; mais, abandonnée par les successeurs du magnifique, elle était fermée. Côme la fit rouvrir, et lui accorda de grands privilèges pour assurer son existence; enfin, il attacha à cet établissement un collège dans lequel il voulut que quarante jeunes gens, annonçant des dispositions et choisis dans les familles pauvres, fussent élevés à ses propres frais.

Côme fit mettre en ordre et livrer aux savants tous les manuscrits et tous les livres de la bibliothèque Laurenziana que le pape Clément XII avait commencé de réunir.

Il assura, par un fond destiné à son entretien, l'existence des Universités de Florence et de Sienne.

Il ouvrit une imprimerie, fit venir d'Allemagne le Torrentino, et fit exécuter toutes les éditions qui portent le nom de ce célèbre typographe.

Il accueillit Paul Jove, qui était errant, et Scipion Ammirato, qui était proscrit; et, le premier étant mort à sa cour, il lui fit faire une tombe avec sa statue.

Le Grand-Duc voulait que chacun écrivît librement, selon son goût, son opinion et ses capacités; et il encouragea si bien à suivre cette voie, Benedetto Varchi, Philippo de Nerli, Vincenzio Borghini, et tant d'autres, que, des seuls volumes qui lui furent dédiés par la reconnaissance des historiens, des poètes ou des savants contemporains, on pourrait faire une bibliothèque !

Enfin il obtint que Boccace, défendu par le concile de Trente, fût révisé par Pie V, qui mourut en le révisant, et par Grégoire XIII, qui lui succéda. La belle édition de 1573 est

le résultat de la censure pontificale, et il poursuivait la même restitution pour les œuvres de Machiavel, lorsqu'il mourut avant de l'avoir obtenue.

Côme était artiste, ce ne fut pas sa faute s'il arriva au moment où les grands hommes s'en allaient. De toute cette brillante pléïade qui avait éclairé les règnes de Jules II et de Léon X, il ne restait plus que Michel-Ange. Il fit tout ce qu'il put pour l'avoir, il lui envoya un cardinal et une ambassade, lui offrit une somme d'argent qu'il fixerait lui-même, le titre de sénateur, et une charge à son choix; mais Paul III le tenait, et ne le voulait point céder. Alors, à défaut du géant florentin, il rassembla tout ce qu'il put trouver de mieux. L'Ammanato, son ingénieur, lui bâtit, sur les dessins de Michel-Ange, le beau pont de la Trinité, et lui tailla le Neptune de marbre de la place du Palais-Vieux. Il fit faire à Baccio Bandinelli l'Hercule et le Bac-

chus, la statue du pape Léon X, la statue du pape Clément VII, la statue du duc Alexandre, la statue de Jean de Médicis son père et sa propre statue à lui-même, la loge du Marché-Neuf et le chœur du Dôme. Benvenuto Cellini fut rappelé de France pour lui fondre son Persée en bronze, pour lui tailler des coupes d'agathe et pour lui graver des médailles d'or. Puis, comme on avait retrouvé dans les envivirons d'Arezzo, dit Benvenuto dans ses Mémoires, une foule de petites figures de bronze auxquelles il manquait à celles-ci la tête, à celles-là les mains, et aux autres les pieds, Côme les nettoyait lui-même et en faisait tomber la rouille avec précaution pour qu'elles ne fussent pas endommagées. Un jour que Benvenuto Cellini entrait pour faire visite au Grand-Duc, il le trouva entouré de marteaux et de ciseaux. Alors, donnant un marteau à Cellini et gardant un ciseau, Côme lui or-

donna de frapper avec le premier de ces outils tandis qu'il conduisait l'autre, et ainsi ils n'avaient plus l'air d'un souverain et d'un artiste, mais tout simplement de deux ouvriers orfèvres travaillant au même établi.

A force de recherches chimiques, Côme retrouva, avec François Ferruci de Fiesole, l'art de tailler le porphyre, perdu depuis les Romains, et il en profita à l'instant pour faire sculpter la belle vasque du palais Pitti, et la statue de la Justice qu'il dressa sur la place de la Trinité, au haut de la colonne de granit qui lui avait été donnée par le pape Pie IV.

Il accueillit et employa Jean de Bologne qui fit pour lui le Mercure et l'enlèvement des Sabines, puis devint l'architecte de son fils François.

Il éleva Bernard Buontalenti, qu'il donna ensuite pour maître de dessin au jeune Grand-Duc.

Il plaça sous la direction de l'architecte Tribolo les constructions et les jardins de Castello.

C'est lui encore qui acheta le palais Pitti auquel il laissa son nom, et dont il fit faire la belle cour.

Il avait appelé près de lui Georges Vasari, architecte, peintre et historien. Il demanda à l'historien une histoire de l'art, et donna au peintre le Palais-Vieux à peindre. L'architecte eut à construire un corridor qui joignit le palais Pitti au Palais-Vieux, à l'instar de celui qui, dit Homère, joignait le palais de Priam au palais d'Hector. Vasari reçut aussi l'ordre de bâtir cette magnifique galerie des Offices, devenue aujourd'hui le tabernacle de l'art, et dont Florence publie à cette heure une magnifique illustration. Ce monument plut tant à Pignatelli, qui le vit lorsqu'il n'était encore que moine à Florence, que, devenu pape en 1691, il fit faire sur le même modèle la Curia Innocenziana à Rome.

Enfin il réunit dans le palais de Via Larga, dans le Palais-Vieux et au palais Pitti, tous les tableaux, toutes les statues, toutes les médailles, soit antiques soit modernes, qui avaient été peints, sculptés, gravés ou retrouvés dans des fouilles par Côme l'Ancien, par Laurent et par le duc Alexandre, et qui deux fois, avaient été dispersés et pillés : la première fois lors du passage de Charles VIII, et la seconde fois, lors de l'assassinat du duc Alexandre par Lorenzino.

Aussi, la louange contemporaine l'emporta sur le blâme de la postérité; la partie sombre de cette vie se perdit dans la partie éclatante, et l'on oublia que ce protecteur des arts, des lumières et des lettres, avait tué un de ses fils, empoisonné une de ses filles et violé l'autre.

Il est vrai que les contemporains de Côme Ier étaient Henri VIII, Philippe II, Charles IX, Christiern II et cet infâme Paul III, dont le fils violait les évêques. (1)

(1) Benedetto Varchi. *Histoire de l'Evêque de Fano.*

Côme mourut le 21 avril 1574, laissant le trône ducal à son fils François 1er, qu'il avait associé au pouvoir depuis plusieurs années, et dont nous avons dit à peu près tout ce qu'il y a à en dire, devant la statue de Ferdinand 1er, à Livourne, et à propos de Bianca Capello, sa maîtresse et sa femme.

Côme était sobre, mangeait peu, buvait peu, et dans les dernières années de sa vie, il avait même renoncé à souper et se contentait de manger quelques amandes. Presque toujours pendant ses repas, il avait à sa table un savant, avec lequel il parlait chimie, botanique ou géométrie ; — un artiste avec lequel il raisonnait d'art, ou un poète avec lequel il discutait sur Dante ou sur Boccace. A défaut de ceux-ci il causait avec les officiers de bouche qui faisaient son service, des choses que chacun d'eux, à sa connaissance, avait étudiées, « car il en savait, dit son historien, autant à lui seul que tous les hommes ensemble. »

Ses deux plaisirs les plus vifs étaient la musique et la chasse. Il aimait à chanter en chœur, et souvent en se baignant dans l'Arno avec les gentilshommes qu'il avait admis dans sa familiarité, à l'aide de petites tablettes de bois, sur lesquelles, chacun, tout en nageant, suivait sa partie. — Côme donnait alors des concerts en pleine eau à ses sujets, car il était avant tout ennemi du repos, et qu'il travaillât ou s'amusât, il avait toujours besoin de s'occuper à quelque chose. — C'était à la fois le plus grand chasseur, le meilleur fauconnier et le pêcheur le plus habile de son royaume. Mais il fut forcé de renoncer de bonne heure à ces exercices, ayant été attaqué de la goutte à l'âge de 45 ans.

On voit qu'il y avait à la fois dans Côme 1er de l'Auguste et du Tibère.

Maintenant revenons à la salle du Palais-Vieux dont cette longue biographie nous a écarté, et qui est la même, s'il faut en croire

les traditions, dans laquelle s'accomplit l'étrange scène du viol d'Isabelle.

Le tableau, non pas le plus remarquable au point de vue de l'art, mais le plus extraordinaire certainement comme fait enregistré, est le tableau de Ligozzi, représentant la réception faite par Boniface VIII, à douze ambassadeurs de douze puissances, qui se trouvèrent tous être Florentins, tant le génie politique de la magnifique république était au XIIIe et au XIVe siècle, incontesté dans le monde.

Ces douze ambassadeurs étaient :

Muciato Franzezi, pour le roi de France.

Ugolino de Vicchio, pour le roi d'Angleterre.

Ranieri Langru, pour le roi de Bohême.

Vermiglio Alfani, pour le roi des Germains.

Simone Rossi, pour la Rascia.

Bernardo Ervai, pour le seigneur de Vérone.

Guiscardo Bastaï, pour le Kan de Tartarie.

Manno Fronte, pour le roi de Naples.

Guido Tabanca, pour le roi de Sicile.

Lapo Farinata des Uberti, pour Pise.

Gino de Diétaselvi, pour le seigneur de Camerino.

Et enfin Bencivenni Folchi, pour le grand-maître de l'hôpital de Jérusalem.

Ce fut cette réunion étrange qui fit dire à Boniface VIII, qu'un cinquième élément venait de se mêler au monde, et que les Florentins étaient ce cinquième élément.

Les fresques gigantesques qui couvrent les murs, ainsi que tous les tableaux du plafond, sont de Vasari. Les fresques représentent les guerres des Florentins contre Sienne et contre Pise. C'est pour l'exécution de ces dernières que Michel-Ange avait préparé ces beaux cartons, qui s'égarèrent sans que l'on sût jamais ce qu'ils étaient devenus.

Dans les autres chambres du palais, qui sont

les chambres d'habitations, on trouve aussi en nombre considérable des peintures de la même époque à peu près. Il faut excepter une charmante petite chapelle de Rodolfo Guirlandajo, qui fait, par son exécution serrée et religieuse, une opposition étrange avec cette peinture facile et païenne, du commencement de la décadence.

Tout bouleversé qu'il a été par les arrangements de Côme Ier, le Palais-Vieux conserve encore matériellement un souvenir de la république : c'est la tour de la Barberia, où fut enfermé Côme l'Ancien, et à la porte de laquelle, un demi siècle plus tard, lors de la conspiration des Pazzi, le brave gonfalonier, César Petrucci, monta la garde avec une broche.

Ce fut dans cette tour, aujourd'hui séparée en bûcher et changée en garde-robe, que Côme l'Ancien passa, certes, les quatre plus mauvais jours de sa longue vie. Pendant ces quatre

jours, la crainte d'être empoisonné par ses ennemis l'empêcha de prendre aucune nourriture.

Car, dit Machiavel, beaucoup voulaient qu'il fût envoyé en exil; mais beaucoup voulaient aussi qu'on le fît mourir, tandis que le reste se taisait ou par compassion ou par peur. Ces derniers, en ne prenant aucun parti, empêchaient que rien ne se conclût. Pendant ce temps, Côme avait été enfermé dans une tour du palais et donné en garde à un geôlier; et, comme du lieu où il était enfermé, ce grand citoyen entendait le bruit des armes qui se faisait sur la place, et le tintement éternel du beffroi qui appelait le peuple à la balie, il craignait à la fois, ou qu'on le fît mourir publiquement, ou bien plutôt encore, qu'on le frappât dans l'ombre. C'est pourquoi, s'arrêtant surtout à ce dernier soupçon, il fut quatre jours sans prendre aucune nourriture, si ce n'est un peu de pain qu'il avait apporté avec

lui. Alors, s'apercevant des craintes de son prisonnier, le geôlier qui venait de lui servir son dîner, que depuis quatre jours il emportait intact, s'approcha de lui et le regarda en secouant tristement la tête : — Tu doutes de moi, Côme, lui dit-il, tu crains d'être empoisonné, et dans cette crainte tu te laisses mourir de faim. C'est me faire peu d'honneur, que de croire que je veuille prêter les mains à une pareille infamie. Je ne pense pas que ta vie soit sérieusement menacée, car, crois-moi, tu as force amis dans ce palais et au dehors; mais, quand tu aurais à la perdre, demeure tranquille à mon égard, car, je te le jure, il te faudra, pour te l'ôter, un autre ministère que le mien; je ne rougirai jamais mes mains du sang de personne, et encore moins du tien, jamais tu ne m'as fait aucune offense. Rassure-toi donc ; mange, et garde-toi vivant pour tes amis et pour la patrie. Au reste, pour te rassurer mieux encore, fais-moi chaque jour

l'honneur de m'admettre à ta table, et je mangerai le premier de tout ce que tu mangeras.

A ces paroles, Côme se sentit tout reconforté, et se jetant au cou de son geôlier, il l'embrassa en pleurant, en lui jurant une reconnaissance éternelle, et en lui promettant de se souvenir de lui si jamais la fortune lui en fournissait l'occasion en redevenant son ami.

Machiavel oublie de dire si, dans les temps heureux, Côme se souvint de cette promesse faite aux jours de l'infortune.

Le nom de ce geôlier, qui, comme on le voit, laisse bien loin derrière lui tous les geôliers sensibles et honnêtes de messieurs Caigniez, Guilbert de Pixérécourt et Victor Ducange, était Federigo Malavolti.

Avis à la Postérité qui, n'étant pas chargée de geôliers, peut donner une bonne place à celui-ci!

XII.

La place du Grand-Duc.

En sortant du Palais-Vieux, on a devant soi, et tournant le dos, le Cacus de Baccio Bandinelli, et le David de Michel-Ange, gigantesques sentinelles de ce gigantesque palais ; à gauche, au second plan, la loge des Lanzi ; en face de soi, au troisième plan, le toit des

Digitized by Google

Pisans; enfin, à droite, le fameux Marsocco, qui partagea avec Jésus-Christ l'honneur d'être gonfalonier de Florence, enfin la fontaine de l'Ammanato, et la statue équestre de Côme Ier, par Jean de Bologne.

Baccio Bandinelli est l'exagérateur de Michel-Ange, dont le talent lui-même ne se sauve de l'exagération que par le sublime. Ce fut celui qui fit du Laocoon antique une copie qu'il trouvait si belle, qu'il la préférait à l'original. On raconta cette prétention à Michel-Ange, qui se contenta de répondre : — Il est difficile de dépasser un homme, lorsqu'on le suit par derrière.

Les artistes admirent fort l'attache du cou de Cacus. Baccio Bandinelli croyait sans doute aussi que c'était ce qu'il y avait de mieux dans son groupe, car à peine cette partie fut-elle exécutée qu'il la fit mouler et l'envoya à Rome. Michel-Ange vit cette copie, et se contenta de dire :— C'est beau, mais il faut atten-

dre le reste. En effet, le reste, c'est-à-dire le torse du Cacus, fut comparé très-exactement à un sac bourré de pommes de pins.

Michel-Ange n'était point le seul avec lequel Baccio Bandinelli fût en opposition d'art et en querelles de mots. Benvenuto Cellini, qui avait le poignard aussi léger que le ciseau, lui avait voué une haine égale à l'admiration qu'il portait à Michel-Ange. Un jour, les deux artistes se trouvaient ensemble devant Côme Ier, leurs disputes éternelles recommencèrent malgré la présence du Grand-Duc, et s'échauffèrent à un tel point, que Benvenuto, montrant son poignard à son adversaire : — Baccio, lui dit-il, je te conseille de te pourvoir d'un autre monde, car, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, je compte t'expédier de celui-ci. — Alors, répondit Bandinelli, préviens-moi un jour d'avance, pour que je me confesse, afin que je ne meure pas comme un chien, et que, quand je me présenterai à la porte du ciel, on ne me prenne pas pour toi !...

Le Grand-Duc calma Benvenuto, en lui commandant la statue de Persée, et Baccio Bandinelli en lui faisant exécuter son groupe d'Adam et d'Ève.

Quant au David, il a aussi son histoire, car à Florence, tout ce peuple de statues et de tableaux a sa tradition individuelle; il dormait depuis cent ans dans un bloc de marbre ébauché, auquel Simon de Fiesole, sculpteur du commencement du xve siècle, avait voulu donner la forme d'un géant. Mais le statuaire inexpérimenté, ayant mal pris ses mesures, avait repoussé le bloc du piédestal, et le bloc gisait inachevé lorsque Michel-Ange le vit, se prit de pitié pour ce marbre informe, le redressa, et le prenant corps à corps, s'escrima si bien du ciseau et du maillet, qu'il en tira cette statue de David. Michel-Ange avait alors vingt-neuf ans.

Ce fut pendant que ce grand artiste exécutait cet ouvrage, qu'il reçut la visite du gon-

falonier Soderini, le seul gonfalonier perpétuel qu'ait eu la république. Soderini avec sa sottise, que Machiavel, son secrétaire, a rendue proverbiale par un quatrain, ne manqua pas de lui faire critiques sur critiques. Michel-Ange, impatienté, fit semblant de se rendre à l'une d'elles, et prenant, en même temps que son ciseau, une poignée de poussière de marbre, il invita Soderini à s'approcher pour voir par lui-même si son conseil était bien suivi. Soderini s'approcha, ouvrant ses grands yeux hébétés, et Michel-Ange y fit voler la poignée de poussière de marbre qu'il tenait cachée dans sa main, ce qui pensa l'aveugler.

Vasari et Benvenuto ont eu tort de dire que ce David était un chef-d'œuvre; ceux qui ont écrit depuis sur Florence ont eu tort de dire que c'était une œuvre au dessous de la critique. C'est tout bonnement un ouvrage de la jeunesse de Michel-Ange, à la fois plein de beautés et de défaut, mais qui, placé où il est,

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

concourt admirablement à l'ensemble de cette belle place.

La Loggia dei Lanzi, un des chefs-d'œuvre de cet André Organa qui signait ses tableaux : *Orgagna, sculptor*, et ses sculptures : *Orgagna, pictor*, fut élevée primitivement, en 1374, pour offrir aux magistrats, dans les balies qui se tenaient sur la place publique, un refuge contre la pluie qui, lorqu'elle tombe à Florence, tombe par torrents. Ce sont les rostres de cet autre forum; c'est de là, et de la Ringhiera, espèce de tribune disparue au milieu d'une tempête populaire, et qui était dressée à la porte du Palais-Vieux, que les orateurs parlaient au peuple. Sous les Médicis, les lansquenets ayant eu leur corps-de-garde dans le voisinage de la Loggia, et se trouvant naturellement inoccupés, comme le sont toujours des soldats étrangers, ils passaient leur temps à se promener sous ce beau portique; de là le nom de *Loggia dei Lanzighinetti*, et, par abréviation, *dei Lanzi*.

La Loggia dei Lanzi est richement ornée de statues antiques et modernes ; ces statues antiques, qui sont au nombre de six, et qui représentent des prêtresses ou des vestales, viennent de la villa Médicis, de Rome, et ont perdu le nom de leurs auteurs. Les statues modernes, qui sont au nombre de trois, et qui représentent une Judith, un Persée, et un Romain enlevant une Sabine, sont de Donatello, de Benvenuto Cellini et de Jean de Bologne.

La Judith de Donatello doit son illustration, bien plutôt à la circonstance qui a présidé à son installation actuelle, qu'à son mérite même comme art. En effet, c'est une des plus faibles, des plus raides et des plus gauches statues de l'auteur. Elle était au palais Riccardi, et appartenait aux Médicis ; mais, lorsque Pierre, après avoir livré la Toscane à Charles VIII, eut été chassé de Florence, et que son palais eut été pillé, on résolut de perpétuer la

mémoire de cette vengeance populaire, en dressant la Judith sous la loge des lansquenets. En conséquence, elle y fut transportée en grande pompe, et l'on grava sur son piédestal cette menace que Laurent II laissa, à son retour, subsister sans doute par insouciance, et Alexandre, à son avènement au trône, par mépris.

« Exemplum salut. Publ. Cives posuêre xccccxcv. »

Quant au Grand-Duc actuel, il n'y a probablement pas même fait attention : il est trop aimé pour que cela le regarde.

A côté de la Judith est le Persée ; le Persée que Benvenuto a tant appelé un chef-d'œuvre, qu'il est devenu de mode de lui contester ce titre ; et qui, au reste, vaut à peu près tout ce qui se faisait dans la même époque. D'ailleurs, quand nous autres artistes qui connaissons, pour les avoir éprouvées, les sueurs, les transes et les fatigues de l'enfantement, nous li-

sons, dans Benvenuto lui-même, tout ce que sa statue lui a coûté d'insomnie, de labeur et de fièvre; lorsque nous assistons à cette lutte de l'homme, à la fois contre les hommes et la matière; lorsque nous voyons la force manquer au statuaire, le bois manquer à la fournaise, le métal manquer au moule; lorsque nous voyons le bronze déjà fondu se figer, refusant de couler dans la forme, et l'artiste, désespéré, jeter dans la chaudière tarie par le feu plats d'étain, couverts d'argent, aiguières dorées, prêt à s'y jeter lui-même enfin de désespoir, comme un autre Empédocle dans un autre Etna, nous devenons indulgents, en face d'une œuvre qui, si elle n'est pas de premier ordre, marche au moins derrière Michel-Ange, de pair avec les Jean de Bologne, et en avant des Ammanato, des Tasca et des Baccio Bandinelli.

Mais ce qui est vraiment délicieux, ce dont personne ne contestera le ravissant caractère,

ce sont les figurines du piédestal, dont Benvenuto connaissait si bien la valeur, qu'il se brouilla avec la duchesse, plutôt que d'en déshériter sa statue. Ces figurines étaient tellement du goût de la pauvre Éléonore de Tolède, qu'elle les voulait absolument garder dans son appartement, et qu'il fallut tout l'entêtement artistique de Cellini pour les lui arracher des mains.

Le troisième groupe est l'enlèvement des Sabines, de Jean de Bologne, qui, à son apparition, eut un tel succès, que l'on venait de tous les points de l'Italie pour l'admirer. Ces trois figures qui, au reste, sont d'une grande beauté, tant par l'expression des physionomies, que par le modelé des chairs, n'eurent pas le bonheur de plaire à tout le monde. Un seigneur romain entr'autres, qui était parti de la rue du Corso, à cheval, pour le venir voir, et qui était resté cinq jours en route, s'en approcha, toujours à cheval, s'arrêta un instant,

et, sans descendre de sa monture : — Voilà donc, dit-il, la chose dont on fait tant de bruit. Puis, haussant les épaules, il remit son cheval au galop, et reprit le chemin de Rome.

Nous conseillons à ceux qui voudraient suivre l'exemple du curieux Romain de descendre de cheval, et de regarder de près le petit bas-relief du piédestal représentant l'enlèvement des Sabines.

En face du Palais-Vieux, attenant à la poste aux lettres, est une avance en bois, qu'on appelle le toit des Pisans, et qui n'a rien de remarquable que la circonstance qui lui a fait donner son nom.

On sait les longues guerres et la haine éternelle des deux républiques. Pise fut en petit à Florence ce que Rome fut à Carthage, et Florence, comme Rome, n'eut pas de repos que Pise ne fût, sinon détruite, du moins soumise. Une des victoires qui concoururent à cette soumission fut celle de Cascina, qui fut rem-

employèrent à bâtir ce toit, qui, encore aujourd'hui, du nom de ses constructeurs, est appelé le toit des Pisans.

Le Marsocco actuel est innocent du suicide des deux Pisans; car, vers l'an 1420, le vieux Marsocco, qui datait du x. siècle, étant tombé en poussière, la seigneurie en commanda un autre à Donatello. C'est celui qu'on voit aujourd'hui, tenant sous sa patte l'écusson à la fleur de lys rouge de Florence, et il a l'air trop bonne bête pour avoir rien de pareil à se reprocher.

La fontaine de l'Ammanato, malgré la réputation qu'on lui a faite, est à mon avis un assez médiocre ouvrage. Les chevaux marins et le Neptune ne semblent pas faits l'un pour l'autre et n'ont aucune proportion entre eux; on dirait un géant traîné par des Poney. Une chose non moins ridicule est le maigre filet d'eau qui suinte de ce colosse. En revanche, les figures de bronze de grandeur naturelle,

accroupies sur les rebords du bassin, sont charmantes. L'année dernière, on s'aperçut un beau matin qu'il en manquait une. Pendant deux mois on fit les recherches les plus actives pour savoir ce qu'elle était devenue. Au bout de ce temps, on apprit qu'un amateur anglais l'avait enlevée; seulement on ignore encore quel est le procédé dont il s'est servi pour cet enlèvement, chaque figure pesant plus de deux milliers.

Une chose particulière à cette fontaine, c'est qu'elle est située juste à l'endroit où fut brûlé Savonarole.

Un mot sur cet homme étrange, sur son caractère, sur son supplice et sur la mémoire qu'il a laissée.

Frère Jérôme Savonarole naquit à Ferrare, le 21 septembre 1452, de Nicolas Savonarole et d'Elena Buonaconi. Dès son enfance, on remarqua en lui un caractère grave et des dehors austères, et aussitôt qu'il fut en âge d'a-

voir une volonté, il manifesta le désir de se faire religieux. Dans ce but, il étudia avec une application soutenue la Philosophie et la Théologie, lisant et relisant sans cesse les œuvres de Saint-Thomas-d'Aquin, ne suspendant ces graves lectures que pour faire des vers toscans. Cette occupation était si agréable à Savonarole, qu'il se l'interdit bientôt, se reprochant de prendre un si grand plaisir à une distraction qu'il regardait comme mondaine.

Parvenu à l'âge de vingt-deux ans, il rêva une nuit qu'il était exposé nu dans la campagne, et qu'il lui tombait sur le corps une pluie d'eau glacée. L'impression fut telle qu'il se réveilla, et qu'en se réveillant il résolut de se donner à l'instant même tout à Dieu, cette pluie bienfaisante ayant, à ce qu'il assurait, éteint à tout jamais les passions dans son cœur.

Ce fut la première de ces visions qui lui

devinrent depuis si fréquentes et si familières.

Le lendemain, qui était le 24 avril 1475, sans avertir ni parents ni amis, il s'enfuit à Bologne, et revêtit l'habit de Saint-Dominique.

Le jeune dominicain était déjà depuis quelque temps à Bologne, lorsque la guerre s'étant allumée entre Ferrare et Venise, on résolut de dégrever le couvent de ses bouches inutiles. Frère Jérôme Savonarole, dont rien n'avait pu faire encore apprécier le génie, fut du nombre des exilés. Il s'en vint alors à Florence où il trouva l'occasion de prêcher tout un Carême dans l'église de San-Lorenzo; mais, inexpérimenté qu'il était encore, il ne réussit ni pour la voix, ni pour le geste, ni pour l'éloquence; alors il douta lui-même de la mission qu'il s'était cru appelé à remplir, et résolut de se borner à l'explication des saintes écritures. Il se retira donc dans un

couvent de Lombardie où il comptait rester éternellement, lorsqu'il fut redemandé à Florence par Laurent de Médicis. Le jeune Pic de la Mirandole avait suivi les prédications de frère Jérôme, et à travers l'embarras de l'élocution, la gaucherie du geste, il avait reconnu l'accent de l'inspiré et le regard sombre et profond de l'homme de génie.

Mais déjà il s'était fait un progrès immense dans Savonarole; le temps qu'il avait passé en Lombardie avait été employé par lui à des études d'éloquence, et lorsqu'il revint à Florence, il commençait à croire de nouveau que Dieu l'avait choisi pour parler aux peuples par sa voix. Ses premiers essais le confirmèrent dans cette croyance.

D'ailleurs le temps était bon pour s'ériger en prophète, l'Italie était pleine de factions, et l'église de scandales. Innocent VIII régnait alors, et ses seize enfants lui avaient valu le surnom de père de son peuple; aussi Savona-

role prit-il pour texte de ses discours trois propositions.

La première, que l'Église devait être renouvelée;

La seconde, que l'Italie serait battue de verges;

Et la troisième, que ces évènements s'accompliraient avant la mort de celui qui les annonçait. Cette mort devait arriver avant la fin du siècle; or, comme on était à l'année 1490, toutes ces prophéties devaient faire d'autant plus d'effet qu'elles annonçaient des choses prochaines, et que Savonarole, comme cet homme qui faisait le tour des murs de Jérusalem, après avoir commencé par crier malheur aux autres, finissait par crier malheur à lui-même.

Luther accomplit la première des prédictions de Savonarole.

Alexandre de Médicis la seconde.

Et Roderic Borgia la troisième.

Digitized by Google

Les prédications de Savonarole produisirent un tel effet et attirèrent un tel concours d'auditeurs, que, quoiqu'on lui eût accordé le Dôme comme la plus grande des églises de Florence, le Dôme se trouva bientôt trop étroit pour la foule qui venait se nourrir de sa parole. On fut donc obligé de séparer des hommes, les femmes et les enfants, et de leur réserver des jours particuliers. En outre, chaque fois que Savonarole se rendait de son couvent au Dôme et retournait du Dôme à son couvent, on était obligé de lui donner une garde. Les rues dans lesquelles il devait passer étaient pleines d'hommes du peuple qui, le regardant comme un saint, voulaient baiser le bas de sa robe.

Cette popularité lui valut d'être nommé, en 1490, prieur du couvent de Saint-Marc, et à l'occasion de cette nomination, il donna une nouvelle preuve de son caractère inflexible. Il était d'habitude, et les prédécesseurs de

Savonarole avaient presque fait de cette concession une règle, que ceux qui étaient promus au rang de prieurs dans les ordres réguliers allassent présenter leurs hommages à Laurent de Médicis comme au chef suprême de la République, et le priassent de leur accorder sa protection. Savonarole, qui ne reconnaissait d'autre chef à la République que ceux qu'elle s'était donnés par élection, refusa constamment d'accomplir cet acte d'inféodation à un pouvoir qu'il regardait comme usurpé. Vainement ses amis l'en pressèrent-ils, vainement Laurent lui fit-il savoir qu'il le recevrait avec plaisir. Savonarole répondit constamment qu'il était prieur de Dieu et non de Laurent; celui-ci n'avait donc rien de plus à attendre de lui, que les derniers citoyens.

Cette réponse, comme on le comprend, blessa fort l'orgueilleux Médicis; c'était la seule opposition qu'il eût rencontrée à Florence

depuis la conspiration des Pazzi. Aussi les prédications exaltées de Savonarole ayant produit quelques troubles, Laurent profita-t-il de cette occasion pour faire dire au moine rebelle par cinq des premiers de la ville, qu'il eût à interrompre son prêche, ou tout au moins à modérer sa fougue. Savonarole répondit à ceci par un discours plus violent qu'aucun de ceux qu'il avait faits encore, discours qu'il termina en annonçant au peuple la mort prochaine de Laurent de Médicis.

Cette prédiction se réalisa dix-huit mois après, c'est-à-dire le 9 avril 1492.

Alors il arriva que, sur son lit de mort, Laurent le magnifique se souvint du pauvre prieur de Saint-Marc, et le reconnaissant pour un inspiré, puisqu'il avait si bien prophétisé les choses qui arrivaient, ne voulut recevoir l'absolution que de lui. Il l'envoya donc chercher, et cette fois Savonarole, fidèle à sa promesse, accourut à son lit de

mort, agissant en cela comme il l'aurait fait pour le dernier des citoyens.

Laurent le magnifique se confessa. Il avait sur la conscience force crimes inconnus et cachés; de ces crimes comme en commettent les puissants, qui veulent à tout prix garder leur puissance. Mais, si grands que fussent ses crimes, Savonarole lui promit le pardon de Dieu à trois conditions. Le moribond, qui ne croyait pas en être quitte à si bon marché, lui demanda quelles étaient ces trois conditions.

— La première, dit le moine, c'est que vous ayez une foi vive et inaltérable en Dieu.

— Je l'ai, répondit vivement Laurent.

— La seconde, c'est que vous restituerez, autant que possible, le bien que vous avez mal acquis.

Laurent réfléchit un instant; puis, après un effort sur lui-même.

— C'est bien, je le restituerai, dit-il.

Digitized by Google

— Enfin la troisième, c'est que vous rendrez la liberté à Florence.

— Oh! pour cela non, dit le mourant, j'aime mieux être damné.

Tournant alors le dos à Savonarole, Laurent ne prononça plus une seule parole; il expira le même jour.

Et comme sa mort, dit Machiavel, devait être le signal de grandes calamités, Dieu permit qu'elle fût accompagnée de terribles présages. La foudre tomba sur le Dôme, et Roderic Borgia fut nommé pape.

L'orage prédit par Savonarole s'avançait : Charles VIII apparaissait à l'horizon, marchant vers son royaume de Naples, et menaçant de passer sur Florence, lui et sa colère. Savonarole fut député au devant de l'armée ultramontaine.

Le moine demeura fidèle à sa mission, et parla au roi, non en ambassadeur, mais en prophète. Il lui prédit la victoire et les grâces

Digitized by Google

de Dieu s'il rendait la liberté à Florence; il lui promit les revers et l'inimitié du Seigneur, s'il la laissait sous le joug. Charles VIII ne vit dans Savonarole qu'un bon religieux qui se mêlait de parler politique, c'est-à-dire d'une chose qu'il ne comprenait pas. Il passa à travers Florence sans faire attention à ses paroles, et ne quitta la ville révoltée qu'après avoir exigé de la seigneurie la levée du séquestre placé sur les biens des Médicis, et l'annulation du décret qui mettait leur tête à prix.

Moins d'un an après, la nouvelle prédiction de Savonarole était encore accomplie. Les succès s'étaient changés en revers, et Charles VIII, l'épée à la main, était forcé de se rouvrir, par la bataille du Taro, un chemin sanglant vers la France.

Tout jusque là secondait Savonarole, et les évènements semblaient aux ordres de son génie. Aussi son influence dans la république était-elle, après la chute de Pierre de Mé-

dicis, devenue plus grande que jamais. Il reçut alors de la seigneurie commission de présenter une nouvelle forme de gouvernement. Savonarole, libre dès lors de donner carrière à ses idées démocratiques, établit son système sur la base la plus large et la plus populaire qui eût encore été offerte à la république florentine.

Le droit de distribuer les places et les honneurs devait être accordé à un grand conseil composé de tout le peuple ; et comme le peuple ne pouvait être convoqué en masse à chaque instant, et pour chaque chose qui réclamait son examen et son approbation, il devait déléguer son autorité à un certain nombre de citoyens choisis par lui-même, et auquel il transmettrait ses droits. Ce fut pour réunir cette assemblée d'élus que Savonarole fit construire dans le Palais-Vieux, par Cronaca son ami, cette fameuse salle du conseil, dans laquelle pouvaient tenir à l'aise mille citoyens.

Ce n'était pas tout : après la partie matérielle de la liberté, si on peut parler ainsi, il fallait s'occuper de sa partie morale, c'est-à-dire des mœurs et des vertus, sans lesquelles elle ne peut se maintenir. Or les Médicis avaient répandu l'or à pleines mains : l'or avait enfanté le luxe, le luxe les plaisirs. Florence n'était plus cette république sévère où la parcimonie publique et l'économie privée permettaient au gouvernement de commander à la fois à Arnolfo di Lapo une nouvelle enceinte de remparts, un Dôme magnifique, un palais imprenable, et un grenier public où pût être enfermé le blé de toute une année. Florence s'était faite molle et voluptueuse; Florence avait des savants grecs, des poètes érotiques, des tableaux obscènes, et des statues effrontées. Il fallait porter le fer et le feu dans tout cela; il fallait ramener les Florentins à la simplicité antique; il fallait détruire Athènes, et avec ses débris rebâtir Sparte.

Savonarole choisit l'époque du Carême pour tonner contre cette tendance mondaine, et pour lancer l'anathême sur toutes ces corruptrices superfluités. Sa parole eut sa puissance ordinaire. A sa voix, chacun se hâta de venir amoncéler sur les places publiques tableaux, statues, livres, bijoux, vêtements de brocard et habits brodés. Alors le moine, suivi d'une foule de femmes et d'enfants qui chantaient les louanges de Dieu, sortit du Dôme, une torche à la main, et s'en alla par les rues, allumant tous ces bûchers renouvelés chaque jour et chaque jour dévorés.

Ce fut dans un de ces brâsiers que fra Bartolomeo vint jeter ses pinceaux érotiques et ses toiles mondaines qui jusqu'alors avaient détourné son génie de la voie divine. Converti au Seigneur, fra Bartolomeo jura de ne traiter désormais que des sujets religieux, et il tint son serment.

Cependant, après avoir triomphé jusqu'à ce

jour, Savonarole allait enfin s'attaquer au colosse contre lequel il devait se briser.

Alexandre VI était monté sur le trône pontifical, et y avait porté les désordres de sa vie privée. Plus l'exemple de l'impiété et de la débauche descendait de haut, plus il était abominable. Savonarole n'hésita pas un instant, et il attaqua la cour de Rome avec la même véhémence qu'il eût attaqué la cour de France ou la cour d'Angleterre.

Alexandre VI crut répondre efficacement à ces attaques, en fulminant une bulle dans laquelle il déclarait Savonarole hérétique, et lui interdisait sa prédication. Savonarole éluda cette défense, en faisant prêcher à sa place Dominique Bonvicini de Pescia, son disciple. Mais bientôt se lassant du silence, il déclara, sur l'autorité du pape Pélage, qu'une excommunication injuste était sans efficacité, et que celui qui en avait été atteint n'avait pas même besoin de s'en faire absoudre. En conséquence,

le jour de Noël de l'année 1497, il déclara en chaire que le Seigneur lui inspirait la volonté de secouer l'obéissance, attendu la corruption du maître, et il continua ses prédications ou plutôt ses attaques, avec plus de force, de liberté et d'enthousiasme que jamais.

Alors il arriva un moment où, pour le peuple florentin, Savonarole ne fut plus un homme, mais un messie, un second Christ, un demi Dieu.

Mais au milieu de tout ce peuple qui le regardait, passait à genoux, lui marchait triste et la tête baissée, car il sentait que sa chute était prochaine, et rien ne lui avait révélé encore que Luther était né.

Alexandre VI répondit à cette rebellion par un bref qui déclarait à la seigneurie que, si elle n'interdisait point la parole au prieur des dominicains, tous les biens des marchands florentins situés sur le territoire pontifical seraient confisqués, et la républi-

que, mise en interdit et déclarée ennemie spirituelle et temporelle de l'Église. La seigneurie, qui voyait croître d'une manière effrayante la puissance pontificale dans la Romagne, et qui sentait César Borgia aux portes, n'osa point résister, et cette fois intima elle-même à Savonarole l'ordre de suspendre ses prédications. Savonarole ne pouvait résister; d'ailleurs la résistance eût été une infraction aux lois que lui-même avait consenties : il prit donc congé de son auditoire, dans un prêche qu'il annonça être le dernier. En même temps, on annonça qu'un autre prédicateur très-renommé était arrivé au nom d'Alexandre VI, pour remplacer frère Savonarole, et combattre la parole impie par la parole sainte.

On comprend que le nouveau venu essaya vainement de se faire entendre; car la retraite de Savonarole, au lieu de calmer la fermentation, l'avait augmentée. On parlait de ses visions divines, de ses prophéties réalisées, ou

annonça des miracles. Le prieur des Dominicains avait offert, disait-on, de descendre avec le champion de la papauté, dans les caveaux de la cathédrale, et de ressusciter un mort. Ces bruits auxquels Savonarole était étranger, répandus par des sectaires trop zélés, revinrent à frère François de Pouille; c'était le nom du prédicateur venu de Rome. Frère François était d'une trempe pareille à celle de Savonarole, et n'avait contre lui que le désavantage de défendre une mauvaise cause. Au reste, ardent fanatique, prêt à mourir pour cette cause, si sa mort pouvait la faire triompher, il répondit à ces bruits vagues par un défi formel : il proposait d'entrer avec le prieur des Dominicains, dans un bûcher ardent, et là, disait-il, à la face du peuple, Dieu reconnaîtrait ses élus. — Cette proposition était d'autant plus étrange de sa part qu'il ne croyait pas à un miracle; mais il espérait par cette offre décider Savonarole à tenter

l'épreuve, et en mourant, entraîner du moins avec lui le tentateur qui précipitait tant d'âmes avec la sienne dans la damnation éternelle.

Si exalté que fût Savonarole, il n'espérait point que Dieu fît un miracle en sa faveur. D'ailleurs, n'ayant jamais proposé le premier défi, il ne se croyait nullement dans l'obligation d'accepter le second. — Mais alors il arriva une chose qui prouve jusqu'à quel point il avait excité le fanatisme de ses disciples. Frère Dominique Bonvicini, plus confiant que lui dans l'intervention de Dieu, fit répondre qu'il était prêt à tenir tête à François-de-Pouille et à accepter l'épreuve du feu. — Malheureusement ce dévoûment ne faisait pas le compte de frère François, c'était le maître et non le disciple qu'il voulait frapper; et s'il mourait, il voulait du moins que sa mort eût tout l'éclat que pouvait lui donner celle de l'antagoniste illustre, avec lequel, seul, il consentait à lutter.

Mais Florence semblait atteinte d'une folie générale. A défaut de frère François, deux moines Franciscains, nommés l'un frère Nicolas de Pilly et l'autre frère André Rondinelli, déclarèrent qu'ils étaient prêts à tenir l'épreuve du feu avec frère Dominique : le même jour, le bruit que le défi mortel était accepté se répandit par toute la ville.

Les magistrats voulurent empêcher le scandale ; il était trop tard. Le peuple comptait sur un spectacle inattendu, inoui, terrible; et il n'y avait pas moyen de le lui enlever, sans exposer la ville à quelque émeute. Les magistrats furent donc obligés de céder; ils décidèrent alors que ce duel étrange aurait lieu entre frère Dominique Bonvicini et frère André Rondinelli, qui, ayant prouvé qu'il était le premier en date, obtint la préférence sur frère Nicolas de Pilly. Dix citoyens élus à la majorité des voix furent chargés de régler les détails de la lutte, de fixer le jour et le lieu.

Le jour fut fixé au 7 avril 1498, et la place du Palais, ou plutôt de la Seigneurie, comme on l'appelait alors, fut choisie pour le champ-clos.

Dès que cette décision fut connue, la foule s'amassa si nombreuse sur la place, quoiqu'il y eût encore cinq jours à attendre avant le jour fixé, que les juges comprirent qu'il n'y aurait aucun moyen de faire les préparatifs nécessaires, si l'on ne remplissait point d'hommes armés les rues adjacentes. Moyennant cette précaution, prise pendant la nuit, la place, un matin, se trouva vide, et l'on put commencer les travaux.

On sépara d'abord, à l'aide d'une cloison, la loge *dei Lanzi* en deux compartiments, dont l'un était réservé à frère Rondinelli et à ses Franciscains, et l'autre, à frère Dominique et aux disciples de Savonarole; puis on établit un échafaud en charpente, de cinq pieds de haut, de dix de large et de quatre-vingts de

long. Cet échafaud fut tout garni de bruyère, de fagots et d'épines du bois le plus sec que l'on put trouver. Au milieu du bûcher, on ménagea deux espèces de corridors de la longueur de l'échafaud, séparés l'un de l'autre par une cloison de branches de pin. Ces corridors s'ouvraient d'un côté sur la loge dei Lanzi, et de l'autre, sur l'extrémité exposée : le tout devait se passer au grand jour, afin que chacun pût voir les champions entrer et sortir; il n'y avait donc moyen ni de reculer ni d'organiser un faux miracle.

Le jour arrivé, les Franciscains se rendirent à leur loge sans aucune démonstration apparente. Savonarole, au contraire, annonça une grande messe à laquelle il pria tous ses prosélytes d'assister; puis, la messe finie, au lieu de renfermer l'hostie dans le tabernacle, il s'avança vers la porte, le saint Sacrement à la main, sortit de l'église et se rendit à la place du palais. Frère Dominique de Pescia le

suivait avec toutes les apparences d'une foi ardente, tenant à la main un crucifix, dont de temps en temps il baisait les pieds en souriant. Tous les moines Dominicains du couvent de Saint-Marc venaient derrière lui, partageant visiblement sa confiance et chantant des hymnes au Seigneur. Enfin, après les Dominicains, marchaient les citoyens les plus considérables de leur parti, tenant des torches à la main; car, sûrs qu'ils étaient de la réussite de leur sainte entreprise, ils voulaient eux-mêmes mettre le feu au bûcher.

Il est inutile de dire que la place était tellement pleine de monde, que la foule dégorgeait dans toutes les rues. Les portes et les fenêtres semblaient murées avec des têtes, les terrasses des maisons environnantes étaient couvertes de spectateurs, et il y avait des curieux jusque sur la tour du Bargelles, jusque sur le toit du dôme, sur la plate-forme du Campanile.

Sans doute l'assurance de frère Dominique commença d'inspirer quelques craintes aux Franciscains; car, lorsqu'on leur fit dire que frère Dominique était prêt, ils déclarèrent qu'ils avaient appris que frère Dominique s'occupait de magie, et, grâce à cet art, composait des charmes et des talismans. En conséquence, ils demandaient que leur adversaire fût dépouillé de ses habits visités par des gens de l'art, et revêtu d'habits nouveaux qui lui seraient donnés par les juges! Frère Dominique ne fit aucune objection, dépouilla lui-même sa robe, et se livra à l'investigation des médecins, après quoi il revêtit le nouveau froc qui lui fut apporté, et fit demander une seconde fois aux Franciscains s'ils étaient prêts. Frère André Rondinelli fut alors obligé de sortir de sa loge. Mais comme il vit en sortant que son adversaire se préparait à traverser les flammes, en tenant en main le St-Sacrement que Savonarole venait de lui remettre,

il s'écria que c'était une profanation que d'exposer le corps de Notre-Seigneur à être brûlé; d'ailleurs, que, s'il y avait miracle, le miracle n'aurait rien d'étonnant, puisque ce n'était pas frère Bonvicini, mais son fils bien aimé que Dieu sauverait des flammes. En conséquence, il déclara que, si le Dominicain ne renonçait pas à cette aide surnaturelle, lui renoncerait à l'épreuve. De son côté, Savonarole, à qui, pour la première fois peut-être, le doute vint à l'esprit, et cela parce qu'il s'agissait d'un autre que de lui, déclara que l'épreuve ne se ferait qu'à cette condition. Les Franciscains ne voulurent pas démordre de la prétention, Savonarole se retrancha dans son droit et tint ferme, et comme ni les uns ni les autres ne voulurent céder, quatre heures s'écoulèrent en discussions, pendant lesquelles le peuple, exposé à un soleil ardent, commença de murmurer si haut et si bien, que Dominique Bonvicini déclara, pour en finir,

qu'il était prêt à tenter l'épreuve avec un simple crucifix. Il n'y avait plus moyen de reculer, le crucifix n'était que l'image et non la présence réelle. Frère Rondinelli fut donc forcé de se soumettre! et l'on annonça au peuple que l'épreuve allait commencer. Au même instant il oublia toutes ses fatigues et battit des mains, comme on fait chez nous au théâtre, lorsqu'après une longue attente les trois coups du régisseur annoncent que la toile va se lever.

Mais en ce moment même, par un hasard étrange, un violent orage éclata sur Florence. Depuis long-temps cet orage s'amassait sur la ville, sans que personne eût remarqué ce qui se passait au ciel, tant chacun avait les yeux fixés sur la terre. Il tomba de tels torrents de pluie, que le feu qu'on venait d'allumer fut éteint à l'instant même, sans qu'il fût possible de le ranimer, quoiqu'on y jetât toutes les torches qu'on put se procurer, et quoiqu'on

apportât du feu et des tisons enflammés, de toutes les maisons qui donnaient sur la place.

Dès lors la foule se crut jouée ; et comme les uns criaient que l'empêchement était venu des Franciscains, tandis que les autres affirmaient qu'il avait été suscité par les disciples de Savonarole, le peuple fit indistinctement retomber la responsabilité de son désappointement sur les deux champions, et les prit tous deux en mépris. Aux cris qu'elle entendit pousser, aux démonstrations hostiles qu'elle vit faire, la seigneurie donna ordre à la foule de se retirer ; mais, malgré la pluie qui continuait de tomber par torrents, personne n'obéit. Force fut donc à la fin aux deux adversaires de traverser la foule. C'était là qu'on les attendait. Frère Rondinelli fut reconduit à grands coups de pierre, au milieu des huées, et rentra à son couvent tout meurtri, et avec sa robe en lambeaux. Quant à Savonarole, il

sortit comme il était entré, le St-Sacrement à la main ; et grâce à cette sainte sauve-garde, il parvint, sans accident, lui et les siens, jusqu'à la place St-Marc, où était situé son couvent.

Mais de ce jour le prestige fut détruit; Savonarole ne fut plus, même pour le peuple, un moine fanatique, il fut un faux prophète. Frère François de Pouille, cet envoyé d'Alexandre, duquel était partie la première proposition, et qui était resté en arrière dès qu'il avait vu les Franciscains et les Dominicains s'engager, profita habilement de cette déception pour animer contre Savonarole tout ce qu'il avait d'ennemis dans Florence. Ces ennemis étaient d'abord tous ceux qui maintenaient une excommunication comme valable, quelle que fût la moralité du pape qui l'aurait lancée. C'étaient ensuite tous les partisans des Médicis qui croyaient que l'influence seule de Savonarole s'opposait à leur retour,

et qui portaient tant d'ardeur dans leur opinion politique qu'on les appelait les *arrabiat* ou les enragés.

Aussi, le lendemain, dimanche des Rameaux, lorsque Savonarole monta en chaire pour expliquer sa conduite de la veille, les cris de *à bas le faux prophète! à bas l'hérétique! à bas l'excommunié!* se firent entendre de tous côtés, renouvelés avec tant d'acharnement que Savonarole, dont la voix était faible, ne put dominer ce tumulte. Alors Savonarole, voyant qu'il avait perdu toute son influence sur le peuple qui, la veille encore, écoutait ses moindres paroles à genoux, se couvrit la tête de son capuchon, et se retira dans la sacristie; puis, de la sacristie, gagna, sans être vu, son couvent. Mais cette retraite n'avait point désarmé les ennemis de Savonarole, et ils résolurent de le poursuivre à son couvent, où ils présumèrent avec raison qu'il s'était retiré. Les cris *à Saint-Marc! à Saint-Marc!* se

firent entendre. Ces cris, poussés par les rues, ameutèrent tous ceux chez lesquels ils éveillaient ou l'intérêt ou la vengeance. Le noyau d'insurrection se recruta à chaque pas, et bientôt la foule alla battre les murs de Saint-Marc comme une marée qui monte. A l'instant même les portes furent enfoncées, et le flot populaire se répandit dans le couvent.

Se doutant que c'était à lui que l'on en voulait, Savonarole ouvrit sa cellule, et parut sur le seuil. Il y eut alors un instant d'hésitation parmi ces hommes habitués à trembler devant lui ; mais deux *arrabiati* s'étant jetés sur lui, et ayant crié : *Au bûcher, l'hérétique ! au gibet le faux prophète !* mille cris répondirent à ses cris. On fit sortir Savonarole pour le conduire directement au supplice; et ce ne fut qu'avec grande peine que deux magistrats, accompagnés d'un corps de troupe, réunie à la

hâte au bruit de cette émeute, parvinrent à l'arracher des mains de cette populace, en lui promettant que justice serait faite, et qu'elle ne perdrait rien à attendre.

En effet, le 23 mai, c'est-à-dire quarante-deux jours après l'épreuve qui avait échoué, un second bûcher s'élevait sur la place du palais. Un poteau se dressait au milieu de ce bûcher, et à ce poteau étaient liés trois hommes ; ces trois hommes étaient frère Jérôme Savonarole, Dominique Bonvicini, et Silvestre Maruffi, qui se trouvait là on ne sait trop comment, et auquel on avait fait son procès par dessus le marché. Aussi le peuple, auquel on avait tenu plus que parole, semblait-il parfaitement satisfait.

Savonarole expira comme il avait vécu, les yeux au ciel, et si fort détachés de la terre, que la douleur ne lui fit pas pousser un cri. Déjà le moine et ses disciples étaient enveloppés de flammes, qu'on entendait encore

l'hymne saint qu'ils chantaient en chœur et qui, d'avance, allait frapper pour eux à la porte du ciel.

Ce fut ainsi que s'accomplit la dernière prédiction de Savonarole.

Mais à peine fut-il mort, que le souvenir de toute sa vie et le spectacle de ses derniers moments, si bien en harmonie avec ce souvenir, firent ouvrir les yeux aux plus aveugles; ceux qui avaient réellement intérêt à poursuivre sa mémoire comme ils avaient calomnié sa vie, continuèrent seuls à blasphémer son nom. Mais ce peuple, qui avait toujours trouvé en lui un consolateur et un ami, sentit bientôt que ce consolateur et cet ami lui manquait. Il chercha autour de lui sur la terre, et, ne le trouvant plus là, il espéra le retrouver au ciel.

Un an après, au jour anniversaire de sa mort, la place où avait été dressé son bûcher était

couverte de fleurs. On ne put découvrir quelle main avait déposé ces fleurs sur la tombe de Savonarole; chacun dit que c'étaient les anges qui étaient descendus pour célébrer la fête du martyr. Chaque année, ce tribut alla en augmentant; mais, comme à chaque anniversaire cet hommage religieux amenait quelques rixes nouvelles, Côme Ier résolut d'y mettre fin. Si puissant qu'il fût, il n'osa point heurter de face les sympathies populaires : il ordonna seulement à l'Ammanato de bâtir une fontaine à cette place. L'Ammanato obéit, et la statue de Neptune s'éleva bientôt à la place où avait été dressé le bûcher.

Près du Neptune est la statue équestre de Côme Ier, la meilleure des quatre statues du même genre qu'ait faites Jean de Bologne; les trois autres sont, je crois, celles de Henri IV, de Philippe II et de Ferdinand premier.

Voilà tout ce qu'on trouve sur cette magnifique place, sans compter la galerie des Offices qui y aboutit. Mais comme la galerie des Offices ne peut être parcourue en une heure, nous remîmes à un autre moment la visite que nous comptions lui faire.

FIN.

967706

Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA